



C. IV. 149





LES IDÉES ET LES FORMES

LA TERRE DU SPHINX

L'ŒUVRE PÉLADANE

La Décadence latine (Ethopée).

- | | |
|--|---------------------------------|
| I. LE VICE SUPRÊME (1884). | VIII. L'ANDROGYNE (1891). |
| II. CURIEUSE (1885). | IX. LA GYNANDRE (1892). |
| III. L'INITIATION SENTIMENTALE (1886). | X. LE PANTHÉE (1893). |
| IV. A CŒUR PERDU (1887). | XI. TYPHONIA (1894). |
| V. ISTAR (1888). | XII. LE DERNIER BOURBON (1895). |
| VI. LA VICTOIRE DU MARI (1889). | XIII. FINIS LATINORUM (1898). |
| VII. CŒUR EN PEINE (1890). | XVI. LA VERTU SUPRÊME (1899). |

Amphithéâtre des sciences mortes.

- I. COMMENT ON DEVIENT MAGE (éthique), in-8°, 1891.
- II. COMMENT ON DEVIENT FÉE (érotique), in-8°, 1892.
- III. COMMENT ON DEVIENT ARTISTE (esthétique), in-8°, 1894.
- IV. LE LIVRE DU SCEPTRE (politique), in-8°, 1895.
- V. L'OCCULTE CATHOLIQUE (mystique), in-8°, 1898.

Théâtre de la Rose † Croix.

- BABYLONE, tragédie en 4 actes, in-6°, 1894.
PROMÉTHÉE, trilogie d'Eschyle restituée, in-8°, 1895.
LE PRINCE DE BYZANCE, drame en 5 actes.
LE FILS DES ÉTOILES, en 3 actes.
SÉMIRAMIS, tragédie en 4 actes.
ŒDIPE ET LE SPHINX, tragédie en 3 actes.
ORPHÉE, tragédie en 5 actes.
LA ROSE † CROIX, mystère en 3 actes.
LE MYSTÈRE DU GRAAL, en 5 actes.
- } hors commerce.

La Décadence esthétique.

- L'ART IDÉALISTE ET MYSTIQUE, 4 vol. in-18.
LE THÉÂTRE DE WAGNER (les XI opéras, scène par scène, 1 vol.)
LA RÉPONSE A TOLSTOÏ, 1 vol. in-18.
(Les xxv ouvrages antérieurs de cette série sont épuisés.)

Acta Rosæ Crucis.

- LE PROCHAIN CONCLAVE, instructions aux cardinaux, 1 vol.

LES IDÉES ET LES FORMES

La Terre du Sphinx

(ÉGYPTE)

PAR

LE SAR PELADAN



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède et la Norvège.

484830

484830



15 -12- 1998

199817858

A MA FEMME

L'honneur d'une entreprise appartient à celui qui la conçoit.

Vous avez vu un devoir idéal à me pousser au périple d'Orient ; et Votre tendresse n'était pas seule à réaliser un ancien vœu de ma pensée ; Votre lucidité voyait là, un accomplissement de ma destinée.

Entre le souhait et le fait, se multiplient souvent, les hésitations. A l'issue la plus attendue, on recule nerveusement ; et le voyant se trouble, hésite, si on lui dit, tout à coup : « Voilà la réalité de ta vision ».

L'Ame, qui n'a point d'attache au Présent, ni dans l'ambiance s'attribue un port d'imagination où elle abrite les galères de son désir,

pendant l'orage. Ainsi l'Orient fut pour moi, non seulement la Patrie, mais le reliquaire splendide de toutes mes adorations et le lieu abstrait, l'Eldorado, la terre enchantée, où mes sept châteaux de l'âme dressaient leur Qui-qu'en-grogne !

Par la vertu de Votre influence, j'ai vu des yeux de l'étude, et je ne regrette pas les mirages d'antan.

La Vérité ne paraît pas au cœur des Muses ; son austère beauté génèrait la libre grâce des neuf sœurs : mais elles ne sont que ses nobles suivantes : et Vous avez noblement fait, en triomphant de mon hésitation.

L'Orient pittoresque des yeux d'enfant et de peintre qui s'étonnent aux chameaux et aux guenilles, je l'ai subi, je ne l'ai pas vu : j'ai concentré toute ma pensée, en une interrogation persistante du plus lointain passé : JE FUS TOUT AUX MORTS et aux chefs-d'œuvre où sont ensevelies les plus nobles pensées humaines.

A travers cette léproserie de l'âme qui s'appelle l'Islam, j'ai écouté les seules voix de la tombe et non le muezzin ; j'ai imploré la leçon

de l'invisible. Qu'ai-je obtenu? Surtout, qu'ai-je exprimé?

Mais, plusieurs fois, j'ai senti sur mon front le pur baiser de la Tradition et la bénédiction du Mystère : et cela suffit, pour que je magnifie Votre inspiration et que je Vous offre cette TERRE DU SPHINX, en témoignage de tendre gratitude, pour m'avoir poussé, en épouse, vraiment spirituelle, à ces saintes aventures de l'Esprit!

SAR PÉLADAN.

Mai 1898.

LES IDÉES ET LES FORMES

LA TERRE D'ORPHÉE

(GRÈCE)

LA TERRE DE MOÏSE

(JUDÉE)

LA TERRE DU CHRIST

(PALESTINE CHRÉTIENNE)

LA TERRE DU DANTE

(TOSCANE)

LA TERRE DU PAPE

(ROMAGNE)

LES IDÉES ET LES FORMES

Le périple de l'Orient classique ne présente plus ni difficultés, ni aventures ; comme au temps où Chateaubriand l'entreprit.

La dévotion mène ses pèlerinages aussi aisément à Jérusalem qu'à Rome ; et le Caire, station d'hiver, rivalise avec Nice et Palerme.

Mais la façon du voyage influe sur sa relation.

Celui qui va à l'anglaise et par étape d'agence rapporte plutôt des poncifs ; l'excursion officielle, avec municipalités au débarcadère et vin d'honneur au départ, supprime le contact de nouveauté.

Pèlerin des oracles cessés, dévot des rites abolis, vrai citoyen des ruines, l'auteur a évité les vivants pour apercevoir les morts, en quête du seul passé, mettant son effort à ne rien voir de contemporain.

Il ne se flatte pas d'avoir réussi ; cependant, qu'on ne cherche ici ni croquis de mœurs, ni descriptions de bazar, ni selle arabe, ni miaulement de muezzin, ni rien de pittoresque et d'anecdotique.

Ces pages ne sont pas les clichés d'une rétine : mais les oraisons mentales d'un esprit.

L'immortel écrivain de l'ITINÉRAIRE a dit sincèrement : « J'allais chercher des images : voilà tout. »

Au contraire de ce grand maître, la recherche ici est plus religieuse qu'esthétique.

Au temps où, sachant moins, on ose plus, où on ne prévoit pas ces ostracismes d'opinion qui barrent la voie au plus hardi ; l'auteur de la DÉCADENCE LATINE avait conçu, parallèlement à l'AMPHITHÉÂTRE DES SCIENCES MORTES une troisième entreprise : l'HISTOIRE DES IDÉES ET DES FORMES.

L'écrira-t-il ? Son ange le sait, non pas lui. Mais voici des notes pour le grand ouvrage. Si on veut ramener à la lumière, par la force

des incantations, l'antique *Eurydice*, il faut l'exaltation orphique ; et cela ne va pas, sans des sursauts de sentimentalité bizarre.

Ceux qui se sentent dépayés en leur pays et anachronistiques en leur temps, ont bien le droit de VOIR la pierre brisée de leur foyer parmi les ronces des vieux Temples ; et d'écouter le vent du désert pour savoir, s'il ne redit pas, lui, la chanson de leur race !

Quant aux phénomènes magiques, il sera plus court de les attribuer à une imagination surexcitée.

Ils sont incontrôlables et ne le seraient-ils pas, ils resteraient idiosyncrasiques.

Que nul ne s'imagine, qu'à certains minuits, un hiérophante-fantôme initie aux mystères le visiteur nocturne d'Éleusis ; ni que le Sphinx pose des énigmes et en résout ensuite, lorsque la dernière chandelle s'éteint à l'hôtel *Ménahouse* ; ou bien que Jérémie et les prophètes se lamentent, dans la vallée de Josaphat, visibles revenants.

L'Orient est la demeure du Soleil.

Tout y est lumière ; au nord, cherchez les hantises et les diableries.

Ceux qui regardent sont légion, ceux qui voient, seuls, sont élus.

*Ceux-là, firent en leur cœur un tel silence,
que la voix, si lointaine des siècles, devint
distincte.*

*Et ce fut un miracle — peut-être — mais où
l'Amour a plus de part encore que l'intelli-
gence.*

Ad crucem, per Rosam.

Ad Rosam, per crucem.

In ea, in eis;

Gemmatum, Resurgam !

LA TERRE DU SPHINX

I

VERS ALEXANDRIE

L'aurore me montrera cette terre sacrée, où sont nées les pensées nourricières de mon âme et d'où vient le pur froment de ma vie spirituelle.

Ad Magistrorum Magistros, je vais aux maîtres de mes maîtres, à ceux qui instruisirent Platon et qui pouvaient traiter les Grecs d'enfants.

Un « *non sum dignus* » sincère, se lève en moi. Suis-je assés préparé à cette confrontation ? Saurai je interroger ; et si *on* répond, saurai-je écouter ?

Je le connais cependant, le vrai nom d'Osiris et ceux des quarante-deux divinités, assistantes du véridique ; et je puis faire la confession négative du *livre des morts*.

« Je n'ai pas été paresseux à m'initier ; et dans l'initiation, je n'ai pas faibli, je n'ai pas défailli. L'abominable, je ne l'ai pas fait.

« Les pleurs par moi n'ont pas coulé, ni le sang.

« Je n'ai pas altéré la vérité, en l'énonçant : je n'ai pas pris au filet de mon intérêt propre, les oiseaux divins, les symboles ; ni les poissons sacrés, les formules. Je n'ai pas repoussé l'eau de la grâce, je n'ai pas soufflé sur le feu de l'enthousiasme. Je suis pur, je suis pur ! »

Mirage de l'étude ou radiance prodigieuse d'une entité verbale, sur son fidèle : j'éprouve la joie nerveuse, la palpitation irraisonnée et animale, qu'on appelle patriotisme. Vainement suis-je né, dans le brouillard lyonnais, je ne vais pas en Égypte ; j'y reviens. Ce voyage, je le sens, un retour.

Ni l'Inde, ni la Perse, ni la Chine, si je dois les voir un jour, ne m'empliront de ce trouble religieux et surtout filial ; et si je n'obtiens pas d'oracle, au temple de granit, je n'espérerai plus rien des évocations.

La Grèce, même, quittée hier et qui m'a donné au théâtre de Dyonisos, la confirmation de mon art; et à Eleusis, celle de ma doctrine; la Grèce très adorable, reste la Dame des formes et des méthodes, la Sophia, mais l'Égypte est la Mère. La Magie sortit de ses entrailles et dès qu'on approche de cette *Alma parens*; comme un vol d'éperviers, les questions d'origine passent devant l'esprit et l'inquiètent. D'où sont partis ces hommes, dont le plus ancien monument est aussi parfait que ceux qui suivirent : comment cette race cache-t-elle sa croissance, et ne nous apparaît-elle qu'à l'état d'apogée, sans que rien de sa formation se dévoile ?

Alexandrie forme l'épilogue de l'histoire : fondée dans un but politique, elle obtint un plus haut destin. Athènes décroissante et Byzance indécise, pendant quatre siècles, la métropole de l'esprit humain fut Alexandrie; et son école, que les universitaires dédaignent pour son mysticisme, attend encore sa juste place, dans l'enseignement.

Quel peintre conseillé par des métaphysiciens donnera un pendant à l'école d'Athènes, et groupera dans le décor du Musée, autour d'Ammonius Saccas, et de Plotin, le Platon de

cet autre Socrate, ces esprits merveilleux qui opérèrent la transition de la philosophie à la théosophie?

Le néo-platonisme a son organon dans les *Ennéades*; les comprendre c'est les admirer, comme l'accomplissement même du Verbe Académique, qui, lui, s'arrête à la notion du Démonstrateur.

Certes, vaine et dérisoire, cette opposition au christianisme, qui eut sa théorie dans Proclus, et son aventure avec Julien. En essence, les néo-Platoniciens voulurent unir les dogmes aux expériences, les traditions à la dialectique et l'ascétisme religieux à l'investigation magique : ils ne pouvaient réussir, à côté d'eux, au milieu d'eux, se levait l'aube chrétienne réalisatrice de ce qu'il y avait de légitime dans leurs vœux. Ils préparèrent les esprits à recevoir Jésus, et amenèrent les Juifs à se créer une métaphysique.

Élève de l'Égypte et de la Babylonie, Israël hellénisa à Alexandrie; par moments, les Alexandrins hébraïsèrent, à leur tour.

Jamais, dans l'histoire, des pensées si lointaines par leur source, si précieuses par leur nature, si nombreuses par la multiplication du rapprochement, ne se réunirent pour se

mêler mieux, sous le seul influx de leur puissance réciproque.

Le barbare va saluer un champ de bataille : en approchant d'*Iskenderié*, l'humaniste éprouve l'émotion du champ d'idées, du lieu où les plus immortelles manifestations s'affrontèrent, en une émulation sublime, pour le combat perpétuel de la Vérité.

A Alexandrie, l'humanité avait mis au concours les grandes questions philosophiques et morales ; le prix proposé était le gouvernement des consciences, selon la remarquable expression de Louis Ménard.

A pénétrer seulement l'histoire de Moïse, nous voyons que le clergé oriental n'a jamais livré sa pensée à la foule. Le monde religieux se divisait en deux hémisphères, l'exotérique et l'ésotérique.

Israël, esotérisé par Moïse, a-t-il mieux valu que les races gouvernées, exotériquement ? Y a-t-il moins de fumier et de sang, dans la Bible, que dans les autres annales ? La forme des dieux importe moins que la conduite des hommes : et le meilleur dogme se démontre par les plus nobles mœurs. Israël n'a jamais eu qu'une muse, la colère ; génie bilieux, violent et sanguinaire, où la ténacité invincible

joue l'effet de la résignation et qui ne fut entamé et séduit qu'une fois, par le mysticisme égyptien uni à la dialectique grecque.

Ni le *Livre des Morts*, cet office funéraire multiplié à l'instar d'un paroissien catholique, ni Jamblique, rhéteur de l'initiation, sophiste de gnose et non hiérophante ; ni les livres hermétiques, rédaction posthume de la pensée du Nil grécisée, ne nous ouvrent la doctrine cachée ; il faut la concevoir, d'après ce qui en est sorti, à la plus basse époque.

Ce qu'Hermès dit à son fils Thoth, fut la règle, toujours observée, sur la terre du Sphinx : « il faut à la foule cette ignorance qui l'empêche de se vicier, en lui laissant la crainte du mystère ! »

II

A ALEXANDRIE

Un trait d'ocre brune se dessine à l'horizon et s'épaissit lentement, rive à peine perceptible, ourlet morne. On croirait aborder au désert; à l'extrême approche, le rivage se mamelonne et se précise, en restant plat : il ne signifierait rien, sans les souvenirs et la lumière.

La lumière, clé sentimentale et mystérieuse, incarne l'âme des pays ; elle explique celle des hommes. La lumière de l'Attique, si pure, fausse la perspective ; la forme se chatironne de relief, et les lointains désorientent par leur précision : la lumière d'Égypte, moins subtile, ne détaille rien. La terre, noire à force d'être grise, émousse le rayon solaire et le pondère

sans le modérer ; c'est une clarté forte, sans nuance de vibration.

De la cité dessinée par Dinocrate et décrite par Strabon, quelque vingt ans avant Jésus-Christ, rien ne reste ; ni du Séma, ni de ce théâtre merveilleux, qui avait la mer, pour toile de fond.

Par dévotion, on va chercher près de l'église Saint-Athanase, ce fameux Musée qui contenait, lorsqu'il brûla, sous César, neuf cent mille rouleaux ! Les musulmans et les mauvais chrétiens diront que Dieu alluma lui-même cet incendie sacrilège pour que les hommes se nourrissent de l'*Évangile* ; selon la magie, ce désastre égale, spirituellement, la disparition de l'Atlantide.

Des génies gardent les trésors, et le génie humain n'a pu défendre son vrai dépôt, de cet accident élémentaire ! La science, par la seule étude des textes, n'exhausse-t-elle pas, chaque jour, à son insu, parfois, l'autel du Christ ? L'incendie du Musée n'a pu être providentiel ; et comme il n'est pas de hasard, quand un événement n'a aucune causalité morale, il faut souscrire au seul déterminisme matériel. La bibliothèque d'Alexandrie a brûlé parce que l'un des cent et quelques savants

qui étaient les prêtres de ce temple spirituel, a renversé sa lampe ! La matière l'emporte donc en sa loi, chaque instant où l'esprit n'agit pas, d'une sorte positive et actuelle.

Pour une hostie qui saigna sous le stylet d'un juif, que de sacrilèges se sont opérés sans miracle protestataire !

Le positiviste se heurte aux démentis d'expérience ; et l'idéaliste, qui attribue à la pensée et à l'âme leur part hiérarchique, s'arrête à son tour, devant les causes infinitésimales des plus grands effets.

Que le nom de Démétrius de Phalère qui suggéra à Ptolémée la fondation du Musée soit béni, par tous ceux qui ont reçu du *Livre* la joie, la direction et la clarté.

Sur la place, celle d'une grande ville de province, le soleil de midi souffle, entre un dalage qui brûle le pied si on s'arrête, et un oustremer implacable, sans nuage, sans nuance, des haleines de four verrier. Cette terre, si longtemps sacrée, pays de prêtres et de dévots, eut pour dernière histoire le roman de Cléopâtre ; la fresque historique termine la théorie de Dieux et de rois consorts par le festin de la perle, cette débauche classique ; la reine apportée dans un tapis, à la chambre de César,

et ces deux galères qui enferment dans leur sillage l'aventure d'Antoine : celle du Cydnus, féerie réelle, auquel un militaire ne pouvait résister, et l'autre d'Actium. Plutarque et Shakespeare suscitent ensemble la réelle physionomie du *serpent du vieux Nil* ; curieuse femme certes, et sujet pour les beaux-arts, mais qui n'eut pour amants que des empereurs, c'est-à-dire des officiers, et manqua la séduction du dernier, Octave. L'esthétique n'est pas la morale ; elle en détermine quelques points. La fille des Ptolémées n'a rien fait de grand et la Récamier, en son Abbaye-au-Bois, reçoit plus de prestige. La beauté déteste le désordre ; les passions héroïques ne sont telles que par un principe de sérénité. Comme la fille de Théon l'emporte en vraie gloire, la martyre pythagoricienne, qui eut Synesius pour disciple !

Saint Cyrille est un de ces canonisés qui orneraient le mosaïsme et l'islamisme.

Voyez ces ignares et ces brutes baptisés arracher de son char cette belle et savante vierge, la traîner dans l'église Césarine, la mettre nue et la tuer à coups de tuiles et de tessons ! Les cannibales chrétiens coupèrent ce beau corps en morceaux et les brûlèrent.

Saint Cyrille vola l'or des novatiens et chassa quarante mille juifs d'Alexandrie. Le préfet d'Égypte ne put faire condamner Cyrille par l'empereur. L'évêque appela cinq cents moines de Nitrie qui attaquèrent le préfet à coups de pierres. Un de ces assaillants expira sous les verges. Cyrille transporta son corps dans sa métropole, le nomma Thaumase (admirable au lieu d'Ammonius) et voulut en faire un martyr.

Ce même Cyrille, au conciliabule du chêne, avait concouru à la déposition de saint Jean Chrysostome. Pour dernier trait de l'auteur des *Glaphyres*, l'odieux moine prétendait que Jésus avait été, par humilité, le plus laid des hommes.

Mon Dieu, est-ce pour donner un tel pasteur à l'humanité, que vous étiez monté au Calvaire, quatre siècles auparavant ?

Certes, en face des Cyrille, un bon chrétien ne se souhaitera jamais le triomphe complet de personne, ni de rien, même de l'Église, même du Pape.

Alexandrie a un musée qui mérite une visite, non pour les choses d'Égypte, puisque la veille on a vu, ou le lendemain on verra, Giseh ; mais pour des statues, les unes colossales,

les autres minuscules et dans le goût des Tanagra, provenant de Meks : *Harpocrate* son doigt sur la bouche et à cheval sur une oie et un chameau, un Apollon assis sur l'Omphalos Delphique, des pierres tumulaires polychromes.

Il ne reste ensuite qu'à sortir par la porte du Nil, pour voir la prétendue colonne de Pompée. En granit rouge d'Assouan, elle semble un ancien obélisque arrondi et ne produit pas l'impression de beauté des colonnes de l'Olympeion, à Athènes : mélancolique stèle de splendeur disparue, et au-dessous d'elle s'étend la pierre blanche et informe, sans art, ni symbole, d'un cimetière arabe.

Sauf l'évocation de son école, Alexandrie avec son unique colonne et son musée, ne sert qu'au passage de ceux qui vont au Sphinx ou qui en reviennent ; et les quelques heures entre le train et le bateau sont presque longues à écouler, là où cependant le Polythéisme livra sa dernière bataille et la perdit, contre l'Agneau de Dieu.

Devant la gare sans ombre, un tertre mouvant s'étale : pêle-mêle de paquets énormes et multicolores, d'enfants presque nus, de femmes voilées et d'hommes sales et résignés.

A vingt pas, ce qui vit ne se distingue pas de l'inerte; et là, c'est une loque qui pend et bouge, tandis que la créature garde l'immobilité.

Sont-ce des malheureux, ces paysans, qui ne comprendraient rien au socialisme et au laïcisme, et subissent la vie sans révolte, parce que, depuis les siècles primitifs, on ferma leur âme à l'activité pratique?

L'éducation occidentale excite l'individu à agir bien ou mal, ôte devant lui les barrières, et la résignation disparaît d'Europe; l'Orient au contraire prépare l'homme au malheur, éteint son espérance, le fait renoncer d'avance.

Politique ou charité? Qui est plus misérable, de celui, convié à un festin qu'il contemple sans s'y asseoir; ou de l'autre écarté du festin, et même de l'idée, qu'il y a place pour lui.

Pour juger de la misère, on doit penser d'abord au climat. Le gueux de Provence serait un heureux, auprès de son semblable de Flandre. Les pays de soleil ne sont misérables que par leur gouvernement: c'est l'Anglais qui affame l'Inde, c'est l'impôt royal qui a fait la misère immémoriale du fellah.

En face du montéau d'êtres et de ballots, un individu paraît qui, en France, serait dit oriental et en Orient semble européen ; il a l'acuité de regard du juif et plus d'assurance ; c'est presque un monsieur et peut-être un fonctionnaire ; il est louche sans inquiéter ; il ne volera pas votre montre mais il vous vendra des perles fausses ; ce n'est ni une canaille ni un honnête homme, entre l'escroc et le courtier ; c'est le métis né de la double corruption d'un Turc et d'un Marseillais, parasite prodigieusement actif qui se nourrit de l'inertie orientale, usurier près du fellah, proxénète pour l'Anglais : le Levantin.

Toute proie lui est bonne, aussi bien l'obole de ce troupeau humain que l'or du voyageur ; il ne néglige aucun profit ; ses services ne sont pas des grimaces, il procure tout, vite ; et à des conditions possibles ; sans lui l'Orient serait difficilement praticable : on ne l'a pas encore dénoncé à l'opinion, il n'a aucune jaune étiquette qui le désigne, car sa physionomie consiste à n'en point avoir.

En même temps que lui, un être tout différent s'avance ; celui-là c'est le carnassier ; sa chair est couleur de viande, son œil clair et jaune ne reflète pas l'humanité ; il est long et

fort; c'est l'anthropomorphe à son apogée, le plus redoutable des mortels, l'ennemi né du genre humain. Vicieux avec hygiène, criminel méthodique, il enseigne à ses petits le mépris de tous les peuples; c'est le tigre ayant repéré ses instincts sur l'Organon d'Aristote; c'est l'Anglais, la sauterelle géante qui ruine les moissons de l'Égypte comme celles de l'Inde.

Successeur légitime de la férocité assyrienne, de l'emporocratie phénicienne, de l'infatuation romaine, l'Anglais a l'hypocrisie pour vertu, le formalisme pour mœurs, l'intérêt pour doctrine. Détestable comme collectif national, ce qui ne serait pas vrai du français ou de l'italien : véritable termite, sorte de juif dominateur et arrogant, vermine vivante qui sort des brumes atlantiques pour dévorer les terres du soleil, sans foi, sans idéal, il montre l'apogée du pirate, du brigand, du voleur : et nulle race n'est plus en exécration aux anges que cette portée inhumaine et triomphante par son insensibilité de bête et l'application des plus hautes facultés, à la seule exploitation des faibles. Puisse l'opinion, du moins, marquer les Anglais d'un signe réprobateur pour toutes leurs négations du Calvaire.

III

VERS LE CAIRE

Dans moins de quatre heures, ce chemin de fer, le plus ancien de l'Orient, arrivera au Caire mais trop tard pour aller au Sphinx.

La portière n'encadre pas les paysages caractéristiques et imprévus qu'on désire.

Quelques voiles lentes sur le canal. Des feuillages vers Ramlé; vers la digue, une file de chameaux se détachent en mouvement d'ombres sur le ciel clair. Si on donnait des colorations morales à la nature, celle-ci serait couleur de résignation. La beauté du rite religieux, la pompe royale ont passé, laissant des ruines sans analogues au monde : mais la misère du fellah est restée, témoignage contre ses maîtres.

Maxime du Camp raconte qu'il a vu le per-

cepteur de l'impôt faire donner la bastonnade sur le gras des cuisses, de façon à rendre le contribuable malade pour six mois.

Le nazir vient voir la récolte sur pied ; il l'estime et la paye, et revient ensuite exiger l'impôt ; le fellah offre le papier-monnaie reçu du nazir, qui maintenant le refuse. Parfois, on cloue le contribuable par l'oreille : la courbach, symboliquement, barre ce paysage, pour un chrétien.

Tanta, cinquante-sept mille habitants, dit le guide ; et pour le justifier, une cohue de fête de village où le type pharaonique apparaît en de jeunes garçons. Pour obvier à toute malentente, j'appelle pharaonique le type des peintures de Thèbes et d'Abydos ; la tête est d'un bel ovale, l'œil grand et noir, le nez mince et droit, la bouche petite avec lèvres en biseau, les épaules tombantes, la poitrine très peu épaisse, la taille mince et creuse, les bras longs et la main étroite, la peau d'un bronze clair, presque sans poil.

Pas un vêtement blanc ; des bonnets noirs d'enfants de chœur sur des têtes rasées, et un bon sourire aux visages. La robe étroite du fellah est bleue, et tout à fait analogue d'étoffe à la blouse du Normand quand elle a perdu

son lustre. Ces jeunes paysans n'ont rien de rustique ; le geste est simple, le regard plus vif que celui de l'Italien et meilleur.

Pourquoi les êtres doux et fins sont-ils destinés, égyptiens ou indiens, à devenir la proie des races féroces anglaise ou musulmane ? L'Inde a reçu de ses prêtres le secret d'échapper à la vie, en se dédoublant ; mais l'Égyptien n'use pas de ce subterfuge magnétique et il sourit encore, sans rancune, lui qui est sans espoir.

Le paysage égyptien a deux aspects : grandiose et serein, là où passe la majesté du Nil, et morne et fataliste dès que la terre seule apparaît.

La maison du fellah contemporain ne diffère pas de l'ancienne ; un clayonnage de palmier sert d'armature à un épais enduit de limon ; l'élévation souvent est à peine à hauteur d'homme : aucune baie n'est ouverte que le trou d'entrée.

Vienne un cyclone, le fellah rebâtira sa cabane en huit jours : le Nil lui fournit sa glaise, et l'on comprend sa dévotion à l'Hapi nourricier qui donne et la récolte et les murs du foyer.

La coloration du sol produit un long étonnement : c'est moins de la terre que de la

cedre, à l'œil. Ce pays, qui nous a légué ses cimetières, semble sablé de ses propres ossements ; on dirait un poudroïement de momie et, quand le ciel se plombe, une angoisse séculaire descend au cœur et l'opprime ; les gais visages des stations stupéfient l'observateur : le malheur ici ne pleure, ni ne grimace.

Cette faculté de secouer le poids du sort, est-elle une merveilleuse faculté ou un fruit de la culture religieuse, plus merveilleux encore ?

On aperçoit la chaîne de Lybie et de la végétation de plaisance ; de vrais jardins paraissent. Voici les sycomores de Matarieh : le Caire est proche et il conduit au Sphinx.

*O Ægypte, Ægypte !
religionum tuarum
solæ supererunt fabulæ,
æque incredibiles posteris
solaque supererunt
verba lapidibus incisa
tua pia facta narrantibus
et inhabitabit Ægyptum !
Scythes, aut Indus,
aut aliquis talis
id est vicina Barbariæ.*

ASCLEPIOS HERMETIS TRIMEGISTI.



Le matin, je descendis au fleuve : il coulait grandiose et doux, d'une beauté d'ancêtre et d'une vigueur inlassée, à la fois vénérable et vivant.

Je m'agenouillai et, par trois fois, je bus l'eau restée au creux de ma main, avec une ferveur qui m'étonna.

Cette eau m'était amie, tandis que celle du gave de Lourdes ne m'attire pas, moi qui crois à madame la Vierge comme un croisé et aux miracles comme un initié.

En communiant avec cette âme d'Égypte, le Nil, j'ai senti les mouvements d'une piété que beaucoup diraient païenne.

L'Antiquité est une Divinité ; je l'éprouve autant que je le conçois : j'implore et j'obtiens

la bénédiction du Passé; même comme chrétien, je n'entends que les voix éteintes, et les choses mortes me sourient.

Le Rhône de Provence seul est aussi beau que le Nil au Caire, à l'exclusion du Danube et du Rhin.

Pourquoi ne puis-je, en des œillères opiniâtres, ne voir que, ce que je regarde? Mes certitudes et la légitimation de mes pensées viennent de l'étendue des comparaisons. Je sais que l'Évangile est le livre et que la Bible ne l'est pas, parce que j'ai connu les Évangiles et les autres Bibles.

La messe sans chaisière, sans quêteur et sans bedeau est rare, mais combien plus fervente : le monument sans guide, sans fâcheux, sans promiscuité, parle de toute son éloquence.

Heureux celui qui prie dans les pèlerinages et que la foule n'empêche pas de penser; heureux le moujick qui, à Jérusalem, ne voit que sa vision.

Être seul dans les ruines : difficile condition des grandes évocations du Passé : et on ne saurait trop préparer l'initiale impression, devant un nouveau mystère à pénétrer.

Le premier rayon du soleil, se posant

comme un baiser céleste sur l'Acropole, dévoile tout le génie grec et rien ne supplée à cette sensation.

Je voulais aller au Sphinx, recueilli, et quoique je ne me figure pas François de Chateaubriand dans une posture de cynocéphale; comme il y a treize kilomètres de l'Esbekyé aux Pyramides, je pris une bicyclette, et j'arrivai au pont du Nil au moment où il était fermé pour le passage des bateaux; il pouvait être midi quand je le traversai, dans une atmosphère de clarté ardente où de la poussière d'or pâle mettait des reflets de fusion.

En joie spirituelle de toucher à la réalisation d'un rêve noble, sous l'ébrièveté des reminiscences magiques, je roulai entre les chameaux et les baudets, franchissant la pointe de Boulack et le second bras du fleuve. A droite, des arbres m'attirèrent, mais l'allée s'arrêta brusquement; le sol devint rugueux, la réverbération augmenta, j'eus l'impression d'aller vers une fournaise.

M'enquérir du chemin et me soucier du soleil? non. Est-ce que, fluidiquement, je ne devais pas deviner l'un et supporter l'autre? Stupide infatuation, née cependant de nobles veilles.

Des bouffées de kamsin passaient, desséchantes ; la végétation s'était arrêtée, je ne voyais devant moi rien de vivant ; j'étais bien seul, en face du désert de Lybie, à l'heure la plus terrible du jour, subissant des degrés mortels et glorieux de cet exploit, comme si c'était une épreuve d'initiation.

Un peu de souffrance se mêlait à mon ivresse, mais sans angoisse : cette terre ne pouvait pas m'être funeste. Ma vue devenait confuse, ma langue s'était retournée dans ma bouche desséchée, et chaque souffle du kamsin me faisait vaciller sur la bicyclette, dont le guidon brûlait mes mains.

Retourner, je n'y pensai pas : incapable d'apprécier le chemin parcouru. S'arrêter sur cette terre qui se craquelait, à mon passage ?

Je continuai, avec la douleur croissante d'une étrange dessiccation ; ma peau se tendait prête à se fendre ; à perte d'une vue troublée, je ne voyais qu'une terre morne que brûlait le fulgurant soleil. La soif devint atroce, la fièvre m'agitait comme ivre : enfin, le kamsin me mit son poing ardent sur la gorge et je tombai, assommé, sur le sable.

Fut-ce un évanouissement : immobile et

sans même un rôle, je rêvais, un cauchemar de la Thébaïde. Les bêtes sacrées, accroupies autour de moi : le chacal d'Anubis, l'ibis de Thot, le crocodile et l'hippopotame me regardaient mourir.

Les éperviers d'Horus tournaient au-dessus de ma tête, et des légions de scarabées grimpaient sur mon corps.

Un Api parut, qui les chassa tous ; je me sentis secoué, et le taureau secourable survint sous la forme d'un fellah. Il parla et je ne compris pas : il gesticula, montrant le désert incandescent d'abord et puis, à quelques cents mètres, des silhouettes de palmier.

Je me dressai et, appuyé sur le paysan qui traînait ma machine, je fis, avec quels efforts ! le trajet ; maintenant que, l'exaltation spirituelle tombée, je n'étais plus qu'un corps desséché et enfiévré.

Ah ! pour connaître ce qu'est l'ombre à l'homme du désert, même le peu d'ombre de quelques palmes, il faut avoir senti sa chair se désagréger dans ce feu de l'atmosphère où tout brûle, et la terre et le ciel, où votre main posée sur l'autre vous semble un fer rougi.

Je tombai, non figurativement, mais comme

un sac sans appui, contre la cabane en limon, incapable d'une parole, d'un son.

Une fellahine, svelte en sa grande chemise bleue, penchait vers moi une jarre. Oh ! l'ineffable baiser de l'eau, de l'eau fraîche pour les lèvres enflées et fendues. La femme, une misérable paysanne, me semblait biblique ; et les enfants, sales mais jolis, me regardaient avec des yeux doux et sérieux, bien différents de la stupide curiosité des petits Français.

Enfin, je me levai et donnai des piastres à la fellahine, qui me baisa la main ; le mari, chargeant la bicyclette sur son dos, je recommençai à traverser la zone torride. Ce fut long et pénible. Je parvins enfin à la vraie route ; mais incapable de la suivre, je m'installai sur des chaises, à une misérable buvette, et je me mis à boire de l'eau, du vin, à presser des oranges, pendant deux longues heures, sans pouvoir restituer à mon organisme l'humidité perdue. Le bon fellah, que j'avais voulu renvoyer après récompense, reconnaissant à son tour, resta, tenant la machine jusqu'à ce qu'après une douzaine d'oranges et je ne sais quelle quantité de liquide, je sentisse s'éteindre le feu qui m'avait envahi.

Et pendant ce long séjour sur trois chaises

au bord de cette route où il n'y avait que des pauvres gens, pas une importunité même des enfants, et des regards bienveillants, comme je n'en ai jamais vu, sous la paupière des chrétiens.

Mages d'Égypte, maîtres, ce n'est ni au livre des Morts, ni au *Poïmandrès* que votre gloire est écrite, mais au cœur du fellah.

Après tant d'infortunes, et l'ignominie du joug islamique, ceux à qui vous aviez appris la charité sont encore les plus doux des hommes, les plus chrétiens.

Et vous, fellahs, vous qui ne me lirez jamais, vous ignorerez toujours la tendresse que je vous ai dédiée : si je vous avais connus, il y a vingt ans, je me serais donné à vous, et jusqu'à ce que les Anglais m'eussent assassiné, je vous aurais aimés, guidés et défendus, vous qui avez été pour le voyageur inconnu, en toute circonstance, des frères, de bons frères : vous ne portez pas la corde de saint François, mais le cœur ; vous dites Allah et vous imitez Jésus, vous, les meilleurs des hommes !

Le corps est vraiment notre limite : nous le dominons, par un effort de l'âme, mais ce n'est qu'un moment presque illusoire.

Organiquement, l'homme, animal d'un instinct indéfini, peut devenir pionnier de l'Alaska, pêcheur d'Islande ; comme Savage Landor résister aux tortures et pénétrer presque à Lhasa, ou bien écrire dans une petite chambre de la Vieille-Estrapade, derrière le Panthéon, les *Harmonies de l'Être*, ou inventer une synthèse éblouissante comme Saint-Yves. Mais il faut choisir sa voie : la résistance physique ne va pas avec le développement intellectuel. Je peux comprendre le mystère d'Égypte mais non résister à son soleil ; et le voyage de Perse et de Babylonie, rêvé, conçu, comme une arrière-pensée du périple *d'Orient*, se dissout devant cet avertissement de la matière qui se sent inapte à ce même effort, aisé pour un soldat, un chasseur, un ânier !

V

AUX PYRAMIDES

La route des Pyramides est belle, souvent ombreuse, à l'encontre de l'Ancien Empire qui préférerait, à tout autre, ce chemin qui marche, le Nil ; et qui n'a rien laissé d'analogue aux voies romaines.

La plaine verdoye ; des hameaux, quelques huttes, empanachés de palmiers, s'espacent, presque gais ; des hérons animent les flaques d'eau ; devant soi, trois énormes triangles inégaux s'accroissent, se précisent, grandissent.

On arrive d'abord à l'hôtel Mena-House ; je m'en moquerais, si je n'étais pas en cycliste et si je n'en devais pas profiter, pour passer la nuit, dans ce lieu vénérable. L'époque a telle-

ment perdu d'intérêt, que la commodité qu'elle nous vaut ne doit pas être maudite. Il est une heure de l'après-midi ; à deux heures du matin je serai bien aise de trouver un lit, autre que du sable à scorpions. Même, la vraie façon d'être au Caire, serait de vivre aux Pyramides, d'y coucher tout le temps que l'on étudie le musée de Gizeh ; cela annulerait le contact avec l'élément musulman. Il en est de même pour Naples ; hors Pompéi, c'est le Pausilippe qu'il faudrait habiter, en venant l'après-midi au musée des Studij.

Comme l'on va saluer le Prince, avant de s'extasier au palais : parmi ces choses prodigieuses, les Pyramides, la personne c'est le Sphinx, et j'y voulais aller d'abord.

Qui ne s'arrêterait devant cette énormité plus déconcertante encore, pour la pensée que pour les yeux ?

La route, par une courbe, monte au nord de la pyramide de Khéops : deux millions et demi de mètres cubes sur cinquante-quatre mille mètres carrés : le chiffre ici parle plus nettement que l'aspect. Les trois pyramides fourniraient un mur de trois mètres sur un, allant d'Alexandrie à la côte de Guinée : et si ces notes mathématiques reviennent à l'esprit,

si vite, c'est qu'il faut un effort, pour que l'étonnement poussé jusqu'à la stupeur, se change en admiration.

Certes, un merveilleux pantacle : le carré de la base figure l'équilibre généré par l'antagonisme des forces, le triangle ternaire se résolvant dans l'unité ; comme blason linéaire, l'occulte n'en connaît pas de plus grandiose.

Mais l'esthétique repousse la figure géométrique ; la beauté se déchire aux angles de cette rigueur.

La grande pyramide est un défi au temps et aux hommes, et un défi victorieux : ce monument, un des plus anciens du monde, restera peut-être le dernier survivant.

Temple, on l'admettrait ; mausolée d'un roi, il exaspère. Que de corvées, que de coups de bâton, sur la pauvre échine du fellah, pour tailler ces pierres, les transporter du Nil à cette place et les superposer : que de larmes et de sang, et quel abus du pouvoir !

C'est la libre foi du moyen âge qui dressa les cathédrales, c'est le bâton de la chiourme qui a érigé la pyramide : et je sens la malédiction des innombrables victimes de ces travaux forcés.

Khéops (Khouwou) laissa la mémoire d'un tyran ; on l'accusa d'impiété, d'avoir spolié les temples au profit de son tombeau et, en désespoir d'argent, d'avoir prostitué sa fille : Kephrenen ne jouit pas d'une meilleure mémoire et, d'après Diodore, le peuple brisa leurs sarcophages et dispersa leurs membres. Les Français, eux, ont laissé en paix les cendres de Bonaparte et cependant mieux vaut encore être tailleur de pierre sous le bâton, que bête à feu sous l'en-joue perpétuel du conseil de guerre. Khéops n'abrutissait que cent mille hommes à la fois ; le recrutement en prend chaque année beaucoup plus ; l'abomination n'a pas de date et celle qui passe outre la venue du Christ, est mille fois plus coupable.

C'est la faute, la très grande faute, des scribes de tous les temps ; ils ont sanctionné les infamies de la force. Rien ne se réalise dans les mœurs qui n'ait été exprimé dans les livres.

Sans l'Encyclopédisme, point de 1793. Qui donc avant Tolstoï, si ce n'est tel Père, comme saint Augustin, a refusé de reconnaître le laurier de l'injustice ?

La grande pyramide projette une ombre mauvaise : ce n'est que l'expression d'une

volonté mais en désaccord avec la Providence ?

Le lieu de la splendeur de Khoufou a sa vraie description dans les guides ; énumération de quantité, cubage des matériaux, appréciation arithmétique des masses. L'âme s'étonne ici et s'épeure, plutôt qu'elle ne s'élève.

L'ascension est traditionnelle mais ne vaut pas l'effort ; il suffit d'atteindre le trentième gradin pour avoir la vue du désert et de la vallée du Nil.

Rien n'exprimerait l'horreur de l'Ouest ; indéfiniment, la terre nue, grise, s'étend mamelonnée à peine de dessins de vagues, immobiles ; on dirait que la terre a singé l'eau et le sinistre kamsin s'amuse, enfant sinistre, à faire des tas et des ravines, incessamment déplacés.

Au sud, les pyramides de Sakkarah paraissent minuscules : décor de désespoir, paysage de châtiment et d'enfer.

En redescendant les gradins, au dix-septième, je crois, on se trouve en présence de l'entrée, à quarante et quelques mètres du sol. Deux pierres à angle obtus forment seuil et je n'engage personne à y pénétrer.

Il faut ramper dans un couloir d'un mètre et en pente, frôlé par les chauves-souris et les scorpions; puis un autre couloir, plus peuplé encore d'animaux dégoûtants, qu'il faut gravir par des marches à peine indiquées. On étouffe : c'est la sensation de l'*in-pace*, d'une oubliette, où on se serait engagé, volontairement; le magnésium s'éteint souvent aux mains des Arabes qui crient des paroles d'encouragement, en patois polyglotte. Enfin du vestibule, on arrive au sacro-saint caveau : il n'y a rien à voir, rien que le poli du granit et le parfait jointage des blocs : au milieu de cet hypogée de cinq mètres sur dix, un sarcophage vide et abîmé.

D'autres corridors conduisent à la chambre de la reine : mais tant d'efforts pour peu, dissuadent de continuer.

Un roi, même ancien, n'est qu'un roi, et sa tombe ne fait pas de miracles.

Les pyramides de Khefren et de Menkouré reproduisent l'impression de celle de Khéops, en la réduisant : plutôt que de s'engouffrer dans ces tombeaux vides, il faut faire le tour de la plaine qui montre une suite de mastabas ensablés. Tout à fait au nord, il y a, dans un village arabe, des tombeaux,

dont quelques-uns habités, et la maison dite des nombres, parce que les figures représentent une énumération de bétail.

Au loin, vers le sud, les pyramides d'Aboukir qui datent de la cinquième dynastie.

Le vaste cimetière s'étend jusqu'à Memphis. La pyramide de Khéops ferme une extrémité de cette nécropole, la plus extraordinaire qui soit; mais voici, dominant toute la mélancolie de ces ruines, la figure testamentaire de l'art égyptien et la plus belle, peut-être, pour sa signification prodigieuse où se réunissent le symbole et l'art, le chef-d'œuvre et la doctrine.

VI

LE SPHINX

Le Sphinx ne déçoit pas : statue ou monument, œuvre d'art ou symbole, pantacle ou chef-d'œuvre, dans quelle série qu'on le place, c'est une chose sans égale et que rien n'a surpassé ; il y a autre, il n'y a pas plus, comme réalisation, ni comme concept.

Les ailes de sa coiffure fendues et trouées semblent d'une chauve-souris ; l'ureus qui le couronnait est brisé ; il n'a plus de nez, les yeux sont rongés et le menton seul conservé rend le crâne fuyant, par opposition : de profil le type paraît nubien. Mais, de face, l'arcature des yeux et le sublime sourire des lèvres rayonnent et si subtils ! Ni le saint Jean, ni la sainte Anne, ni la Joconde, n'ont

une bouche plus indéfinie, que ce colosse de cinq mille ans et de cinquante-trois mètres.

Le Sphinx a dû naître du Nil : cette forme ne doit rien au taureau ailé son contemporain de l'Euphrate ; il a engendré le Kherub phénico-judaïque et la Kimera grecque. Denon, un des premiers modernes qui l'ont décrit, admire plus la perfection de l'œuvre que sa dimension, et il insiste sur la sérénité tranquille et douce de ce gardien du mystère, qui, zodiaquement, unit le Signe de la Vierge à celui du Lion. Dans le doute de l'exacte traduction de cette figure merveilleuse, on doit y voir, ou l'archange du mystère, ou l'homme de désir aspirant au devenir immortel : dans la succession des langues, son nom a toujours signifié l'incognoscible. Si j'osais attribuer une forme au Dieu amorphe, je voudrais y voir un *eux* de lui, un des OElohim du Saint-Esprit.

Les statues égyptiennes, scribes ou pharaons, ou prêtres, n'atteignent pas à l'exécution du colosse : dans l'art monumental, car il est plus qu'une statue, ce géant, qui fait corps avec le rocher, représente le point esthétique de Léonard de Vinci, et, en outre, il synthétise la plus ancienne, la plus profonde, et

peut-être la plus vraie des pensées de ce monde.

Les Hébreux, artistes ou seulement cultivés, eussent demandé à Aaron de leur faire un sphinx et non un Api; certes, l'humanité, dans le sens de la charité, apparaît autrement exprimée en ce visage de lumière concentrée que dans la conception du terrible Jehovah.

Le Sphinx n'a été pris pour symbole par aucune religion. Pourquoi?

Les Kerubs de l'arche, figures d'angle accessoires, sont peut-être fils des taureaux à face humaine? Qui dira le degré de parenté entre le taureau assyrien et le sphynx égyptien, symbole parallèle, l'un actif, l'autre passif de la Gnose.

VII

LE TEMPLE DE GRANIT

A quarante mètres du Sphinx, invisible d'abord, puisque l'intérieur seul a été déblayé, le temple de granit s'ouvre, par son toit : c'est ici le plus ancien de tous les temples, le plus mystérieux par sa ligne et sa sévérité. La forme est celle du Tau, en élaguant des dispositions de sacristie et de dépendances inexplicables par l'ignorance où nous sommes du rite. Une rampe descend à un corridor de vingt-cinq mètres sur deux, avec une cellule médiocre en albâtre; à gauche il y a un escalier.

La rampe aboutit à l'angle est du Tau, qui s'inscrit en transept de vingt-cinq sur sept. Six monolithes cubant un mètre portent les

solives de granit. La nef a dix-sept mètres sur neuf, les solives posent sur dix piliers carrés.

A l'angle S.-O. du transept, il y a une chapelle à six niches et au milieu du transept s'ouvre un corridor dont les murs ont quatre mètres d'épaisseur; il mène à un autre transept, plus étroit, qui se termine, de deux côtés, par des chapelles carrées.

Jamais la pierre dure n'a été polie et ajustée comme ici : l'arête de ces cubes énormes est digne du bijoutier et non du tailleur de pierre.

Cette perfection de travail, cette difficulté vaincue, révèlent une intention évidente de signifier plus et autre chose que la sculpture et la peinture ne diraient, et qu'on n'a pas voulu confier, même aux hiéroglyphes.

Sur ces parois, qui luisent comme des miroirs métalliques, nulle part un signe ou une forme : l'angle droit, l'implacabilité de la ligne géométrique règne sans partage. On ne se trouve pas en présence d'un tombeau, ni d'un temple ordinaire; la lumière filtre par des ouvertures obliques du plafond : aucun édifice ne correspond mieux à l'idée d'un lieu d'initiation, mais non aux petits mystères s'adressant aux impressifs : ils demanderaient

plus de mise en scène et de partage aux yeux. Une chose exprime le contraire de ce qu'elle n'est pas. On peut restituer par contraste : un temple sans invocation ne sera-t-il pas dédié à l'Absolu, au Dieu sans nom, au Divin Non-Être? Ces masses professent, pour moi, que les civilisateurs de l'Égypte étaient monothéistes et trinitaires à l'égal des chrétiens, avant qu'Abraham, ancêtre des croyants, songeât à naître en Our de Kaldée. Pour se taire, il faut être plein de paroles : le silence n'a jamais été l'expression de l'enfance, cette animalité, mais de la vieillesse, ce point décroissant de la vie apogée de la conscience ! Les édificateurs du temple de granit étaient eux-mêmes de vieux penseurs : pour avoir construit cette demeure de silence, cette affirmation sans parole, ce geste de pierre formidable d'impression.

La pyramide, monument d'orgueil, concession du pouvoir spirituel au temporel, n'a point ici de parenté. L'incomparable nudité de ces parois réverbère la volonté d'hommes vraiment intérieurs, ayant leur Dieu en eux-mêmes, affranchis des cérémonies et des symboles, demandant à l'oraison mentale poussée jusqu'à l'extase, une réponse à des prières où

les lèvres ne remuent pas, où l'artère s'arrête, où le corps fait silence, parce que l'âme extériorisée a pris, indiciblement contact, avec le courant de grâce, qui fait les voyants, les inspirés, et auquel on attribuerait tout le bien de ce monde, si le bien tel que nous le concevons était assez pur pour figurer l'incommunicable Saint-Esprit.

VIII

NOCTURNE

Les rites de l'incantation, qu'on les restitue d'après les classiques de l'occulte ou qu'on les invente, ont pour premier effet de surexciter l'opérateur, qui alors engendre le phénomène qu'il veut étudier : il projette l'impression qu'il recevra.

Le Sphinx signifie la voix dont je ne suis qu'un écho, la lumière dont je me prétends un reflet : je ne puis commander à cette maîtrise figurée, moi simple myste. Implorer supposerait une meilleure entente de ce qu'il est ; mon esprit le sent au lieu de le concevoir et le désigne, sans le nommer, de son nom mystérieux et efficace.

La forme de l'examen spirituel, sans lyrisme,

sans fièvre, la confession cérébrale, je la lui ferai; je repenserai ma vie idéale et j'écouterai si rien ne répond à l'intérieur. L'oraison mentale, transposée de l'affectif au métaphysique, sera tout mon rite. Si une vertu, au sens de force, se cache en cette statue mémorable, pourquoi n'agirait-elle pas sur ma bonne volonté d'être enseigné, éclairé et béni?

Les violons italiens se sont tus; les bougies s'éteignent et le dernier couple sexualisant est rentré: voici le moment de mon audience. La nuit est calme, douce et chaude, la lune éclatante; je monte avec émotion cette rampe gravie il y a quelques heures en plein soleil; les gravats se déplacent sous le pied et je redoute que des Bedouins ne dorment aux alentours et n'énervent mon recueillement.

Un instant j'hésite entre le temple de granit et le Sphinx. Mais, si je puis sauter dans le sanctuaire, comment sortirai-je, la grille du couloir étant fermée? Et cette difficulté rompt mon hésitation.

La face du divin monstre est pleine d'une ombre qui projette en triangle les ailes déchiquetées de sa coiffure. Que regarder dans cette pénombre? Je vais, tout contre la stèle de

granit rose, dressé contre son poitrail ; je m'appuie, croisant les bras, fermant les yeux, et, immobile, je m'efforce, ainsi, à un grand silence intérieur.

IX

DIALOGUE AVEC UN DOUBLE

— Que suis-je, devant toi ?

— Sacrilège !

— Ai-je menti ?

— Tu as dit la vérité, à qui ne pouvait l'entendre, et la vérité mal comprise empoisonne les âmes !

— Ai-je voulu des œuvres vaines ?

— Tu as voulu des œuvres d'éternité, en vain ! Tu as compromis les Dieux, en les attestant !

— J'espérais un autre accueil !

— Oui, le compliment du Sphinx, tu l'as espéré !

— Je suis donc un néant ?

— Répondrais-je au néant, et pourquoi t'inquiéter de ce que tu es ?

— Parce que comprendre c'est être la chose comprise.

(Comment figurer le rire sans voix et sans lèvres de l'immobile monstre?).

— Sphinx, je ne savais pas venir à un reproche ?

— On ne fait de reproche qu'à celui qui est conscient, et tu connais ton propre désir ; mais au lieu de le vivre en ton cœur, tu as voulu refléter ta vision dans les yeux des autres hommes, pour t'en mieux enivrer.

— Je suis donc réprouvé ?

— Oui, pour le temps : lui-même t'a repoussé ; ni formule ne sera évidente, ni miracle ne sera vrai, venant de toi.

— Cependant j'ai rendu témoignage à celui...

— Et pour cela, l'éternité te sera miséricordieuse.

— Enfin, juge-moi, ô antique témoin.

— Ton jugement est contenu dans ton désir.

— Il fut de lumière.

— Mais tu l'enfermas en toi-même.

— Comment réaliser sans incarner ?

— Sophiste : c'est toi-même que tu voulais réaliser en lumière.

— Tout homme conscient ne devient-il pas Osiris ?

— Sais-tu seulement ce qu'est Osiris ?

— La perfection sérielle, rien de plus !

— As-tu voulu seulement cela ?

— Non, je le confesse : j'ai voulu éclairer, échauffer...

— Tu as trouvé plus simple de créer en autrui ces mêmes vertus, que tu ne pouvais développer en toi. Tu as voulu fomenter des génies et des saints, sans t'informer de ce qu'il te manquait, à toi, pour être l'un et l'autre. Tu as fait un rêve d'orgueil dans le bien, rien qu'un rêve ! Comme ceux qui enseignent une science pour l'apprendre, tu as montré le ciel devant que le sentir. Tu t'es fait pasteur, plutôt que d'être une bonne brebis, et maître par paresse de devenir disciple. Tu as usurpé, en ton désir : et tu sembles un fellah qui viendrait lever l'impôt, ordonner toute chose, sans mandat du pharaon, se déléguant lui-même.

— Tu nies ma charité, ô Sphinx, la charité de mon intention ?

— Ta volonté ne s'est-elle pas brisée ?

— Est-ce la victoire qui figure la justice ?

— Est-ce la témérité qui constitue le droit ?

— Peut-être, Sphinx : il y a une proportion entre ce qu'on ose et ce qu'on peut.

— Tu l'as passée, cette proportion !

— Enfin, précise mes fautes.

— Tu as voulu ressusciter des formes abolies et elles se sont dérobées, précipitant ton dessein.

— C'est ma piété qui m'a perdu.

— Tu appelles piété, ton impuissance. Penses-tu qu'une âme veuille jamais s'incarner dans la momie sans viscères ? Toi, tu as mis les intérêts divins dans des vases morts.

— J'ai juré par toi, ô Sphinx.

— Sans connaître mon nom, tu m'as nommé ?

— La tradition me guidait.

— Vraiment ! Elle t'aurait appris qu'il faut révéler le mystère chaque fois qu'on le profère ; là est l'élection, le génie !

— Mais, si je suis inférieur, comment me parles-tu ?

— Tu as rêvé une flatterie du Sphinx ?

— Non, mais ta parole me déconcerte.

— Tu as dit, je crois, que le Saint-Jean était le chef-d'œuvre du visage pensant.

« Souviens-toi, ce visage n'est-il pas celui qui fait douter tout contemplateur.

— Oui, il infirme autant qu'il confirme.

— Et moi, son ancêtre de symbole, je serais différent?

— Comment connais-tu un tableau du Louvre, Sphinx?

— Je ne peux te répondre qu'en reflétant tes pensées.

— Ton blâme n'était pas dans ma pensée.

— Puisque tu avais besoin de ma confirmation, tu doutais; et le doute est la forme spirituelle du péché.

— Tu incarnerais donc le péché?

— Qu'est-ce que le péché? Un doute, *agi*: une fausse équation entre la conscience et l'instinct.

— Sphinx, donne-moi, plutôt, une énigme.

— Explique donc ta présence!

— M'instruire.

— Non, t'augmenter. Tu viens te faire honorer d'une vérité, comme le commun s'honore d'un titre!

— La vérité n'est-elle pas le suprême honneur?

— Elle est, en chacun, différente. Quand le soleil frappe un métal poli; il éblouit, le

verre le laisse passer et le charbon l'absorbe.

— Si toi, le Sphinx, tu me railles, je ne devrais pas être refusé de mon temps. Ce qu'il aime, est bien, ce que tu détestes.

— Quel sentiment correspond au néant?

— Tu crois donc l'époque damnée?

— Les époques et les individus font leur sort. Le Verbe de l'homme est puissant sur l'homme : pour l'athée, il n'y a pas de Dieu, ni de ciel, en vérité.

— Explique-toi, ô Sphinx!

— Ne songe jamais à l'Absolu que pour l'adorer : tu n'as d'autre pouvoir que ta pensée ; elle seule est ta limite : tu conquiers tout ce que tu conçois et tu emportes, dans la mort, ce que tu as conservé de tes conquêtes.

— A ma mort, ce que tu es, Sphinx, que sera-ce ; en face de mon devenir?

— Ce que le fragment est à la statue, une part essentielle.

— Tu consoles maintenant!

— Non, tu m'écoutes, sous un autre angle spirituel.

— Mais, ma faute ! Sphinx, ma faute !

— Pourquoi, suis-je le Sphinx et non un sphinx, est-ce pour ma grandeur?

— Non, mais pour ta divine expression.

— Eh bien, tu es coupable parce que tu n'as pas trouvé l'expression vraiment divine de ton but.

— J'ai aimé le Beau.

— Oui, mais tu as fait des expositions de tableaux. Tu voulais ranimer des symboles, m'animer, moi, et tu as montré des images : et l'ironie des causes secondes, en cela, t'a averti.

— J'ai fait ce que j'ai pu.

— Voilà une réponse de fellah : qui tente plus qu'il ne peut, pêche ; et d'autant, qu'il tente dans un domaine élevé.

— La peur d'être téméraire annulerait le zèle ?

— Si tu avais été bien enseigné, tu ne verrais pas, en tout, l'antinomie.

— Mais elle est en tout.

— Oui, je suis une chose pour tes yeux : et cependant je parle et tu m'entends. La parole d'une statue : certes, c'est une antinomie ; et ma forme, ma tête humaine, mon sein de vierge et mon corps de lion, antinomies !

— Tu penses, tu nourris, et tu peux.

— Non, je ne peux rien que garder une volonté.

— Tu es le formidable cachet, mis sur le mystère.

— Je suis même le camée gnostique et

qui m'explique, s'explique lui-même, je suis le chien immobile de l'Absolu.

— En cette qualité, aboies-tu contre moi?

— Toujours toi! La particule abstraite que tu incarnes, je la salue, le reste...

— Puis-je distinguer ma pensée de ma personne?

— Tu le dois, ma personne à moi est de pierre, ma pensée plus haute que le soleil.

— Encore l'antimonie!

— Il n'y en a qu'une : la relativité. Tu t'embarrasses, comme les autres, de rapports insignifiants, toi fidèle du Dieu-hostie. L'explication est toujours comprise dans le plus haut terme du problème. Est-ce que l'homme est susceptible de recevoir, en corps et vérité, son créateur? Non, certes. Retourne la question. Est-ce que Dieu peut se donner en corps et vérité à sa créature? Et la question se résout en la posant; car l'idée d'homme entraîne celle d'indignité et celle de Dieu, l'illimitation de tout concept. Il n'est permis d'expliquer Dieu que pour le faire aimer à des esprits affaiblis : mais le mage qui y rêverait, ne serait qu'un sot : Dieu s'adore et ne conçoit pas.

— Mais la forme de l'adoration est elle-même une conception?

— Et cette forme, qui la détermine, sinon le concepteur?

— Oui, le pharaon était le vicaire des Dieux et le fellah leur esclave.

— Si la hiérarchie n'avait pas étouffé la justice, je ne serais pas sans cesse assailli et couvert par le sable : et tu aurais appris dans le temple de granit bien autre chose que ce que je peux te suggérer.

— Ton temps a plus d'excuse que le nôtre. Jésus n'était pas venu.

— Jésus est-il Dieu ?

— Certes, il est Dieu, Sphinx !

— Et tu crois que Dieu perd sa qualité en agissant dans le temps ; tu crois que le Christ a une date, et que la grâce du Calvaire ne coule sur l'univers que, depuis dix-neuf siècles ; tu es stupide comme ce franciscain qui me jeta une pierre. J'étais une idole pour lui : il eût cru gagner le ciel, en me démolissant. L'homme déteste ce qui l'écrase, et ce n'est pas ma masse, mais ma pensée qui irritait le moine. Moi, je l'ai abrité une nuit, l'Enfant-Dieu et sa mère, et à ce moment j'étais vraiment le centre de la création visible et invisible et tout le désert était plein d'anges et leur chant remuait l'air de refrains éter-

nels. Cette espérance que tu lis dans mes yeux éteints, cette promesse que tu découvres dans ma bouche détruite, toute l'affirmation que je suis, c'est l'Enfant-Dieu qui a dormi entre mes pattes : et bien après, les anges sont venus baiser la place où il avait reposé : moi aussi, j'ai été baptisé ; témoin de la Promesse, j'en ai vu l'accomplissement. Ne cherche pas d'autre gnose que le Christ lui-même, il est l'Absolu. Désormais, on ne fera des miracles qu'en son nom.

— Ta piété me réjouit, sans m'étonner, Sphinx ; mais dis-moi comment est mort cet ordre du Temple, qui était né à l'ombre admirable de la croix.

— Il est mort, parce qu'il ne s'est pas renouvelé, en face de circonstances nouvelles : il est mort de sa puissance qui avait changé de nature et partant de destin.

Il y a des gens qui se réunissent pour imiter ma coiffure et placer mon image au milieu d'eux, et ce sont de stupides et épais égoïstes qui jouent au mystère et ne veulent qu'un peu de vanité ou de monnaie.

— Tous ceux qui t'évoquent ne sont pas des maçons ?

— Les autres sont les intempérants de l'es-

prit, les viveurs spirituels ; ils veulent la sensation du mystère : et le mystère ne peut pas en donner.

— L'avenir, ô Sphinx ?

— L'avenir s'appelle le devenir !

— Quel sera-t-il ?

— Je ne peux t'apprendre la mécanique cosmique : chaque créature est un monde, anarchique si l'organisme y commande ; perversi, si l'âme y enlise l'esprit : chaque civilisation forme une partie du cosmos. Calcule, d'après son cours d'avant, ce qui lui reste de virtualité, avant de se résoudre. Vois pour le fleuve — peuple, ce qui peut être embouchure et mer ; mais, pourquoi ton souci étreint-il tant de choses ? Tu sembles un prêtre obscur qui se travaillerait à découvrir les devoirs du suprême pontificat : oubliant que les lumières viennent en même temps que la mission, et tu n'en as point reçu.

— La Rose + Croix, ô Sphinx, je l'ai donc profanée, la fleur mystique ?

— Qu'est-ce qu'un temple ?

— Le lieu où le désir humain s'accumule pour forcer la grâce à descendre.

— Bien ; et quels sont les hommes propres à ce lieu ?

— Ceux qui ont la passion du divin.

— Et le signe de la passion, quel est-il ?

— L'unité du désir, ô sphinx !

— Et il se manifeste ?

— Par une application de toute l'activité.

— Tu viens de définir le sacerdoce régulier, et tu dois déjà apercevoir ta faute. La Croix signifie la vertu du saint.

— La Rose, la création du génie. Plus près de la rose que de la croix, j'ai voulu aller de l'une à l'autre : *Ad Crucem per Rosam*.

— Tu crois que les verbes magiques sont : connaître, vouloir, oser et se taire ? Il en est un qui les résume : savoir obéir.

— Ceux qui commandent seraient même incapables d'obéir, ô Sphinx !

— Je t'ai dit, savoir obéir : cela signifie soumettre les moyens au but, les détails à l'ensemble ; une époque est-elle envieuse et stupidement égalitaire, dissimule ton ambition. Il y a des temps où le Bien conspire ; c'est une volonté masquée : tu as développé l'oriflamme du Triomphe, au moment de recruter des hommes. Les plus nobles se sont enivrés un moment du mirage produit : après l'ivresse, ils virent l'effort et ils ne crurent plus en toi, ni, partant, en eux. L'Eglise t'a en-

seigné à opérer par l'humilité : tu as pris les hommes pour des démons et tu as opéré par l'orgueil. Tu avais désobéi à la tradition ; et tes fidèles t'ont montré qu'une faute du chef s'étend à toute la cohorte.

— Cette idée, conçue à nouveau, n'est-elle pas sainte ?

— C'est le salut du monde.

— La verrai-je refleurir, ô Sphinx ?

— Fleurir, non ; germer, oui !

— Par un nouveau maître ?

— Par celui qui, au sein de l'Église, acceptant sa routine, et au sein de la société démocratique, en supportant ses mœurs, saura être un libre esprit avec des formes surannées, une hiérarchique volonté avec une règle souple, et qui, sous le double masque de l'orthodoxie et du progrès, fera les œuvres négatives même de ces deux formules, l'une inerte et l'autre insane. La Vérité doit être à la mode du temps où elle se manifeste ; et ta répulsion à la vêtir du complet démocratique la fait huer, comme une impudique et une égarée de carnaval. Si tu veux convaincre, n'étonne pas ; si tu veux être suivi, parais suivre toi-même ton troupeau ; si tu veux être écouté, laisse parler les autres. La Vérité,

par elle-même, n'est qu'un scandale, comme serait la beauté nue se montrant à tous. Il ne faut pas invoquer la justice contre les lois, l'idéal contre les arts, la charité contre les mœurs ; il faut justifier les lois, idéaliser les œuvres, altruiser les mœurs, par des actes de législation, de création et d'exemple. Prêcher est vain : réalise. Ne dis pas : « telle chose doit être ainsi », fais-la ainsi. Ne dis pas : « l'art doit fuir la réalité », mais fais l'art idéaliste.

— Je t'entends, ô Sphinx !

— Tu es alors Osiris.

— Osiris est Dieu.

— Celui qui exécute la volonté du Pharaon est-il Pharaon ?

— Non, il agit, selon la délégation reçue.

— En faisant la volonté de Dieu, on s'approche de son cœur, comme de celui du Pharaon, en le servant.

— Mais fût-on le premier à sa cour, on ne devient pas lui.

— Sais-tu où s'arrête le devenir ?

— A l'extrême parabole de l'origine.

— L'origine de l'immortel, ô néophyte.

— Je n'ose entendre.

— Tu vois, tu te scandalises.

— Pourquoi as-tu pris le roi comme image de Dieu ?

— Comme on a pris le Nil en image de la Providence.

— Mais le Nil est bon, et le Pharaon...

— C'est une forme de l'autorité.

— Quelle doit être la conduite de l'initié, en face de l'autorité, ô Sphinx ?

— La charité.

— La charité, c'est d'aimer Dieu par-dessus tout ; et l'autorité est en conflit, souvent, avec cet amour.

— L'Amour ignore tout, sauf son objet.

— Mais, Sphinx, le citoyen ?...

— Voilà un mot bizarre, de toi à moi.

— La Patrie ?

— Oh ! oh ! ta langue devient folle, néophyte ; tu m'irriterais, vraiment, ainsi !

— Sphinx, un dernier mot : la parole du Maître me trouble : il faut rendre à César ce qu'on doit à César et à Dieu ce qui est à Dieu : explique !

— Que doit-on à Dieu ?

— A Dieu, tout, ô Sphinx !

— Le reste est donc à César.

Un sourire, fulgurant comme un éclair, où passa la fière conscience de l'initiation, un

sourire qui venait de l'origine des races et qui se prolongeait jusqu'à d'autres civilisations plus lointaines dans l'avenir, que les Ser-Hor dans le passé ; un sourire fort comme la science, subtil comme l'art ; un sourire où les neuf chœurs des anges se mouvaient, un sourire qui m'épouvanta, moi qui ne suis pas un citoyen, fut la réponse et littéralement l'enseignement que le Sphinx me laissait.

— Que doit-on à César ?

— Rien.

Je le pressentais : maintenant, comment douter ? César, ce n'est rien : voilà la consigne que j'ai reçue : je la donnerai, à mon tour, parce que Dieu est tout et que Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu.

X

L'ÉPREUVE DE LA TERRE

Le Sphinx et le Temple de granit resteront mes impressions majeures de la Basse-Égypte, au mépris même des Pyramides. Je les évoque sans cesse, avec autant d'amitié que d'admiration : la personne du mystère et sa maison, le visage de l'inconnu et sa chapelle : je ne sais si l'archéologie les réunira, par ses découvertes, mais dans mon impression, le Sphinx est le prêtre quasi éternel de cette église sans formule où, conscient peut-être de la Promesse, on n'a rien écrit afin que la virginité de ces pierres fût un hommage à l'Agneau de Dieu.

Je viendrai prier une nuit dans le temple, comme j'ai pensé, en face du Sphinx, et cette

résolution, je la prends sous l'ombre des acacias, en allant au musée de Gizeh : certes, mieux qu'à Saint-Pierre de Rome, mon adoration aidée par le monument, montera, encens expiatoire, vers Celui dont je porte si indignement les couleurs d'éternité.

En ces pensées, je roulais parmi les voitures et les chameaux chargés de légumes et de foin, peu attentif à ma bicyclette.

Un Anglais à cheval arrive, brutal, indifférent à ce qu'il peut écraser ; je veux me garer, le guidon tourne et je tombe.

Le cavalier sauvage passe, indifférent, et le sabot de la bête m'effleure.

Avant que je me sois relevé, un mot guttural me fait tourner la tête, et je vois une femme en toilette printanière, qui conduit, à toute vitesse, une charrette anglaise.

Je suis à terre : elle vient sur moi : des fellahs l'avertissent du geste : ni la femme ni l'homme qui l'accompagne n'y prennent garde ; cette femme jeune, jolie, en promenade de plaisir, délibérément, va m'écraser parce que je suis à bas et qu'il ne lui plaît pas de ralentir son allure pour une vie humaine.

Le danger m'apparaît comme un éclair : mes

yeux rencontrent l'œil doucement implacable de la femme : encore quelques secondes, je vais être piétiéné, estropié, tué ! Des fellahs se précipitent au risque d'être renversés ; violemment ils me tirent à eux ; et sitôt, la charrette, au vernis étincelant, passe : elle ne s'est pas arrêtée, elle n'a pas dévié devant l'homme à terre : et tandis que les bons Égyptiens essuyent ma poussière avec le pan de leur robe, je vois ma trace dans la poussière de la route, coupée par la trace des deux roues. Alors, je regarde mes sauveurs ; et un seul mot part de leurs lèvres pour qualifier l'homicide inutile, l'assassinat par indifférence, un mot auquel je ferai, par la suite, un formidable cartouche d'épithètes : « English ».

C'était une Anglaise, et pour cette espèce un homme qui n'a pas été présenté, vaut moins qu'une limace. On l'écrase sans plaisir, sans raison, parce que l'humanité est une chose et l'Anglais, une autre.

Une troisième, c'est la puissance de l'écrivain, et je pense que la race anglo-saxonne payera cher l'assassinat de Gizeh !

Dans le Midi, des officiers d'artillerie m'ont barré la route et forcé à descendre dans le fossé ; mais c'était la haine de la caste infé-

rieure, de l'homme de basse classe contre son supérieur éternel, le brahme. Il y avait un motif, passionnel et injuste, mais réel. Pour l'Anglaise, je n'étais pas un antagoniste ; j'étais en détresse, j'étais pitoyable ; un être vivant et quelconque, pas envisagé, peut-être même anglais ; je n'étais pas même un agneau pour cette louve !

Aucune perversité de sentir sa roue écraser un homme ! Le mobile, je ne le découvre pas : mais ce qui fulgure d'évidence, c'est que cette race incarne la honte de la terre.

Une Française, une Allemande, une Italienne, une Espagnole, eût ralenti son allure : une Anglaise seule foule un homme tombé, et dans un pays où les pirates anglo-saxons commandent.

Je savais, par les matelots bretons, que le marin anglais ne porte jamais secours et que les vaisseaux de la Victoria regardent couler les autres navires, en débattant le prix du sauvetage : je savais l'ignominie des Anglais dans l'Inde, et que, l'Aria n'ayant pas peur de la mort, les gens d'Albion avaient découvert, dans le Brahmanisme, que l'écartèlement ruinait leur devenir ; je savais qu'on présente aux petits Anglais le monde comme une

série de satrapies britanniques ; je savais que l'Anglais est un tigre à face humaine, mais je ne savais pas que la femme anglaise assassinait, par indifférence : et si j'ai quelque talent, je lui promets de la mêler à mon souvenir.

AU MUSÉE DE GIZEH

En face du musée de Gizeh, on éprouve une angoisse; le palais qu'il occupe, ancien harem, est une vaste construction de plaisance si fragilement élevée, que le feu, s'il s'y allumait, serait vite inextinguible. Fassent les Dieux protecteurs de l'Égypte, que le nouveau musée du Kars-el-Nil soit tôt édifié. Ces trésors inestimables, menacés par l'eau à l'ancien musée de Boulacq, sont actuellement une proie trop aisée à la flamme.

Désormais, tous les matins, je viendrai à Gizeh et après le musée, j'irai voir coucher le soleil aux Pyramides : avant les temples de la Haute-Égypte, je vais, lisant le livre des Morts, et étudiant le détail de ces innumérables vitrines, contempler la religion et l'art, les idées et les formes. Et ce sont ces études du

musée de Gizeh qui vont suivre ; propres à préparer le lecteur à comprendre Abydos, Karnack et Thebes, comme elles m'y ont, moi-même, préparé.

XI

AU MUSÉE DE GIZEH : LA RELIGION

Le chrétien, même instruit, qui aborde l'étude d'une ancienne religion, ne se dégage pas aisément d'une double prévention : l'une née de la Bible et l'autre, du langage ecclésiastique qui dit païen pour idolâtre ou fétichiste, ou infidèle.

Lenormant, ce grand et sympathique savant, a peiné, tout le long de son œuvre, pour concilier la science et la routine catholique.

Or, il faut en prendre son parti, malgré le Saint Concile de Trente, le livre d'Israël n'est pas plus, ni moins inspiré, de Dieu, que le Véda, l'Avesta, le King, le livre des Morts ou les briques de Ninive.

Dieu n'a pas plus ou moins parlé à Moïse qu'à Orphée, à Manou qu'à Zoroastre, à Çakya-Mouni qu'à Méni, à Rama qu'à Krisnah.

Il faut que la notion du peuple élu meure, pour que vive la parole, seule divine, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la vie, la voie et la vérité. Tout ce qui n'est pas conforme à son Verbe s'appelle une erreur ; mais tout ce qui lui est conforme vaut comme vérité.

Or, la religion égyptienne ressemble beaucoup plus au catholicisme que l'Israélisme, et l'auteur des *Stromates* a calomnié l'Égypte, et tout le monde, à sa suite. Saint Clément était Juif ; il traite les prêtres égyptiens de barbares, cite l'Ancien Testament, et Pindare. Hellenisant, il ignorait la doctrine du Nil ; il a gardé rancune au sacerdoce qui s'est moqué de lui : il a demandé à voir le Dieu, et le rideau s'est levé ; il a vu un crocodile.

Seul, un ignare ou un israélite persuadé de son élection de race et de doctrine, demande à voir le Dieu.

Le mage Ourkam, dans *Sémiramis*, explique quelle pensée profonde inspira les prêtres du Nil.

« L'aïeule, l'Égypte demeure la maîtresse !

« L'homme veut voir ses Dieux ; il les lui faut présents, tangibles.

« et nous avons, à tort, divinisé nos rois.

« Le Mage de Memphis vraiment illuminé ne

commit pas, à des mortels, cette figuration sublime.

« Sous la forme du monstre, la divinité reste entière ;

« satisfait, l'animal, même féroce, du moins n'est pas pervers ;

« et on tire, à son gré, un rideau, sur la monotonie de son horreur.

« Génisse ou chienne, la déesse d'Assourne nous gênerait pas,

« un désir de Sémiramis ébranle tout l'Empire. »

On connaît les Dieux de l'Égypte, mais c'est la religion, qu'il faudrait maintenant restituer.

Figurons-nous, d'abord, le monde chrétien étudié par de nouveaux peuples, dans les conditions d'éloignement où nous examinons l'égyptien.

Ouvrons notre paroissien, à la messe de l'enterrement.

« O Thot, donne l'éternel repos aux âmes dans l'Amenti ; et fais briller, sur elles, la Lumière qui ne s'éteint pas, ô Ra !

» C'est à toi, Osiris, qu'appartiennent nos hymnes dans la Shmoun Céleste et nos cantiques dans le Tiaou. Puisque toute chair

doit venir à toi, aie pitié de nous et exauce notre prière.

» ... C'est pourquoi nous te prions, aujourd'hui, pour l'âme de ton serviteur que tu as enlevée à ce monde.

» Ne la livre pas aux mains de l'Ennemi et n'en sois pas oublieux à jamais, mais donne ordre à Anubis, et aux deux nourrices de la prendre entre leurs mains spirituelles et de la porter dans le Paradis qui est sa vraie Patrie.

» ... Roi de gloire, ouvre les portes de l'Amenti et les profondeurs de l'Abîme pour en faire sortir les âmes des défunts.

» Arrache-le, toi-même, à la gueule du lion; préserve-les des engloutissements de Ro-Stau et de cette terrible chute dans l'éternel Nout; fais qu'Anubis, le porte-étendard du Ciel, les amène toutes dans la belle clarté de Ra, dans cette lumière que tu as jadis promise à Osiris et à sa prospérité.

» ... Que les chefs d'An te conduisent au ciel, que les Toum, Shou et Tefnout t'y accueillent et te mènent à cette sainte cité de la Memphis céleste; que le chœur des esprits purs te reçoive là-haut. Et puisses-tu, y trouver l'éternelle paix, à côté de cet Osiris qui fut victime ici-bas!

« O Ra, c'est par ta bonté que les âmes des fidèles trouvent le repos ; bénis donc cet Osiris et envoie un Anubis pour en être désormais le gardien ; fais que, pour ce corps de ton serviteur, la mort ne soit qu'un sommeil, et qu'au jour du jugement, il ressuscite avec tous les Osiris. »

Maintenant, si nous inversons la comparaison, elle deviendra plus lumineuse encore.

« O Saint-Esprit, qui faites vérité la parole de Jésus contre les démons, faites vérité la parole de votre serviteur, contre les agissements de l'enfer.

» Seigneur, gloire à toi, soleil de nos cœurs dont les promesses sont véridiques. Tu parais et toute la création s'épanouit. O Dieu grand, maître de la vérité, je me présente pour contempler ta splendeur. Je n'ai fait de mal à aucun ; je fus bon parent, loyal ami ; je n'ai voulu le mal, je ne l'ai pas fait ; je n'ai pas trop exigé de l'ouvrier ; je n'ai pas violé de sépultures ; je n'ai pas forniqué ; je n'ai pas faussé ni les poids ni les mesures. Le mal jamais n'habita mon sein. Ce que j'ai fait, les hommes le proclament, les Anges s'en réjouissent. Je me suis concilié mon créateur par ma piété. J'ai nourri l'affamé, j'ai abreuvé l'al-

téré, j'ai vêtu le dénudé ; j'ai donné une barque au pauvre voyageur et l'offrande aux dieux et la consécration aux mânes. »

Et l'image accentue encore la grandeur morale de ce jugement de l'âme. Osiris, assis dans le naos, tient d'une main le pedum, de l'autre le flagellum.

Près d'un autel, un dragon se dresse, et aussi Shaï et Ranen, sortes de Parques. Horus et Anubis pèsent dans une balance le cœur du prévenu, et le dieu à tête de chacal dit :

« Le cœur fait l'équilibre par son maintien et la balance est satisfaite par l'Osiris un tel ». (Pierret, p. 387.)

Thot décrète alors le retour du cœur dans la poitrine de l'absous.

Si, pour l'esprit occidental, l'immortalité de l'âme, la vie future justicière des crimes, la rigoureuse morale et l'extrême piété sont les marques d'une religion ; aucune dans l'Orient classique, c'est-à-dire l'Inde, la Chine et la Perse mises à part, ne peut prévaloir sur l'égyptienne.

Que le Polythéisme soit venu, avec les Hyksos, nul ne saurait le nier ; mais la conception primordiale fut certainement mono-

théiste, et j'ai expliqué ailleurs, comment il fallait, pour juger une religion, séparer la doctrine ou le dogme, de l'application ou routine.

L'Europe entière enseigne à ses enfants de sept à huit ans que le saint roi David tua Urie pour lui prendre sa femme, et bien d'autres romans de la race juive : elle donne, pour parangon de la sagesse, un autre roi orné de quatre cents femmes et tolérant les cultes nationaux d'icelles ; en même temps, elle enseigne que l'adultère est un péché mortel qui suffit à précipiter en enfer.

La monogamie est le trait moral essentiel du christianisme et de l'Occident ; l'immortalité de l'âme, la notion philosophique par excellence ; et la Trinité, la base de la religion. Peuple de Dieu, belle épithète que les chrétiens occidentaux donnent à une race polygame, sans notion de vie future, ignorant la Trinité !

Cela ne suffit-il pas à montrer, l'extrême difficulté de la critique des religions. Quelle était la doctrine de ceux qui élevèrent le temple de granit ? Malgré soi, on hésite à calomnier, par une formule hâtive, ces prodigieux et lointains ancêtres : les savants de profession ont moins de scrupule. Renan, qui n'était pas

ignare, a écrit ces phrases, dignes d'un journaliste mécontent de la table d'hôte : « L'Égypte est une Chine née mûre et ayant toujours eu cet air enfantin et vieillot que révèlent ses monuments et son histoire. »

Un autre compétent, Bunsen, a placé la fondation de l'Égypte en 3623, lui refusant son évidente antiquité. Enfin, l'occultisme a rêvé une civilisation noire antérieure à la race rouge, et l'Ethiopie aurait civilisé l'Égypte ; la civilisation aurait descendu, de Merœ à Memphis, le cours du Nil.

Il y a une telle antinomie entre notre anarchie emporocratique et une civilisation théocratique, que l'évolution lente et solennelle de cette dernière, paraît, de l'immobilité, aux modernes.

Maspero, comme Pierret, accordent six mille ans à l'Égypte monumentale, et quatre mille autres années à sa formation. Quelle antiquité est comparable, sinon celle de ce continent Atlante, englouti par le déluge et dont il ne reste qu'une mention dans Platon d'après les dires du sacerdote d'Héliopolis.

En l'état actuel de la science, l'Égypte est l'aïeule des nations ; avec elle, vient la Kal-

dée ; et l'Inde et la Chine sont certainement postérieures, dans l'évolution.

Les Égyptiens considéraient quatre éléments dans la constitution de l'homme :

Khou, l'intelligence,

Bâ, l'âme,

Niwou, l'esprit vital.

Khat, le corps organique.

A la naissance, Bâ, l'âme, se vêt, comme d'un manteau de Niwou ou principe vital, corps fluide, transition entre l'immortel et le mortel ; c'est lui, animé, qui circule ; il est à l'organisme Khat, ce que la vapeur est à une machine.

Enfin Khou, l'intelligence ou l'esprit, s'incorpore dans le Bâ, l'âme.

Nous voilà en présence de la plus ancienne analyse de l'homme, et les occultistes de tous les temps l'ont suivie, en dédoublant parfois l'un des principes et les portant à sept, comme a fait l'ésotérisme hindou.

Quelle supériorité sur la formule catéchistique : « L'homme est une créature composée d'un corps et d'une âme » ! Aucune psychologie n'est possible avec cette notion !

Couramment, Niwou, sorte d'âme du corps et de corps de l'esprit, s'appelle le diable ;

c'est lui qui fait les miracles ou les crimes occultes ; qui apparaît, qui sauve ou qui envoûte.

A la mort, Khat, le corps organique, devient immobile de cœur, le sang cesse de circuler ; le Niwou ou principe vital et moteur, s'extériorise, sans quitter ni la terre, ni le voisinage du corps.

L'esprit Khou redevient lumière et réintègre la sphère spirituelle. Quant à l'âme, que les textes identifient à l'idée de cœur privée des lumières de l'esprit, mais aussi allégée du poids du corps, seule, elle arrive au tribunal d'Osiris.

« O cœur, cœur qui me viens de ma mère, mon cœur de quand j'étais sur terre, ne lutte pas contre moi, en chef divin, ne me charge point devant le Dieu grand. »

Quelle que soit la sentence, Khou, l'esprit, réintégrera l'âme, pour en être, ange ou démon, l'exécuteur : et le damné a son supplice en lui, une Euménide, un taon caché : c'est l'enfer, au milieu de l'hostilité et de l'incohérence des tourbillons élémentaires : l'esprit même du damné venge la justice.

Un papyrus de Leyde indique formellement que les âmes en peine cherchent un corps pour

prendre terre, et que si elles peuvent se glisser dans un organisme, elles commettent tous les crimes de lycanthropie, de vampirisme, d'incubat et d'homicide.

« Lorsque, après des siècles, dit Maspero, elle touche enfin au terme de ses souffrances, c'est pour subir une seconde mort et retomber dans le néant. » C'est-à-dire que l'esprit justicier épuise la résistance de l'âme impénitente, la consume et remonte définitivement à son foyer essentiel.

Le Paradis est précédé d'une série d'épreuves correspondantes à l'idée du Purgatoire, mais mieux développées qu'au catéchisme.

Trouvée juste par le tribunal céleste, l'âme voit revenir le Khou, l'esprit, mais en ange gardien inspirateur et protecteur.

Maspero, en élucidant cette matière, a insisté sur le sens allégorique des métamorphoses de l'âme bienheureuse : elle ne se change ni en épervier, ni en lotus, ni en oiseau bennou : ces locutions signifient des étapes.

L'élus s'identifie, au Livre des Morts, successivement avec les diverses activités divines : il s'appelle d'abord Osiris, c'est le premier des états d'Oushabti ou métamorphoses, il passe ensuite à l'état d'Horus.

« J'arrive, dit-il (c. XIII), en épervier et sors en bennou. Je suis le dieu du matin... Je suis les chiens d'Horus. »

Enfin, dans son ascension, le juste se joint au chœur des Dieux, puissances, les unes dites errantes et les autres fixes qu'il faudrait préciser, mais qui réalisent certainement la plus mystique idée de l'éternité en Dieu.

Voilà la pure et admirable partie de la religion du Nil. Maintenant, il faut aborder, sans préjugé, ce Panthéon si multiple en apparence et qui cache encore de la théodicée.

L'Égypte n'a jamais multiplié les bras, les pieds ou les mamelles comme l'Inde et son respect de la forme humaine a persisté, de l'aube au déclin.

Mais l'animalité a servi de masque aux figures divines et, dès lors, les chrétiens ont vu des idoles, là où il n'y a que des allégories, exprimées par une plasticité inférieure et usuelle.

Thot, dieu de l'intelligence, porte sur ses épaules ou la tête de l'ibis ou celle du cynocéphale; Hor a un visage d'épervier, Anubis de chacal, Isis de vache. Le Dieu souvent devient l'animal; Phtah n'est qu'un scarabée,

Typhon un hippopotame. Mais dans nos représentations chrétiennes, nous avons le pélican, l'agneau, le poisson qui représente Jésus; et le péché, au moyen âge, revêtit les formes les plus variées.

Le point décevant est autre; l'animal était l'incarnation de Dieu, honoré comme lui-même, formule grossière, qui tache l'admirable doctrine.

Le Livre des Morts, tel que nous l'a donné admirablement Pierret, n'est qu'un livre de piété, un enchiridion, dont chaque momie emportait une copie, dans la tombe. C'était le livre des conjurations et des exercices spirituels du devenir. Le Rig-Veda, en ses hymnes les plus anciens, a été rédigé au temps de Moïse; le Livre des Morts est plus ancien.

La stèle de Scheri, chef du palais de Senta, le xiii de la table d'Abydos, porte des figures analogues à l'extrême-onction.

La femme, dans l'histoire comme dans la théogonie, a un rôle presque chrétien, unique dans l'Orient. Elle règne au ciel, Isis, Bastit, Nekhabit, comme sur l'Égypte. Mais, homme ou femme, le Dieu est un féodal, proclamé suprême dans un nome. Maspero a déroulé cette théogonie géographique, qui raconte

plutôt l'histoire de la dévotion que celle du dogme.

Le *Nuter*, le Dieu, est celui qui se renouvelle, et le scarabée, ver, chrysalide et papillon sera l'emblème le plus multiplié, le symbole, par excellence, de la foi.

Nou est analogue à l'Apsu chaldéen ; c'est l'unité liquide où la cellule flottante d'abord s'agrègera en appareil, puis en organisme. Le un unique qui existe en essence, qui vit en substance, générateur de tout engendrement, père des pères, mère des mères et se renouvelle incessamment de lui-même : conception singulière et qui ouvre la voie au panthéisme. Le créateur est lui-même la création comme le fils est son père ; cela représente plutôt la formule catéchistique que celle des théologiens.

En Orient, et surtout en Égypte, il ne faut jamais oublier qu'il y a deux versions, l'une pour le commun, l'autre pour l'initié ; au contraire du catholicisme où le cardinal Rampolla, remplaçant effectif du pape, n'en sait pas plus long que le dernier vicaire de village.

En notre moyen âge chrétien, le même fait se manifeste pour la magie ; il y a la Goëtie des bergers, des illettrés, inconsciente et

criminelle, et puis la lucide, pure et transcendante doctrine des théurges. Or l'Égypte est magicienne ; officiellement, dans la dévotion du fellah comme dans la stèle du prêtre ; elle est la terre occulte par excellence et nous allons y retrouver toute la clavicule et tout le grimoire.

A travers les Dieux de la terre, du Ciel et du Nil, comment suivre le dédoublement de chacun en sa parèdre et son accomplissement, par la génération en triade ?

Héliopolis est l'Our de l'Égypte ; ville sans étendue et aujourd'hui sans trace qu'un obélisque, elle s'appelait Pira et a élaboré la mise en système de la religion.

Atoum-Ra, créateur, engendra quatre couples, et avec les parèdres, cela forme l'Enneade.

Le Dieu de Siout, Thot, l'incantateur, avait créé par le Verbe, mais on admettait un conseil des Cinq. « L'Égypte, dit Maspero, connut autant de dieux uniques qu'elle avait de grandes cités et même de temples importants ; elle n'accepta jamais le Dieu unique, Dieu. Jamblique dit : « le Dieu, quand il passe de puissance en acte, s'appelle Ammon ; quand il est la suprême intelligence, on le nomme

Imhotep; Phtath, s'il réalise avec art et vérité; et Osiris, quand il fait grâce ! »

Donc, Dieu se subdivise à la fois suivant le lieu et suivant la fonction, mais le Dieu actif et visible, c'est Ra qui s'embarque le matin et fournit sa carrière de douze heures.

On lit aux papyrus de Turin qu'Isis, au service de Ra, était plus malicieuse qu'un million d'hommes, habile plus que les dieux, égale aux grands esprits, et qu'elle n'ignorait rien de la terre et du ciel; elle fit mordre le Dieu par un serpent. Le texte est curieux :

« Ce n'est point du feu, ce n'est point de l'eau; ma sueur ruisselle, je tremble; mon œil s'agite, je ne vois plus la lumière; une sueur d'angoisse me voile la face. — Dis ton vrai nom — fait Isis — et le mal sortira ». Et elle sut le nom, et Ra guérit de sa blessure mais il vieillit.

On retrouve ici la vertu du nom de Kaldée, et aussi l'allégorie de Viviane qui force Merlin à lui enseigner son art et l'en dépouille, ensuite.

Ra vieillissant fut en butte à l'impiété et à l'ingratitude des hommes; il lança Hathor, la lionne, qui châtie, mais elle ne voulut plus s'arrêter. Alors, Ra la calma avec une décoc-

tion de mandragore, mais, résolu à cacher sa décrépitude, il monta sur le dos de sa fille Nouit, transformée en vache, et les hommes virent le Dieu, et ils se repentirent. Ra, avant de les quitter, prescrivit qu'il n'y aurait plus de sacrifice humain ; la vache s'enfla, portant le Dieu, qui se mit aussitôt à arranger les étoiles, dans l'empyrée.

Bien plus dignes d'attention que les annales de Shou et de Shibou est l'histoire d'Osiris qui épousa sa sœur Isis, dans le sein de sa mère Nouit. Osiris joue le rôle d'un Prométhée auprès des Égyptiens et d'un Prométhée enseignant ; mais, revêtue d'autorité légitime, Isis complète l'œuvre de civilisation et à son tour enseigne les arts de la femme, avec sa sœur Nephthys. Conquérant, à la façon d'un Orphée, incantateur plus que militaire, laissant pendant ses expéditions la régence à sa femme, Osiris civilisa l'univers, comme Ram.

A son retour, Sit-Typhon, dans un festin, offrit un coffre magnifique à qui saurait s'y placer. Osiris ne se méfia pas ; on rabattit le couvercle, et le coffre, renfermant le Dieu, fut jeté au Nil. Isis le retrouva à l'ombre d'un acacia (l'acacia maçonnique) et alla accoucher d'Horus en se cachant. Typhon décou-

vrit le coffre, coupa le cadavre en quatorze morceaux et les dispersa. Isis parvint à les retrouver (mythe orphique) ; il y eut bataille et duel entre Horus et Typhon ; enfin, on porta le débat devant Thot qui rendit un jugement favorable à Horus. Typhon conserva le royaume de Memphis à la première cataracte, et Horus garda le Delta : preuve légendaire que la civilisation a remonté le cours du Nil.

Par quelles opérations magiques fut reconstitué le corps d'Osiris, nul ne pourrait le dire ; mais, en cette circonstance, Anubis inventa l'art d'embaumer ; et le père d'Horus fut la première momie. Ce bon fils, sa mère Isis, le Trismegiste et Anubis firent plus encore : ils le ressuscitèrent, de la même façon que Paracelse guérissait.

L'auteur de la *Pronostication* façonnait un membre à l'image du malade et appliquait, sur ce simulacre, des remèdes énergiques qu'il n'eût pu employer sur le corps vivant et patient. C'est donc l'esprit qui était médicamenté et qui réagissait sur le double.

L'homéopathie et son dérivé le mattei n'a pas d'autre nature d'action ; la dose infinitésimale, la dix millième dilution de la camomilla, par exemple, ne saurait agir sur le corps

organique, particule invertuelle au milieu des éléments beaucoup plus caractérisés de l'alimentation; mais l'esprit vital est assez subtil pour recevoir une impulsion aussi délicate, et il la transmet au double ou corps astral et l'astral opère sur les organes. Cette explication est neuve, je crois, à force d'ancienneté; elle mériterait du développement, et je la signale comme une clé importante du mystère humain; je l'ai trouvée au musée de Gizeh, et je la livre à tous, comme un déterminisme qui était perdu et qui ferait la matière d'un beau traité.

Donc, les Dieux magiciens, en face de la momie d'Osiris, voulurent forcer l'âme à réintégrer la momie: ils firent une statue d'Osiris, ils soufflèrent sur cette statue, ils la magnétisèrent; les textes disent « ils firent le geste d'ouvrir les yeux, de donner les souffles, et l'âme d'Osiris se réincarna ».

Mais, son rôle divin était fini en ce monde; il refusa les fonctions de Dieu de vie, il se fit un lieu de repos et de bonheur, et voulut y appeler ses fidèles; il ordonna à Isis, à Horus, à Anubis, à Thot de faire pour eux, ce qu'ils avaient fait pour lui: et voilà pourquoi le mort, qui est juste, s'intitule Osiris.

Il est difficile de suivre les étapes de la croyance; le double vivait dans le tombeau près de la momie : il sortait la nuit ; plus évolué, il sortait aussi le jour, cherchant à pénétrer dans la région osirienne.

Seules les incantations textuelles et rythmées, selon les règles, permettaient de triompher des embûches de toute espèce, que les romans de la chevalerie ont exploitées, chaque fois qu'un chevalier veut pénétrer au domaine du Graal.

Le Livre des Morts, le répertoire des conjurations, manuel talismanique de l'immortalité, n'est qu'un office obituaire. Dans la Kabbale, on invoque Dieu par celui de ses noms qui convient à la circonstance ou par le sephire identique au besoin actuel.

Ainsi le mort, en face d'un péril, se proclame le Dieu même, dont les attributs correspondent au danger.

La même Hathor qui, ayant pris sur son dos le Dieu Ra, l'avait, en se gonflant, élevé jusqu'à la région sereine, prenait l'Osiris et le portait au bord du lac qui séparait ce monde de l'autre; là, Thot, en nocher, le transportait sur une barque-fée qui parlait et interrogeait l'Osiris; celui-ci devait répondre

sans hésitation ni erreur, selon le rituel :

— Dis-moi mon nom, — dit la poupe.

— Marche d'Anubis, est ton nom.

— Dis-moi mon nom, — dit la proue.

— Couverture de la barque d'Anubis.

— Dis-moi mon nom, — dit la gaffe.

— Fermeture de la divine région inférieure.

— Dis-moi mon nom, — dit la vergue.

— Nout, est ton nom.

— Dis-nous notre nom, — disent les rames.

— Doigts d'Horus, est votre nom.

— Dis-moi mon nom, — dit la pompe.

— Main d'Isis pour étancher le sang de l'œil d'Horus.

— Dis-moi mon nom, — dit la quille.

— Cuisse d'Hathor, blessure que fait le Dieu Ra pour le passage de barque Sekhti. »

Enfin la barque infernale aborde.

Ici se place le chapitre de pénétrer vers les divins chefs et celui d'entrer dans la salle de la vérité où règnent les quarante-deux élus formant le jury.

Osiris, dieu vert puisque funéraire, en maillot et en mitre blancs, a Isis et Nephthys comme assistantes.

« Hommage à vous, maîtres de la vérité ;

hommage à toi, Dieu grand. Je suis venu vers toi, mon seigneur : je me présente pour contempler ta splendeur. »

Ici se place la confession négative, admirable passage et le plus connu du Rituel.

La Psychostasis a lieu. Horus et Anubis mettent dans un plateau l'image de la Vérité, dans l'autre, le cœur du postulant.

La balance reste immobile ; on rend son cœur au défunt, qui devient habitant de l'île osirienne et y mène une vie comme terrestre, combattant les Typhons et travaillant la terre.

Mais l'idée de travail éternel ne réalise pas le principe de récompense. D'après Maspéro, à l'époque du second empire, on égorgeait des esclaves sur la tombe d'un seigneur pour que, mourant avec lui, ils le servissent encore dans l'autre vie.

Les pauvres gens se trouvaient encore condamnés au travail éternel ; on imagina les *Ouashbiti*, statuettes qui, mises dans le cercueil, devaient, animées par leur maître, accomplir les corvées de l'autre monde.

On ne démêle pas aisément la pure doctrine de la dévotion banale, et ce que nous venons de présenter ne figure que le catéchisme de tous, la pâtée religieuse.

Elle est encore substantielle et combien supérieure au mosaïsme !

La magie égyptienne se révèle à nous dans l'Exode, avec un caractère officiel.

Devant Parëo et devant ses gens, Aaron jeta son bâton qui se changea en serpent. Parëo convoqua les sages et les enchanteurs et ils firent de même, par leurs incantations. Ils lancèrent chacun un bâton qui se métamorphosa en serpent ; mais le bâton d'Aaron dévora les leurs. Cependant, le cœur de Parëo résista.

Il s'agit ici d'un prestige. Aaron fit voir un serpent et les Égyptiens l'imitèrent : la projection de Aaron se maintint plus longtemps que celle des magiciens : et tous se retrouvèrent ! leur bâton à la main, puisque c'est le même que Mosché entendit sur les eaux.

Le changement des eaux en sang, continue cette lutte magique : mais les hiéroglyphes en ayant fait autant, le cœur du Parëo s'endurcit.

Réellement, le théâtre de la lutte, c'est l'œil du Parëo et de sa cour, et non pas une réelle action sur la nature.

L'invasion des grenouilles, celle des moustiques, celle des sauterelles, sont des phénomènes naturels de la contrée : la rédaction est

singulièrement étourdie, en nous montrant le Nil infecté par Mosché ; elle ajoute : « les hiéogrammates, en ayant fait autant ! » Quelle vraisemblance que les mages égyptiens aient laissé durer un phénomène si désastreux, alors qu'ils le pouvaient arrêter.

Ce que Maspero traduit par la voix juste est le Verbe même de l'homme enchaînant ou séduisant les Dieux et cela fait penser à la lettre à Anebon, de Porphyre.

« Comment penser que ceux que nous invoquons comme les plus puissants, reçoivent des injonctions comme les plus faibles ; et qu'exigeant la justice de leur serviteur, ils y manquent eux-mêmes, sur l'injonction d'un homme, et qu'ils regardent la volupté normale comme une souillure, pour permettre des antiphsismes ? »

Dans une note de son *Histoire de l'Art*, Maspero mentionne les pièces du procès contre ceux qui, au moyen de figures de cire et philtres, tentèrent l'envoûtement de Ramsès III. Les pratiques du sort, de l'obsession, œuvre de haine ou de désir, sont relatées par Chabas et Leemann.

Le sang menstruel, l'ongle, le cheveu, le linge imprégné de sueur du patient, sont indi-

qués comme base du maléfice ou du vénéfice.

Habileté de prêtre ou croyance, toute maladie était une possession ; le mal physique avait pour cause le Mauvais.

Hérodote s'étonna que la médecine fût presque exclusivement pratiquée par des spécialistes et quoique mi-partie conjurative comme celle de Kaldée, elle suppose un développement expérimental.

Le rôle donné actuellement aux microbes était rempli par les invisibles.

On aurait tort de railler, comme vaines, les conjurations, traitement psychopathique où le magnétisme avait d'autant plus de puissance qu'il agissait, en concordance avec la foi du malade et sa piété.

Les *Aphorismes* de Mesmer, ampliés par Deleuze, Dupotet et actuellement Durville, ne paraissent que des rudiments informes, à côté de la doctrine du Sa.

Le Sa est l'ambrosie grecque, les fruits de Freia qui entretiennent la vie des Dieux, dans l'Edda. Il forme un lac où les immortels renouvellent leurs forces ; sans quoi, ils s'éteindraient, comme Wagner les a fait défaillir lorsque les géants emmènent Freia, dispensatrice des fruits régénérateurs.

Mais, les dieux secondaires avaient un destin limité et un jour ils se momifiaient, sans mourir, devenant de la matière précieuse.

Il y a des bas-reliefs où le Dieu fait une transfusion de Sa à son fidèle. Celui-ci est accroupi contre les jambes de la statue et lui tournant le dos : la main du colosse lui fait des passes magnétiques sur l'occiput.

Les représentations du fellah offrant les prémisses de son champ à un sycomore marquent un fétichisme apparent. Qu'on se figure les arbres magiques de la tradition druidique et on comprendra que ceux, prospères dans un endroit désert, aride, devaient frapper l'imagination des simples, ignorant, qu'à une profondeur, les racines trouvaient les infiltrations d'eaux suffisantes.

Si je comprends bien la pensée égyptienne, ce n'est pas le Dieu qui habite le corps de l'animal consacré, c'est son double seulement.

Il faudrait que la matière religieuse de cette terre vénérable fût dégagée du scepticisme savant et de la partialité croyante.

Or l'Égyptologie, plus encore que l'Assyriologie, tourne en dérision la prétention mosaïque d'un peuple élu, d'une révélation di-

vine à ce peuple et du Saint-Esprit devenu scribe de ses annales.

Ainsi, on trouve, même sous la plume du chanoine Davin : « Si les Hébreux ont adoré les faux Dieux en Égypte, que ne faisaient pas alors les Égyptiens ! Et que ne devaient-ils pas faire, avant l'arrivée des Hébreux. » L'idée, de ces nomades susperstitieux et immoraux purifiant les mœurs égyptiennes, est étrange.

Le transformisme universel, voilà le mot synthétique de la théologie du Nil : cela ne constitue pas un polythéisme.

Toute religion s'exprime par des anthropomorphismes et la figure morale du Dieu compte devant la critique comme la figure sculptée ou gravée. Or, Jéhovah, personne morale, apparaît un despote musulman, un pacha irascible « visitant l'iniquité des pères sur les fils, jusqu'à la troisième et quatrième génération ».

Quelle justice humaine décréterait avec cette rigueur aveugle. Ici l'être suprême révolte la sensibilité de sa créature; Abdul-Hamid serait le père de l'Agneau de Dieu !

Ra, à ses premiers parcours du monde, vit la terre déserte et lamentable, inutile et nue, et il pleura : des larmes de sa pitié, les hommes naquirent.

Chaque fois qu'un dieu ou qu'une déesse pleure, la larme divine devient de la vie : et on pense, malgré soi, à cette rosée qui brille comme des diamants sur la prairie du Vendredi Saint, et qui étonne Parsifal : ce sont les larmes du repentir recueillies par les anges et versées en ce jour, sur cette terre qui but le sang divin.

Depuis Jésus-Christ, il n'y a pas d'autre religion que la charité et c'est le critère qui précipitera l'œuvre de Mosché, pour la plus grande gloire du Calvaire.

Le sacerdoce égyptien n'apparaît que par ses œuvres dans cette théocratie où le pharaon ne s'intitule pas vicaire mais consanguin des Dieux ; la résignation enseignée à ceux d'en bas et la modération à ceux d'en haut témoignent d'un grand effort et d'un grand résultat.

Œuvre impersonnelle de ses prêtres, cette civilisation ne laisse pas voir ses véritables auteurs, et lorsque Maspero conclut que « le temple égyptien tout entier était bâti pour servir de cachette à une poupée articulée dont un prêtre agitait les fils », il accuse une méconnaissance totale des arts sacerdotaux et de leur puissance. Attribuant le miracle au Ciel,

comme le catéchisme, et n'en connaissant pas d'apparent et d'actuel dans le catholicisme, il conclut à la superstition du fidèle et à la prestidigitation du prêtre.

Or, le miracle est un phénomène essentiellement terrestre et humain; surnaturel parce qu'il exige des conditions rares et pour beaucoup indéfinies, mais naturel par sa Norme et nulle part aussi clairement écrite que dans la terre du Sphinx.

Ce double, Sosie fluidique, qui fait partie de l'être humain n'est pas organique et cependant il se nourrit, puisqu'il vit : il aspire et expire. Il faut donc que, en dehors de l'atmosphère gazeuse, élément de vie organique, il y ait une atmosphère plus subtile, pour la vie du double.

Il existe donc une humanité de doubles qui s'entretient par un air autre que celui respiré; et comme l'humanité organique a ses émanations, l'humanité des doubles dégage la vie fluidique, domaine naturel du surnaturel.

La foi, vive et générale, dans un temple, engendre des miracles; étendez cette vivacité et cette généralité à un pays et à une race, et le phénomène surnaturel deviendra fréquent et endémique, et naturel.

Les statues des temples pouvaient faire un signe, parce qu'elles étaient doublées par l'apport fluïdique ; certes le colosse ne bougeait pas, mais l'ombre lumineuse, le double remuait devant des yeux au regard tendu vers le mysticisme.

L'abbé Perny, le plus compétent des sinologues de ce temps, et dont la culture était très grande, m'a certifié avoir vu, dans les temples de la Chine, des barques votives de dix pieds, naviguer en l'air, sans qu'aucune explication fût possible à l'Occidental versé dans les sciences.

Il ne faut pas accuser d'une fraude, des hommes, parce qu'ils sont intéressés à la produire : perpétuellement l'occidental fait une mise au carreau rationaliste, sur le monde hyperphysique qu'il ignore et que l'antique Orient connaissait.

M. de Rochas a publié, il y a longtemps, un livre très curieux, la *Thaumaturgie des anciens*, le plus étonnant manuel de physique amusante qu'un polytechnicien puisse donner, en explication à beaucoup de faits cités. Depuis le même savant a poussé l'investigation, avec une singulière maîtrise ; il a donné par l'égratignure de la plaque photographique

impressionnée, la démonstration de l'envoûtement et n'attribuerait plus aujourd'hui les phénomènes du temple à un truquage. Au reste, les automates dont parle Maspéro existent-ils autrement, qu'en hypothèse ?

Rome défend l'incinération sans que ses chefs en sachent la raison, car ils sauraient aussi la raison des miracles.

C'est la divinité de l'Église de conserver des clés qui n'ouvrent pas, pendant une période, mais qui n'en sont pas moins les clés uniques.

La laïcité dans son vertige a installé un four crématoire au cimetière du Père-Lachaise, sans se douter qu'un tribunal d'initiés n'oserait pas condamner à l'incinération, le même coupable qu'il enverrait à la mort.

L'Égypte est vraiment la terre où la mort a été le mieux connue. Libre aux égyptologues de ne voir que de la piété aux Pyramides et aux Mastabas : comme un copte est propre à comprendre l'Égypte ancienne — un initié, même actuel, entend les anciennes lois de sa science.

Il s'en faut que la charité chrétienne vaille, pour le défunt, la charité osirienne : et le fellah si malheureux en sa vie, était plus favorisé qu'aucun de nous, dès la mort.

On a vu que le retrait de l'esprit vital entraînait l'envolée de l'esprit et que l'âme et son double étaient seuls cités au jugement.

Or, le double au lendemain de la mort devient le corps de l'âme et qu'on se figure, au sortir de la vie, une âme sans corps, c'est-à-dire informe, sans matière plastique, pour se limiter, se vêtir et réaliser la période purgative ! Quel effroi !

Le plus grand initié contemporain a dit, dans les *Clefs de l'Orient* : « N'abandonnez pas ce cadavre à la veillée des mercenaires : jamais ce qui l'habitait n'eut plus soif de votre intelligence et faim de votre amour.

» Pleine encore des pensées, des sentiments et des sensations de l'existence physique, plus souffrante d'avoir quitté son effigie, que de s'y tordre de douleur, cette âme qui, dépourvue d'initiation, se sent brisée dans ses attaches corporelles et n'en peut trouver d'autres, s'effare, frissonne, s'élance et retombe, sans initiative, dans une nouvelle agonie d'épouvantement.

» Sa clairvoyance lumineuse demeure frappée de cécité par habitude des yeux, son entendement, de surdité, par habitude des oreilles.

» Plus dans l'existence cette âme s'est enracinée à ses instincts, plus elle s'est oubliée dans sa chair, moins elle a repris science, amour et conscience de sa vie immortelle ; plus aussi elle est prisonnière de son cadavre, possédée par lui et travaillée par son anéantissement et sa décomposition.

» L'état des aliénés les plus désespérés ne donne qu'une faible idée de ces souffrances posthumes qui peuvent durer des siècles.

» Cette âme ne voit plus que la nuit, n'entend plus que l'inouï, ne mesure plus que l'insondable, n'a plus qu'un sentiment, qu'une pensée, qu'une sensation : le vertige des épouvantements.

» Son moi souffre alors le commencement de la mort seconde sans pouvoir s'y engloutir, son individualité se cherche dans ces viscères dissociés sans pouvoir s'y retrouver ; sa personne, étrangère à elle-même, se poursuit à travers ce cerveau et ce cœur inanimés, sans pouvoir s'atteindre. »

En cet état de « cœur immobile » supposez la force élémentaire du feu, telle que la science la donne, dans la crémation et pensez avec quelle horreur vous tranchez les filets nerveux qui rattachent l'âme à sa forme : le con-

tact avec le double est rompu. Comment opérer le devenir, sans corps sidéral? pensée épouvantable.

La magie du Nil, en conservant la forme organique et en donnant au double le tombeau comme habitation, lui assurait les plus douces conditions de la désincarnation complète et tous les répits nécessaires à l'évolution.

Comment l'Occidental, si attentif à son laboratoire et qui suit la lente évolution des degrés dans la série, accepte-t-il ce passage analogue à la trappe d'une féerie, qui fait tomber l'un en paradis, l'autre en enfer ou en purgatoire; comme si au bord du cercueil se trouvaient trois paniers, pour les fruits mûrs, les verts et les gâtés?

On ne passe pas brusquement d'un plan à l'autre: et plus la transition sera violente, plus la douleur sévira. La Psychurgie est un des arts sacerdotaux vraiment perdus; il n'en reste qu'une manifestation: la dévotion aux âmes du Purgatoire, puisque, par une sublimité inouïe, le patient qui ne peut supplier pour lui, est exaucé, s'il prie pour les autres.

Le catéchisme dit: « Le Purgatoire est un lieu où on expie »; il faudrait lire: « Le

Purgatoire est un état ou une manière d'être où on expie. » Ah ! le goût militaire en théologie, les habitudes d'officier religieux ont produit de singulières niaiseries. On veut faire de l'éternité, un camp de Châlons : ici les bons soldats, là une compagnie de discipline.

Il y a vraiment, depuis César, trop de sales accointances entre l'armée et la religion, et par la faute des scribes. Le prêtre, le soldat et le bourreau, voilà le testament mosaïque, tel Joseph de Maistre le formula, en dernier : mais le mosaïsme ne croyant pas à la vie future et les homicides nationaux en étant bannis, j'estime qu'il faut laisser l'Ancien Testament à la porte qu'il n'a pas su franchir, et les militaires à celle de tout temple.

Nul ne comprendra l'Égypte, s'il ne se pose les problèmes qu'elle s'est posés, pour en apprécier la solution séculaire.

Si le purgatoire est un lieu, si l'homme n'a qu'un corps et une âme, les Égyptiens sont des fous ridicules et le *Livre des Morts* paraît pompeuse risée : mais si l'état de purgatoire est une évolution lente et pénible, où un principe, le corps sidéral est nécessaire au devenir ; ce qui n'est pas douteux : l'Occident apparaît un enfant grossier, qui ignore les plus

grands périls de la condition humaine et qui méprise de s'en défendre.

C'est pour cette ignorance des nécessités d'outre-monde, que des prêtres de Misraïm dirent aux Grecs qu'ils étaient des enfants.

L'imprévoyance, la vie toute au présent, la seule sensibilité au phénomène immédiat, ne sont-ils les traits de l'enfance? Ils deviennent les signes de la décrépitude, aussi.

Ceux qui apportaient de la terre sainte au Campo-Santo de Pise, qui confiaient au Rhône le cercueil dans une barque, avec le prix de l'ensevelissement aux Alyscamps, étaient des dévots crédules?

Oh! que non pas; c'étaient des esprits avertis et pratiques, qui faisaient pour leur vie seconde un peu, de ce qu'on prodigue dans la vie terrestre.

La Religion égyptienne ne trompait pas ses fidèles, comme on le croit, elle les avertissait avec une sollicitude égale à sa compétence, des lois de la psychurgie.

Faire, en l'état actuel des documents, la critique d'une religion qui a duré sept mille ans, serait illusoire. Il n'y a qu'à comparer le Pentateuque au Talmud et à la Kabbale pour voir l'évolution étonnante des *credos*.

A l'inverse de l'hébreu, qui est allé en s'éclairant, par la force des contacts, en Babylonie et en Égypte; le Verbe du Nil s'est obscurci, en décroissant.

Les esprits cultivés toujours concurent la Divinité dans son unité; mais les émanations pullulèrent jusqu'à l'obscurcir. La Trinité ne fut pas ignorée, elle s'identifiait à la famille humaine et la seconde personne était femme et mère.

L'ennéade n'est que l'amplification de la triade elle-même. Chaque race a vu une part de la vérité et l'a développé; l'Égypte a connu la véritable condition de l'homme dans l'autre vie et a fait pour ses morts plus que toutes les autres religions: voilà le prestige qu'il faut retenir, à sa gloire.

Ce n'est ni au pylone, ni au naos qu'est son génie, c'est dans la tombe: ce mystère-là est bien le mystère égyptien et lorsque le catholicisme dévoilera la doctrine ésotérique, il montrera sur le devenir, à peu près le dogme du Nil, que la Renaissance occulte aura déterré, elle aussi, en ses fouilles abstraites.

XII

AU MUSÉE DE GIZEH : LA SOCIÉTÉ

Le pharaon est engendré par Ra d'une prêtresse, ou pourvu d'un double divin, qui ne s'éveille qu'à l'avènement.

A sa mort, il devient Horus. On voit, sur des bas-reliefs, Isis donner le sein à un jeune pharaon mitré, pour exprimer son adoption par la Divinité. Fils des grands Dieux, frère des petits ; tel le pharaon. Ses statues sont habitées par un double et on leur rend un culte ; ce fils et frère des Dieux est officiellement le pontife suprême, il communique directement avec les Puissances célestes.

Cette accumulation des deux pouvoirs, en un homme, montre un artifice sacerdotal. Le pharaon parle à la statue du Dieu, mais c'est le

prêtre qui répond pour le Dieu et ainsi dans les bandelettes de la Deification, le monarque dépend entièrement du sacerdoce; seulement le sacerdoce s'impersonnalise, derrière le prétendu fils du Ciel.

De préférence, le pharaon épousait sa sœur, mais il avait des concubines, d'autres femmes ayant le titre d'épouses royales, et des otages de princes tributaires.

La reine est déesse de droit, et magicienne d'attribution; elle peut régner pendant une minorité, et entrer comme épouse au lit de son fils.

De Rougé, dans ses recherches, établit que la princesse Mirtitfesi fut l'épouse de Snofrou et de Khéops. Maspero attribue cent cinquante enfants à Ramsès II.

Erman a montré que, quoique originaire du mur Blanc, le pharaon ne considérait pas Memphis comme sa capitale et choisissait une résidence pour lui et la cour, d'où il gouvernait tout le pays.

Le palais devait être en brique et en bois, et aussi peu solide que celui qui abrite le musée de Gizeh. Les charges de cour étaient très multipliées. Il y avait des nains comme chez les Gonzague à Mantoue, des bouffons

comme auprès de François I^{er}. Les gens de confiance s'appelaient *maîtres des secrets de la parole royale* : à côté d'eux les maîtres des secrets du ciel, scribes sacrés ou magiciens, astrologues. Les pharaons Néchepso et Nectanébo étaient magiciens.

L'Égypte n'avait aucune monnaie : tout se payait en nature, impôt, appointements des fonctionnaires, condamnations ou largesses. Les entrepôts prenaient donc une importance énorme. La perception était solidaire ; on bâtonnait, mutilait ; le scribe ou employé était exempt du service militaire et de la corvée ; c'était donc la classe la plus intelligente, quoiqu'il ne faille voir souvent qu'un commis sous cette épithète : mais en ce pays hiérarchique, chaque degré du pouvoir était absolu en soi. Le musée de Berlin possède le tombeau apporté en pièces par Lepsius, du scribe Amten, du temps de la troisième dynastie ; il fut chef des huissiers, et directeur du lin.

Malgré le pouvoir absolu du pharaon, il y avait de grands vassaux et un système féodal.

En temps de paix, le soldat redevenait un cultivateur ; il avait droit à une certaine quantité de terre labourable. Ces pauvres fellahs avaient un numéro matricule, et certes ils dé-

testaient la guerre ; mais dans cette société, il fallait être quelque chose appartenant à quelqu'un. L'homme sans maître, le malheureux qui ne pouvait se réclamer ni du temple, ni du château, avait le sort du vagabond actuel.

Il y avait deux occasions dans l'année où ce peuple tranquille et doux s'agitait : à la levée de l'impôt, il hurlait sous le bâton des huissiers ; et à la fête des morts, le 17 du mois de Thot, tout s'illuminait du temple à la hutte ; ces jours de férie étaient aussi jours de marché. Il y avait des esclaves en Égypte, produit de razzias ou prisonniers de guerre. D'après Brugsch, Ramsès III, en son règne, en donna plus de cent mille aux temples.

La justice dans le monde oriental dépend du juge, de son sentiment propre. On ignorait la légalité, qui est, à tout prendre, une conquête de la raison contre la violence.

En face de l'impuissance du christianisme à indigner la méchanceté humaine, on se découvre indulgent pour des civilisations où l'idée de charité n'était pas divinement établie.

Le monde moderne a régularisé les exactions, légiféré les corvées, les tailles et les dîmes ; et le contemporain est dupe de la jurisprudence et de la paperasse.

« Tout homme appartenait au pharaon de l'âge de vingt à quarante-cinq ans, pour l'abêtir, le faire tuer, à son gré, sans lui assurer un lopin de terre, après la guerre.

« Le pharaon faisait payer à son sujet, le cent pour cent, sur tout ce qui venait de l'extérieur.

« Un Égyptien n'avait pas le droit de quitter le pays pour plus de deux mois, et il était tué pour une seule injure à un officier. »

Si les papyrus nous révélaient cela, quels commentaires indignés contre la théocratie ! C'est la République française cependant qui édicte ces lois de bague ; et l'abomination semble vraiment le vrai blason de tout pouvoir humain.

XIII

MEMPHIS

Du Caire à Bedrachein, il y a trente-deux kilomètres, en chemin de fer. On traverse un misérable village, et suivant la digue, on arrive, par un bois de palmiers, à un hameau où quelques arbres sans ombre se dressent, au milieu de huttes en limon. Des décombres informes appelés Mit-Rahineh : voilà ce qui reste de Men-Nefer, la ville du bon Méni, le le lieu de Ptah.

Au douzième siècle de notre ère, les voyageurs admiraient cette antique métropole. Chrétiens et musulmans, empereurs chrétiens et khalifes fatimites ont saccagé avec une égale ardeur ; et les temples sont devenus des carrières, sous l'égale brutalité du chrétien

et du bon mahométan. Il suffit à l'Art memphite d'être représenté par les grandes Pyramides pour attester sa puissance de réalisation et aussi l'ambition de sa pensée.

Dans la désolation du paysage, à l'ombre mouvante de quelques palmiers, un colosse est étendu, comme un homme frappé à l'improviste ; sa mitre a roulé, à côté. Et le géant de granit a le sourire d'un Luini et dégage une lumière de bonté sereine qui éblouit. Ah ! si l'on doit croire au goût d'une époque ; quelle distance morale, entre ce pasteur d'hommes plus qu'Olympien, en sa force sans effort ; et les têtes lasses et vicieuses des Valois, lourdes et emphatiques des Bourbons, chevaleresques mais molles des Stuarts !

Venez ici, Hohenzollern, Romanoff et débris de Bourbon et vestiges d'Orléans ; venez voir le visage d'un roi, tel que l'imagination le conçoit. C'est un iconique d'apothéose, répondra-t-on : et le Louis XIV de la place des Victoires, et le Bonaparte de la colonne qui a l'attitude du parfait policier, et les Pierre et les Frédéric, n'ont-ils pas tous été faits, en un même sens, de répondre à l'idée que le roi avait de lui-même et qu'il voulait qu'on en eût ? C'est l'idéal du pharaon qui est ici exprimé, et il dépasse,

certes, les notions du trône occidental, comme la Pyramide, ce dôme des Invalides, où dort le monstre Typhon-Bonaparte.

Une autre figure royale se voit à quelque cent pas, moins poétique en son cadre ; une cabane en pisé l'entoure, on paie quatre piastres au gardien et un escalier de bois enjambe le colosse de treize mètres. C'est encore Ramsès II, et toujours le roi de Luini, doux et fort, invincible et grave et si conscient de sa parenté divine et de son devoir d'humanité !

C'est ni un Dieu, ni un homme : il a cet indéfinissable sourire du Sphinx qui prend son accent d'une impassibilité de nature, mêlée à une pitié vivante et prête à s'émouvoir. Quelle confiance d'être compris et exaucé devant ce visage de béatitude émue ? En haut de l'espèce de passerelle, un Anglais, d'un œil stupide, regarde sans voir le doux et grand Sésostris ; Hérodote aussi a regardé ce chef-d'œuvre !

Est-ce le cadre, le lieu auguste qui ajoute à la beauté esthétique ? après le Sphinx et le temple de granit, ces deux Ramsès des ruines de Memphis me semblent les symboles du pasteur d'hommes, tel que l'impatience des

prophéties annonce le grand Monarque, vraiment bénin aux bons et terrible aux méchants, le chevalier du ciel, sorte de Parsifal devenu roi du Graal avec moins de simplesse et autant d'au-delà, dans les traits.

Si l'histoire ne révélait pas les maux du peuple égyptien, la figure de ses rois ferait croire à l'hégémonie la plus douce de l'humanité. Des textes comparent la colère de sa Majesté à celle d'une panthère.

Harmhabi, l'homme d'Amon, qui renversa les obélisques d'Atonou, ouvrait son palais, le dernier de chaque mois : il siégeait publiquement et jugeait avec une physionomie à la Saint-Louis.

La tête en granit noir du musée est un chef-d'œuvre d'exécution et de signification.

On n'a pas assez dit la place du génie égyptien dans l'art : lui seul cependant a donné le type du théocrate, tel qu'on le conçoit, très fort, très doux, avec une vision dans le regard et aux lèvres le double pli de la subtilité et de la bonté. Héros, sage, père, penseur, le beau type du pharaon contient plus de lumière que la tête grecque : et l'expression égyptienne est au-dessus de l'olympienne comme l'âme

de saint François supérieure à celle de Socrate :
la sérénité hellénique n'a jamais eu cet au-
delà du visage et un tel nimbe de surhuma-
nité.

XIV

SAKKARAH

Il y a une heure de marche pénible, de la forêt aux colosses, jusqu'au monticule panoramique de la nécropole.

Que le nom de Sakkarah vienne de l'arabe ou de Sokar, dieu infernal, ce fut une cité de morts, même au temps où elle florissait. Le sol est bouleversé, des puits à momie s'ouvrent brusquement sous les pas du voyageur : la terre ici guette le vivant et le voudrait engloutir. La pyramide à degrés frappe d'abord la vue et, quoiqu'elle n'ait que six étages, il est impossible de ne pas retrouver, en elle, la zigur-rat babylonienne, et, selon la date de cette tombe, on se demande quel rapport ethnique existe entre les races de l'Euphrate et du Nil,

puisqu'il y eut des identités, dans le choix des formes monumentales.

Les Egyptiens sont venus dans le Delta par l'isthme de Suez ; leur exode peut aussi bien avoir eu, pour étape, le Delta Persique tôt abandonné pour sa formation lente et peu propice à un établissement.

De pareilles hypothèses voudraient des preuves ; il y en a, dans la connexité de certaines œuvres, mais sans document formel : c'est une aperception et non une thèse.

La pyramide d'Ounas que montre le gardien de la maison de Mariette est le type des tombeaux de ce groupe. Elle s'ouvre au niveau du sol ; un plan incliné suivi de vestibule mène à la chapelle et à la chambre dont les murs sont hiéroglyphés en creux et repassés en bleu. Ces textes de la V^e dynastie serviront plus tard de thèmes aux artistes thébains. Ils disent qu'Ounas, comme double de Ra, va dans la barque céleste, et comme double d'Osiris entre dans l'île bienheureuse : il y a aussi les incantations propres à rouvrir la bouche et à faire circuler le niwou dans les membres. Le reste de la peinture forme des fausses portes multicolores, analogues à l'ornementation de cette époque indécise.

C'est ici la plus ancienne langue et la plus vieille pensée du Nil. Maspero croit la rédaction des formules antérieure à Méni. La VI^e dynastie nous a laissé un roman, celui de Nitacrit, la belle aux joues de rose, femme de son frère Métesouphis II, appelée Rodopes par les Grecs. Elle vengea sa mort, en conviant les coupables dans une salle où un festin était dressé ; puis elle détourna un des canaux du Nil et noya l'assemblée. C'est elle aussi la grande aïeule de Cendrillon, la fille à la pantoufle de vair. Un jour qu'elle se baignait, un aigle emporta sa sandale et alla la lâcher sur les genoux du roi, pendant qu'il rendait la justice, devant son palais. Il fit rechercher la baigneuse et l'épousa.

Dans *l'Égypte* de Mirladi, publiée par Vattier, on lit que l'esprit de la pyramide paraît en forme d'une femme nue, belle au reste. Quand elle veut donner de l'amour à quelqu'un, elle lui rit incontinent, elle l'attire et l'affole d'amour ; et lui, perd l'esprit, court, vagabond, par le pays.

De la maison de Mariette, on va au *Sérapéum* qui a partagé avec les Pyramides l'étonnement de l'antiquité. Strabon vit les sphinx enterrés jusqu'à la tête sous le sable : on en

mit plus de cent à jour, vers le milieu de ce siècle ; il y avait des statues grecques : le sable a tout recouvert de sa lourde vague.

On ne voit donc que la galerie de Psammetik. Les sarcophages sont énormes, en granit noir ou rouge et d'un seul bloc. On comprend l'émotion de l'immortel Mariette : « Lorsque j'y entrai, je trouvais marquée, sur la mince couche de sable l'empreinte des pieds nus des ouvriers qui, 3,200 ans auparavant, avaient couché le Dieu dans sa tombe. » Mais pour l'honneur de l'Egypte, cette nécropole d'animaux n'a pas révélé autre chose que le culte très pieux envers les incarnations du double de Phtah.

Ce que j'ai remarqué à propos de la pyramide à degrés et de la zigurrat s'augmente des similitudes entre l'Api du Nil et le taureau babylonien, la bête sacrée, par excellence, du Tigre et de l'Euphrate. On pourrait multiplier les rapports entre les pensées et les formes de deux Deltas. Quelques jours on établira le degré de parenté de leur culte.

L'homme, dans l'art babylonien et surtout assyrien, est traité, pour ainsi dire, d'après le taureau ; et à côté des représentations égyptiennes, les animaux de l'Euphrate sont aussi différents et héroïques que la bête d'Espagne

l'emporte en vigueur sur les jouets cotonneux de Paul Potter.

C'est Ramsès II qui fit un hypogée pour les Hapis, au lieu d'un monument isolé.

D'Oser-Hapi, les Grecs ont fait Serapis et on a retrouvé de nombreux ex-votos. Dans ces souterrains, les premiers ermites chrétiens se sont cachés, et il est moins étonnant, dès lors, de lire leurs tentations et les visions incroyables qui les hantaient.

Saint Paul, ermite, vécut quatre-vingt-dix ans sans voir un visage humain, dans un repaire de faux monnayeurs de l'époque de Cléopâtre.

Mais les communautés s'installèrent dans les temples et les hypogées. La règle de saint Pacôme, écrite en égyptien, est le plus ancien texte de discipline monastique et Antoine reste le patron des tentations épouvantables.

En se retirant au désert, les anachorètes provoquaient les forces errantes de la nature et aussi les doubles du prétendu paganisme.

Ce sont leurs victoires qui ont dispersé les coagulats fluidiques et littéralement, nettoyé la lumière astrale : des enchanteurs, des mages auraient peut-être pensé à convertir le fluide de la gentilité en force chrétienne,

mais, faute d'initiation, on préfère dissoudre les réserves astrales que de les conquérir.

Si le catholicisme n'avait pas égalé ses devanciers en intolérance, il régnerait aujourd'hui, sans partage : mais quelle foi ne tombe pas au fanatisme ?

Le génie d'une race, c'est de donner à une des idées mères sa forme caractéristique : et l'Égypte a poussé le *nosce te ipsum* si loin, qu'elle l'a inscrit dans ses mœurs. L'éternité considérée dans la durée du monument ou dans la survie de l'âme, telle est la clé idéique qui ouvre tous les symboles en ce pays si occupé de sa vie future, que ses cimetières ont survécu aux cités.

On sépare, en chapitres, les Pyramides, Memphis, Sakkarah et Darchour, à cause de l'énormité et de l'importance ; mais tout cela pourrait être réuni ; ce ne sont que des quartiers, des divisions dans l'immense Campo Santo de Memphis, dont les Pyramides sont les sommets et les mastabas, les tertres.

Pourquoi a-t-on adopté ce mot arabe de mastaba, pour désigner une tombe en maçonnerie ?

Celle de Ti, que M. de Rougé juge le plus beau monument des vieilles dynasties, a deux

piliers à la façade, qui portent les titres de ce conseiller du roi, en ses conseils, garde des sceaux et premier prophète sous deux règnes, marié à Nefert-Hotep.

La salle de réception du mort a douze piliers, les murs sont couverts de sculptures polychromées. Ti, en pagne et en perruque, tient le long bâton du commandement ; sur les parois, les vassaux apportent les produits des terres.

On voit embarquer les statues, supports nécessaires au double : une succession de scènes sur l'abatage du taureau : on gave des oies ; les bouviers et les valets de ferme s'évertuent. Dans le petit caveau, les fellahs continuent à apporter des fruits et des fleurs. En face, la barque sacrée va, toutes voiles dehors, vers Abydos.

Les scènes de ferme se continuent encore dans la chambre du double ; des troupeaux paissent, et Ti chasse et Ti pêche. Tous les corps d'états défilent pour le service du bienheureux Ti. Les statues du Ti et de sa femme sont à Gizeh. Les guides s'épanouissent d'enthousiasme devant les vulgarités de ces fresques : il fallait être quelque chose comme un imbécile, pour vouloir revivre en double

la vie du riche propriétaire, et cela fait douter de la valeur de ce titre « premier prophète ».

Évidemment, il y a de jolis détails; les bateliers qui se disputent, les recors levant l'impôt, et surtout la chorie des paysannes, sont d'un autre art que les magots de Téniers et divers hollandais.

Pompéi et Herculaneum ne nous ont rien révélé d'égal, pour le naturel et l'aisance du faire : mais ces représentations sont ennuyeuses, d'autant qu'il est difficile de les bien éclairer.

On veut bien braver le soleil, la fatigue et tout ce qui entoure un mastaba, mais pour y voir des choses d'au delà et non l'étalage stupide d'un propriétaire, fût-il très ancien.

Il y eut des bourgeois aux bords du Nil et, s'ils ne devinrent pas présidents du pays, du moins ils méritèrent, par médiocrité, les hautes fonctions et la richesse : tel, le seigneur Ti.

Il y a, dans ces parages, le tombeau d'un Méri, découvert récemment par M. de Morgan, qui se développe à trente et une chambres, en partie sculptées et peintes, et les tableaux de genre recommencent. Méri pêche à la lance, et se promène dans les marais : il

y a des chasses. Méri dans toutes les circonstances de sa vie, devient vite aussi ennuyeux que des vignettes d'une maison rustique.

Sous la VI^e dynastie, comme maintenant, les riches étaient bêtes ou les bêtes étaient riches et aujourd'hui, le plus digne est forcé de s'embarrasser l'œil des splendeurs prudhommesques d'un Têti et d'un Méri. Comme il faudra à Luxor et à Karnack subir tous les Van der Meulen des pharaons et les bulletins de victoire qui changent les pylones en énormes mirlitons patriotiques.

Le sacerdoce égyptien s'est-il désintéressé de l'art ou n'a-t-il pu l'empêcher d'être le miroir grossissant où l'homme-argent se regardait, même dans le tombeau, même après la mort ?

Il est nécessaire, pour comprendre le tombeau égyptien, de se souvenir que ce n'est pas le lieu où un cadavre se décompose, mais la maison que le double habite et dans laquelle il vit sa survie.

Le type classique de la tombe du Nil se compose d'une chapelle où, à propos d'une fête semblable à la Toussaint catholique, les parents et les amis du mort se réunissaient,

et d'une chambre à jamais murée où le double passait sa vie astrale.

La momie diffère autant du cadavre, que la doctrine de Thèbes s'écarte de celle de Rome.

L'embaumement, art perdu, se composait, simultanément, d'une partie technique et d'une autre vraiment religieuse : tandis que cinq ou six ouvriers pendant soixante et dix jours prodiguaient le natron et l'encens, étendaient sur la face un masque de poix et distribuaient en petits paquets sous les bras et dans tous les coins, les viscères arrachés, un prêtre assistait les parents, mettait un scarabée sur le cœur, des bagues talismaniques aux doigts et le rouleau des morts entre les jambes.

Chaque période de l'opération était scandée par des récitations religieuses ; on soufflait à l'oreille du mort les conjurations qui devaient le faire triompher des épreuves du purgatoire : on lui répétait certaines formules, comme pour les lui apprendre par cœur.

Le mort, embaumé, était dit équipé.

Le convoi funèbre comportait des pleureuses et l'assistance, comme un chœur de tragédie, s'exclamait en éloges du défunt et en vœux, avec ce cri comme refrain : « A l'Occident ! »

Arrivé au tombeau, on posait la momie de-

bout en l'appuyant, et chacun lui adressait une dernière parole ; puis le prêtre concluait la cérémonie par le salut : « A ton double Osiris un tel, dont la voie est juste, au près du Dieu grand. »

Alors la foule se dispersait. Le prêtre et les parents entraient dans la chambre funéraire ; là, ils lui ouvraient la bouche, ils lui rendaient son ombre, ils faisaient ce qu'Horus fit pour son père, avec l'aide d'Anubis. Dès lors, le double était libre ; la momie lui servait de refuge et de point d'appui dans les épreuves.

La gaine est beaucoup plus récente que le cercueil ; on ne trouve guère de caisse double avant la dix-huitième dynastie.

Le commun des Égyptiens ne pouvait prétendre à des cérémonies si coûteuses et la fosse commune attendait le fellah ; on a retrouvé des piles de cent momies du peuple, entassées, mais toutes contenaient des scarabées et des cordons à nœuds, analogues à celui de saint François.

Si on réfléchit qu'à l'époque de leur splendeur, Memphis et Thèbes avaient mille morts par jour, on comprendra quel nombreux personnel s'absorbait dans une nécropole, et

aussi que la violation des sépultures représentait une fructueuse entreprise, malgré qu'elle fût punie du pal.

Pour l'Égyptien, ce qui n'a pas nom n'a pas vie; mais tout ce qui a forme, existe. La statue devient le corps du double et le double lui-même se nourrit par la vertu des approvisionnements qui sont peints sur les murs funèbres. Cela rentre dans la vieille théorie du *species* entrevu par Balzac et exposé dans *Louis Lambert*.

Une forme appelle la vie et si la vie est purement fluide, elle pourra s'alimenter, fantôme elle-même, par des éléments fantomatiques. Le double, entité inorganique, se substantifie de reflets potentiels.

Au point de vue magique, il faut remarquer la signification de la statue iconique. En se perpétuant sous cette forme plus parfaite que la momie, le mort se donnait une espèce d'élément réalisateur, et multipliait ses images. Dans *Don Juan*, le public ne comprendrait pas l'arrivée du Commandeur s'il n'en voyait pas la statue : la victime de Don Juan se venge soi-même, en double.

Edgar Poë, dans *Ligeïa*, raconte comment la première femme d'un veuf vient, à l'état de

double, verser du poison à celle qui lui a succédé.

J'ai interrogé les bédouins de Sakkarah, pillards et voleurs ; ils m'ont dit qu'aucun d'eux n'oserait entrer dans la tombe la plus fructueuse, avant d'y avoir poussé soit un idiot, soit un animal.

L'idiot, étant déjà un possédé, ne risquer rien des esprits ; quant à l'animal, il tarde peu à mourir. La tradition qui attache une fatalité redoutable aux violations de sépultures a son explication dans la théorie du double ; toutefois l'archéologue représente une abstraction, et échappe au péril ; il est impossible de contrôler si les vagues gens du désert qui violent les mastabas sont punis d'une sorte évidente.

La tombe de Khtahnotpou ou Phtah-Hotep est couverte de peintures qui représentent le défunt assis à sa table, buvant et mangeant, tandis que ses vassaux, en files interminables, lui apportent les produits de ses terres.

Cet art littéralement illustrateur d'un dogme, n'est pas à son avantage dans les représentations naturalistes ; ces profils élançés, aux gestes fatidiques, expriment mal le détail et la circonstance matérielle ; mais cette tombe montre qu'à toute époque la vie future

a été conçue de même par certaines catégories sociales. Ici, le double continue dans la mort sa vie de riche propriétaire.

Celui-là était encore un premier prophète et sauf la barque cinglant vers Abydos, encore les figures de réalité et d'approvisionnement dominant.

Au sud de Sakkarah, il y a d'autres pyramides, les unes en pierre, les autres en briques.

On en attribue une à Snéfrou, roi de la III^e dynastie; ce serait donc la plus ancienne. Mais l'intérêt esthétique est minime.

Après l'étude de cette nécropole, on est las d'avoir trop subi l'homme, en sa manie de s'orienter à lui-même; on aspire à voir un temple et sauf celui de Gizeh, en granit, la Basse-Égypte n'a que des tombeaux et pas un sanctuaire; aussi, est-ce avec une certaine joie que l'on descend le fleuve. Il y a des cimetières italiens tels que celui de Gênes qui, un jour, laisseront aussi, sinon les archéologues, du moins les artistes.

Ces deux catégories ne s'honorent d'aucune mutuelle estime. L'homme, qui fait de l'histoire, n'envisage que la date et non la forme

d'un objet; l'autre n'admet d'ordinaire que ce qu'il peut s'assimiler aisément, c'est-à-dire, assez peu de chose.

Je crois que le meilleur juge serait le métaphysicien qui respecte le document mais admire la perfection avec enthousiasme et se souvient, en étudiant une chose, de ses analogues. Léonard de Vinci n'est pas le grand peintre de l'Italie, de la Renaissance; il est le plus grand maître qui ait jamais existé dans le dessin, avec Michel-Ange et Raphaël.

Wagner n'est pas seulement le plus grand musicien après Beethoven; il est le plus grand, sans date et sans lieu.

Le Sphinx n'est pas un symbole étonnant pour sa date; il est le plus formidable symbole: dût-on le confronter dans un synode des figures allégoriques.

La valeur historique d'un monument diffère de son mérite artistique.

Les débris de la colonne Vendôme serviront un jour aux costumiers, mais le petit homme de police qui le surmonte, ne sera jamais une pièce de musée.

Le mystère agit comme le mirage, à distance, mais au lieu de se dissiper, il se renouvelle. Comme si devant l'investigation hu-

maine de noirs cerceaux se présentaient indéfiniment et épuisant l'effort.

L'Égypte a-t-elle eu des philosophes, c'est-à-dire des hommes solutionnant les grands problèmes, autrement que le sacerdoce ?

L'Orient, quand il n'est pas religieux, est sceptique ; il pense comme le Psalmiste ou comme l'Écclésiaste.

Phtahotpou, qui a son tombeau à Sakkarah, nous a laissé des entretiens moraux, sans profondeur :

« Si tu es sage, tu monteras ta maison et tu aimeras la femme chez elle ; tu empliras son ventre de nourriture, tu habilleras son dos ; tout ce qui enveloppe ses membres, ses parfums forment la joie de ta vie ; tant que tu seras là, elle est un champ qui profite à son maître. »

XV

BENI-HASSAN

Lorsqu'on étudie, pour la première fois, les monuments d'un pays lointain, on ne peut pas élaguer, parmi les stations traditionnelles. Il faut tout voir, sous peine de se préparer des regrets. Des amis, comme Sganarelle, découvrant que Géronte ne sait pas le latin, s'épanchent aussitôt, en un éblouissant charabia; Vous revenez d'Italie : « Avez-vous vu Spolète? Non! Alors vous ignorez complètement Lippi. » A plus forte raison, lorsque l'on doit écrire un voyage, la sagesse commande de suivre les étapes ordinaires.

Je n'ai connu le jardin Boboli qu'à mon quatrième séjour à Florence, mais on m'a fait honte plusieurs fois de cette ignorance :

voilà pourquoi je me suis arrêté à Minieh.

On prétend que le style dorique y a son embryon à cause de pilastres à pans nombreux, au seuil des hypogées. Ils portent en hiéroglyphes le nom et les titres du défunt. A l'intérieur, le pilastre se couronne de combinaisons végétales. Ces monuments appartiennent à la XII^e dynastie ; ils gardent la mémoire des princes locaux, grands vassaux de Thèbes.

Améni avait été général et devint préfet : « J'ai marché comme chef d'infanterie, j'ai marché comme proconsul. Mes soldats n'ont pas déserté, et j'ai mené, à la satisfaction du roi, le convoi de l'or des mines. » Sur les murs de la chapelle s'étaient les exercices de la caserne d'alors, et si le Bonaparte eût été assez développé pour connaître la théorie du double, nous verrions à l'hôtel des Invalides les peintures de la tombe d'Améni. Exercice du soldat sans armes et avec armes...

Si jamais il y a un égyptologue dans l'armée ou un officier dans l'égyptologie, chose douteuse, il retrouvera les manœuvres de peloton de compagnie et toutes les formes de l'abrutissement national. Cette tombe montre que les prêtres de la XII^e dynastie ne valaient

pas plus que le clergé assermenté de maintenant, puisqu'un officier avait droit à mêler les souvenirs de sa fonction aux formes religieuses de la sépulture.

La magie enseigne que le double d'un assassin appartient de droit à sa victime et dès lors, entre la vie future et le militaire, il y a autant de barrières infranchissables que d'hommes tués. Par conséquent, il est douteux qu'un bon soldat ne soit pas un damné; et le sacerdote égyptien, en assurant à Améni le passage dans la barque solaire, avait outrepassé sa certitude.

La tombe de Khnoum-Hotep, ancêtre d'Améni, est couverte de représentations cynégétiques. Il s'est fait représenter avec ses chiens. On voit des antilopes, des gazelles, des hérissons, même des singes dans un figuier; il y a des luttes de femmes, des parties d'échecs, et enfin une espèce de journal de Dangeau, en miniature.

Ces tombeaux des princes de la Gazelle témoignent de plus de vanité que de piété et aussi d'une indépendance remarquable.

Au lieu des bas-reliefs des mastabas memphites, ce ne sont ici que des peintures à fresque.

Jadis des degrés montèrent, comme à Elephantine, de la plaine au palier : aujourd'hui, il fit gravir une rampe sablonneuse et pour voir ce qu'on mépriserait, si on n'était venu de si loin et si ce n'était si vieux.

A un quart d'heure de là, au fond d'une gorge, se trouve le spéos Artémidos.

Les Grecs avaient identifié à Diane, la déesse Pakht, la déesse à tête de chatte.

Le monument qui a un portique à deux rangées de pilastres est du règne de Thot-nest III.

On y voit Amon-Ra sur un trône et la déesse Pakht avec Thot ; au milieu, Sethos I^{er} invoque les dieux.

Une composition intéressante est celle où Pakht donne à Sethos les signes des souffles, suspendus à des sceptres.

XVI

TELL-EL-ARMANA ET SIOUT

L'importance de ce lieu se rattache à l'histoire théologique du Nil. Les Thébains de la XVII^e dynastie n'avaient pas lutté seulement contre les pasteurs, de la même façon que les Espagnols se soulevèrent contre les Maures. On peut dire que ce fut une guerre de Dieux : la lutte d'Amon contre les divinités étrangères. Le sacerdoce donna la victoire à Thèbes : et à ce moment on tenta de faire l'unité divine sous le nom d'Amon. Mais le pouvoir sacerdotal effraya les pharaons et Amenhotep abandonna Thèbes au clergé et vint consacrer une nouvelle capitale à Aten, qui est le disque solaire. Le pharaon, déclaré

hérétique, fut rayé des listes royales et la cité rasée.

On a retrouvé dans les décombres le palais d'Aïgendre d'Amen-hotep, un pavé de brique émaillé qui semblerait d'origine babylonienne. Sa tombe retrace son mariage ; la famille royale lance d'un balcon des bijoux à la foule.

La visite des hypogées ne présente pas de difficulté mais beaucoup de fatigue : et lorsqu'on ne consacre qu'un mois à l'Égypte, on craint de perdre un temps précieux aux éternelles redites d'un art, sans individualisme.

La fresque égyptienne ressemble à un tableau qui aurait le donataire pour sujet. Les œuvres incomparables de la civilisation chrétienne nous détournent de représentations sans autre idéalité que la sveltesse des formes. Avec un type trapu et gras, cette décoration serait insupportable.

Je ne conseille à personne de s'arrêter à Siout, la ville d'Ouponat, le dieu loup, quoique la naissance de Plotin, en 205, suffise à glorifier une terre, et que les plus jolies poteries du Nil se fabriquent ici. Il y a grand marché, un jour par semaine, pour les ama-

teurs de couleur locale, et un bazar où on ne doit pas faire de fameuses trouvailles.

L'hypogée, que les Arabes nomment l'écurie d'Antar, a sur ses murs les contrats passés entre le mort et les confréries du temps, pour s'assurer les rites funéraires et le culte du double.

L'ânier qui me conduit, me raconte, d'un air agréable et qui prouve que la matière polissonne a du succès auprès de l'étranger, qu'il y a près de Siout un étang, aux eaux astringentes, qui a la propriété de refaire les virginités.

Maintenant, à Abydos, au temple de Sethos, on sera distrait de ces vanités antiques qu'on salue avec un déplaisir croissant et qui lassent l'attention : monotones gens qui se recommandent à l'avenir par le titre de leurs fonctions et l'énumération figurée de leur domaine : au lieu d'une sentence et d'une figure allégorique qui nous plairaient.

XVII

ABYDOS

Le dieu d'Abydos, Khontamentit, s'identifia très tôt avec Osiris ; son tombeau était sur la terrasse du temple, où se célébraient les mystères de la mort.

Le voyage d'Abydos était analogue pour l'Égyptien à celui de la Mecque chez les Arabes. Ils dressaient une stèle, qui servait de point de repère pour le jour où ils viendraient en âme, s'embarquer, sur la bari rédemptrice. On conçoit l'importance religieuse de ce port d'éternité, lieu d'embarquement pour le devenir, et insigne pour la piété, puisque la tête d'Osiris s'y trouvait, en un Saint Sépulcre égyptien.

Les momies, qui avaient ailleurs la maison

de leur double, venaient cependant se faire bénir et consacrer à Abydos, et on les ramenait ensuite à leur tombe.

Le Père de Ramsès, Sêti, malgré son nom diabolique (set), marqua sa piété envers Osiris, en construisant le Memmonium de Strabon, que l'admirable Mariette déblaya partiellement.

En remontant le Nil, Abydos est le premier temple digne d'étude. Sa décoration sculptée marque l'apogée du ciseau égyptien.

Le sanctuaire des dieux infernaux s'adosse à la montagne et se développe en largeur. Les deux pylones ont disparu dans les maisons du village; la pierre est belle, le calcaire fin de Tourah; la sculpture, remarquable pour l'élégance des formes androgynes, compte parmi les plus idéales de la représentation humaine.

Il y a sept chapelles à Osiris, Isis, Horus, Pthah, Harmakhis, Amon et Seti, et sept nefs avec deux hypostiles; la disposition des lieux força d'ajouter une aile.

La deuxième cour a perdu son portique. L'hypostyle révèle vraiment le génie architectonique. Vingt-quatre colonnes papyri-formes, en un espace de cinquante-deux mètres sur onze, donnent l'impression d'un

dogme immuable. Le caractère de l'art égyptien, c'est la certitude, l'inébranlable confiance du prêtre en ses dieux, du fidèle en ses prêtres : ce sont des colonnes de Credo et leur masse affirme, avec une intensité incroyable. Tandis que l'ogive figure l'élan de la plus fervente prière, le temple du Nil incarne la manifestation de l'ordre, la fatale hiérarchie, l'inutilité de la rébellion ; il n'y a place ni pour du scepticisme, ni pour des hérésies, entre ces cylindres fabuleux ou le bas-relief en creux souligne de sa délicatesse la colossalité.

Un mur présente Thot et Horus versant sur Ramsès l'eau de l'onction ; ils lui font respirer le souffle de vie.

A côté, Ramsès offre un papyrus magique, dans son étui, à la triade.

Les sept portes correspondant aux nefs et aux sept chapelles s'ouvrent sur le second hypostyle de trente-six colonnes ; elles ont douze mètres sur trois de diamètre, et manifestent une majesté indescriptible.

L'effet moral de cet art maintient l'homme à son plan. Devant l'irréalité de ces masses, il se trouve réprimé, en sa rébellion possible. L'idée de force et de force d'au-delà se dé-

gage ; en musique, les basses du pédalier donnent un accent analogue. Mais cette figuration de la toute-puissance divine ne désespère pas ; elle inspire la confiance : un chrétien prierait aisément entre ces colonnes sublimes de conviction. Au mur de droite, le pharaon brûle des parfums et offre des fleurs à Osiris, Maat et Ronpit ; Isis et Amentet assistent.

Les sept chapelles méritent une étude, mais le commentaire serait long et la description a été faite par M. Gayet.

Dans l'aile du sud, il y a le couloir du pharaon où se trouve la table d'Abydos, célèbre liste qui avec Manéthon et le papyrus de Turin a permis d'établir une chronologie véridique des dynasties.

Sethos et Ramsès II y font dévotion à leurs soixante-seize prédécesseurs !

La description des murs voudrait une monographie : ici, non seulement l'ensemble est d'un bien beau travail, mais il y a des morceaux de grands maîtres.

Telle cette composition dans la salle de Sokaris : le pharaon devant Nefert et Seckhmet à tête de lionne.

L'art égyptien de la statuaire polychrome n'est pas du bas-relief, mais de la gravure, de

l'incision ; ce qu'on appelle l'entaille, manière unique adoptée sans doute pour ne pas rompre, par des saillies, les grandes surfaces architectoniques.

La tête, les pieds sont toujours de profil avec le reste du corps, posé de face ; ou bien le tronc seul est de trois quarts, avec les jambes de profil.

Ces résolutions singulières ne sont pas attribuables à la malhabilité ou à l'ignorance. Dans les scènes réalistiques, les gymnastes, les danseuses, les paysans et surtout les animaux, on trouve de l'observation, et de la plus intelligente.

L'Art resta discipliné aux mains des prêtres et ils ne surent pas le vivifier ; leur volonté traditionnelle maintint le rouleau des simples, comme le Moyen Age désignait ses fresques et ses sculptures de cathédrale, dans un hiératisme tel que, à première vue, toutes les œuvres se ressemblent, comme celles du mont Athos.

L'Égypte n'a pas connu l'acier : et cette simple remarque augmente l'admiration qu'inspire sa sculpture : que de pointes ont dû s'émousser sur le granit de Syène et le basalte et le diorite.

Selon le goût du Nil, la chose sculptée ne devenait complète, que par la peinture.

Les couleurs éclatantes ont merveilleusement résisté au temps.

Le procédé est celui de la miniature : la teinte plate des innombrables Livres des Morts. L'homme est brun-rouge, la femme jaune clair, conventionnellement, ce qui est le propre d'un art d'essence décorative et hiératique.

Abydos a un second temple, celui de Ramsès II, qui était, partie en granit rouge et noir et en albâtre ; la cour avait des piliers osiriaques, dans le goût du Ramesseum, mais tout cela est ruiné ; il ne reste que les reliefs de la cour, représentant une théorie allant sacrifier et un fragment de guerre.

Supposons que le Sacré-Cœur de Montmartre ou l'église de Lourdes arrive à l'état d'antiquité et d'archéologie, il est douteux que leurs ruines donnent au catholicisme le témoignage prodigieux que le temple de Séthos rend aux prêtres d'Osiris et à la race qui l'adora !

XVIII

LAC SACRÉ

Le lac sacré où, le soir des grands mystères, les prêtres faisaient naviguer la barque sainte, a gardé une fluidité impressionnante; il reste, à peine, quelques pierres du parapet. A l'ouest, la vue trouve la montagne où s'engouffrait la barque du devenir.

De deux côtés, un bois de palmiers se reflète dans l'eau stagnante.

Pourquoi le lac d'amour de Bruges revient-il au souvenir, lui qui n'eut jamais de consécration hiératique? Quelle parenté rêveuse associe ces eaux mortes et solitaires qui réverbèrent, l'une les brumes du Nord, l'autre des nuits plus claires que nos jours d'Occident?

On dirait que le double d'une époque se réfugie dans ces coins, où l'âme devient attentive et rêveuse : un bois sombre qui se mire dans une eau qui dort, séculairement.

Comme un miroir magique, l'eau se prête à une revenance idéale ; on sent dans l'air des visions prêtes à apparaître ; sur un appel conscient, les génies du passé vont secouer leur torpeur et donner quelque bénédiction singulière.

Heureux qui, l'ayant désirée, la recevra !

Le crépuscule épaissit l'ombre du bois : les palmes se découpent en gravure noire ; le ciel de métal se rouille, violacé, et le lac épaissit son eau immobile qui luit, nappe d'acier bleuisant : c'est une heure recueillie où, peut-être, quelques molécules d'autrefois, ruine astrale, reparaît, devant une attentive rêverie.

Tout un peuple a tourné, pendant des siècles, son âme inquiète vers ce lieu très saint, dernière étape de l'épreuve terrestre, commencement de l'au-delà. Mes yeux forceront-ils cette eau à recréer un antique mirage ou les symboles du temple vont-ils revivre sur la ligne noircissante des palmiers ? Et je me remémore l'hymne au soleil couchant.

« Hommage à toi venu en Toum, vivificateur de la substance.

« A toi, venu en âme des âmes saintes, dans l'Amenti. A toi, chef des Dieux, illuminant le Tiaou, par ta splendeur.

« Accorde-moi l'agréable souffle du nord, toi, appréciateur des paroles, dans la divine région inférieure.

« Ouvre l'Amenti, ô grand trancheur de terre qui reposes dans la montagne d'ouest, dans la montagne divine, ô joie des Dieux ! »

XIX

DIALOGUE AVEC UN DOUBLE

— Moi, pèlerin de l'Occident, qui viens de l'ouest, je me figure qu'Osiris est une figure du Christ ; mais qu'est-ce qu'un Dieu qui cesse sa divinité ?

— Toi, tu t'effares qu'un Dieu de la vie devienne un Dieu de la mort ; comme si la mort était autre chose que l'horizon, effrayant l'âme faible à l'instar d'un mur, mais qui réjouit les forts, comme la vraie porte par où on sort de la contingence.

— Moi, je ne conçois pas un Dieu qui, ayant voulu mourir, ne ressuscite pas, de sa volonté, et qui a besoin de la magie d'Isis, d'Horus et d'Anubis pour revenir à sa condition originelle.

— Toi, tu te laisses tromper par des noms :

Jésus ne fut-il pas mis au tombeau et, descendant aux limbes, n'ouvrit-il pas à tous ses fidèles les portes d'Éternité? Cherche ce qu'il y a de commun entre ta vérité et les autres vérités : ainsi elles se compléteront.

— Moi, je ne comprends pas ce coffre, que Set offre et où Osiris se couche?

— Ce coffre, c'est l'incarnation.

— Mauvaise figure.

— Et crois-tu que le bûcher infernal soit une heureuse peinture.

« L'enfer du Campo-Santo, à Pise, est-il plus abstrait que les peintures d'Abydos?

« Ces anges et ces démons qui se disputent les âmes, l'Égypte les a nommés, et l'Église englobés en deux séries : cela ne fait pas une différence!

— Soit, mais la chapelle du pharaon, parmi celle des Dieux?

— Nous avons pris des bêtes pour incarner les Dieux : mais l'homme de l'ordre et de la force, le régulateur matériel était nécessaire comme médiateur entre la terre et le ciel. Nous avons divinisé le pouvoir pour le diriger. Le pharaon est la splendide marionnette que nous avons agitée, au mieux des intérêts de la race et de l'idéal.

— L'Occident eut ses rois très chrétiens, entre les mains du clergé, et ce temps n'a pas été la période de charité.

— En Occident, le clergé a été le premier courtisan du roi et non son inspirateur. Nous fûmes la tête, la cervelle de la tête; le pharaon fut le cœur, le cœur qui lui venait de sa fonction, non celui de sa mère !

— La fonction a donc une vertu propre ?

— Et telle que le vrai fonctionnaire apparaît une entité plutôt qu'un être.

— Le formalisme serait donc un élément nécessaire dans l'État ?

— C'est le corps de l'idée, ce qui se voit !

— Et quand rien ne distingue plus le pouvoir, de l'obéissance ?

— Alors il n'y a plus ni pouvoir, ni obéissance !

— La démocratie ?

— Vois le peu de durée de la Grèce. Elle est morte pour avoir été sourde à la pensée d'Eleusis ; l'Égypte a duré, par la vertu d'Abydos.

— La pensée d'Abydos, où est-elle exprimée ?

— En une œuvre que tu as célébrée jadis :

« Quand nos frères du Nil voulurent que

l'avenir le plus lointain héritât de leur belle sagesse ;

pour conserver, à travers tous les âges,
le nom divin et les vingt-deux nombres ;
ils ne se confièrent, ni à leurs successeurs,
ni aux scribes, ni aux dévots.

Ces connaisseurs de l'homme savaient trop
bien que la seule constance de ce monde
est son indignité :

et ces esprits très purs, très clairvoyants,
n'osèrent s'appuyer aux vertus si rares et si
brèves.

Parmi les vices ils choisirent les pires :
certains que ces fleuves du mal, au cours
infatigable,

iraiient baigner tous les rivages du futur.

Ils donnèrent le nom sacré de Dieu à la
colère et les vingt-deux nombres à la paresse.

Va du Nil à l'Hyperborie, passe les mers,
passe les monts ; l'artisan, le rustique, har-
cèle son cheval

en criant le Tétragrammaton :

Parcours les camps et les hôtelleries :

aux mains des voleurs et des prostituées

tu verras toujours le jeu de Thot,

le feu divinatoire des vingt-deux arcanes. »

Après que ma mémoire eut été forcée à re-

penser cette parole de l'Archimage Nakhonta, comme si l'indication résumait toute réponse, le paysage redevint sentimental et doux, n'inspirant que des mouvements de mélancolie et du bercement intérieur.

Je sentis que c'était là tout l'oracle, et résigné, non pas satisfait, je sifflai mon ânier, pour revenir à la station de Bélianéh, par quatorze kilomètres, au clair de lune.

XX

DENDERAH

Au contraire du temple d'Abydos où la musique et la danse étaient interdites, celui de Denderah est dédié à Hathor, devenue une Aphrodite, avec Horus pour époux, Ehi pour fils.

L'état de conservation étonne ; moins cependant, quand on songe, que sa construction est antérieure au Christ, à peine d'un demi-siècle, et qu'il n'était pas terminé, sous Auguste.

Il doit reproduire un plan de la XII^e dynastie, mais l'influence grecque est évidente ; les Ptolémée ont marqué leur style d'un caractère bien reconnaissable et qui explique l'enthousiasme de la commission d'Égypte.

Les décombres amoncelés donnent un aspect d'hypogée ; on descend au temple, au lieu d'y entrer.

Le pronaos a vingt-quatre colonnes hathoriques.

Le sommet de la façade se creuse en une gorge que remplissent les ailes étalées du disque ; une inscription grecque indique l'inauguration, sous Tibère.

Le pharaon sculpté sur les murs, c'est l'empereur romain adorant Hathor.

Le plafond figure, en sept caissons, le zodiaque, les barques célestes, les lunaisons et les jours, toutes les allégories de l'année.

Les huit figures à genoux et les quatre femmes debout qui supportent le planisphère forment un chef-d'œuvre de composition.

La graduation du zodiaque témoigne de la science alexandrine et des découvertes d'Hipparque.

Les solstices et les équinoxes sont marqués avec précision.

L'hypostyle, à chapiteaux palmifères surmontés de la tête d'Hator, reçoit le jour par des baies spéciales.

Les reliefs se continuent dans les salles.

Le vrai sanctuaire est plein d'ombre ; là étaient les barques et les statues sacrées.

Sous le temple, quatorze cryptes historiées de sculptures peintes, de l'époque de Ptolémée XIII.

Sur la terrasse, un édicule de douze colonnes hathoriques se dresse.

On s'étonne qu'une œuvre pareille ait été possible, dans une période si décadente, et que le sentiment ptolémaïque se soit combiné avec l'hiératisme égyptien, au point qu'un esthète non averti ne croirait pas saluer un monument de très basse époque.

XXI

THÈBES

Ici, sur les deux rives du fleuve, rayonnent les ruines les plus belles de l'Égypte et peut-être du monde ; ici, on pourrait passer des mois d'études et on aurait vu l'Égypte dans son testament de pierre.

Car Louqsor, c'est Thèbes d'un côté et Karnack de l'autre, c'est-à-dire les deux plus grands vestiges de cette civilisation colossale.

En outre, tout y est commode, aisé ; c'est l'endroit qu'il faut choisir pour relire l'histoire et les manuels.

Sur la rive droite, qui porte le nom du village, le temple d'Amon et l'ancienne Thèbes.

Sur la gauche, Gournah fait face à Kar-

nack, la vallée des rois, le Ramesseum, les Colosses, Medinet-Abou, la vallée des reines, Deir-el-Medinet; et comme si une volonté mystérieuse avait voulu créer un lieu qui résumât l'Égypte, la nature y a prodigué ses charmes, comme l'art ses chefs-d'œuvre. Le ciel, au soir, y développe des féeries à la Delacroix: fleuve, montagne, végétation, lumière, sable et verdure, science et rêverie, soirées et lunaisons, tout concourt à faire de ce coin de terre, un paradis, pour l'esprit cultivé.

XXII

LOUQSOR

Chef-d'œuvre de la XVIII^e dynastie, le temple dédié à la triade Amont, Mout et Khonsou, a près de deux cents mètres de long, sur cinquante de large.

Ce colossal monument se reliait à Karnack par une double rangée de sphinx et de béliers couchés.

Sous Amenoteph IV, on martela le cartouche d'Amon ; Sethos les rétablit, enfin Ramsès I^{er} ajouta un pronaos à colonnes, éleva un pylone, dressa des obélisques et porta la longueur de l'édifice à deux cent soixante mètres.

Ce qui ajoute singulièrement à sa beauté, c'est qu'il s'étend, le long du Nil ; le fleuve

lui jette de la vie ; la majesté de la nature et de l'art se multiplient l'une l'autre, pour un des plus beaux spectacles de cette terre d'émerveillement.

C'est Maspero qui a déblayé la basilique d'Amon.

Il y eut, au temps de la XII^e dynastie, un temple en briques ; Amenhotef rebâtit pour l'éternité, en pierre dure, la demeure de son père Amon.

Le pylone, très abîmé, représente, en entaille colossale, les victoires de Ramsès II, sur les Syriens. A droite, c'est le camp égyptien ; on tient conseil : à gauche le Pharaon, sur son char, force les Hittites à se réfugier vers Kadesch, dont on aperçoit les remparts et les fossés pleins d'eau : c'est ce pylone qui porte le fameux poème de Pentaour, le plus pur morceau de la poésie épique du Nil, arrivé jusqu'à nous.

Des six colosses qui faisaient sentinelle devant le pylone, il en reste deux assis, et un debout ; les premiers ont quatorze mètres.

Un obélisque en granit rose, érigé sous Ramsès, vous fait souvenir que son pendant est le monolithe qui s'ennuie place de la Concorde ; et qui porte sur son piédestal la figure

des machines qui l'érigèrent, comme une ironie, sur l'infatuation des ingénieurs modernes.

La cour de Ramsès avait jadis soixante-quatorze colonnes papyrifformes.

Les murs montrent la dédicace du temple, avec les mâts à banderoles des jours de fête, usage assyrien que la République de Venise conserve encore.

Les enfants de Ramsès ouvrent la marche ; les prêtres conduisent les taureaux ornés pour le sacrifice ; les animaux sont mitrés comme, en Espagne, les juifs allant à l'auto-dafé. Ramsès se présente aux divers naos ou tabernacles des Dieux, et comment ne pas reconnaître ici l'arche mosaïque ?

La colonnade de Sêti a le chapiteau en lotus épanoui ; le fût est gravé de scènes religieuses. Une théorie de barques que remorquent les prêtres, rappelle une très ancienne image de piété allemande où les religieux tirent, sur un radeau figuratif des prières et des bonnes œuvres, les âmes du feu du Purgatoire. Devant les prêtres hâleurs, il y a des musiciens et des manières de derviches qui se contorsionnent. Cependant, il ne paraît pas que le sacerdoce eut des moines-bateleurs,

comme dans l'Inde. On voit aussi une pyrrhique, danse de guerre, analogue à des mouvements de Sioux ou d'Apaches; des femmes ont des colliers à la main, comme les Astarte phéniciennes.

Ce tableau devait être important. L'autre paroi le porte également, avec peu de variante, sinon un tabernacle ouvert d'Amon générateur.

Les murs de la seconde cour sont tombés, les colonnes avec l'architrave restent debout, et d'une élégance rare.

La salle, hypostyle, est la plus délicate chose de cet art d'énormité; les Maures ne feront pas plus svelte.

Au bas du mur, les nomes, sous les traits d'un homme et d'une femme, apportent les productions du sol.

Au-dessus, Amenoteph vivifie les principes; il tient une massue, plutôt un bâton magique, et l'étend sur quatre coffrets figuratifs des offrandes.

La dernière salle se nomme le saint des saints, le lieu où Amon parle à son fils; des Coptes chrétiens ont enduit les beaux reliefs pour les barbouiller d'odieuses grimaces de sainteté.

On est peu fier d'appartenir à une communion qui n'enseigne pas à ses prêtres, qu'un Dieu égyptien bien dessiné est meilleur à l'âme qu'une caricature du Christ.

L'intolérance n'éclate pas seule ici ; mais l'ignorance : le paganisme, pour parler le langage religieux, n'admet pas l'intention en matière d'œuvre et ne vénère aucunes hideurs. « Vous possédez le vrai, — disait un grec ; — faites beau, alors. » Pour faire beau, il faut travailler, non pas comme un bœuf ou un paysan, mais travailler son âme, la polir, l'élever : et le bréviaire, les centons de l'Écriture, même le jeûne et la discipline sont plus faciles.

Rome, rectrice de la catholicité, n'aime pas le prêtre savant ou artiste : même en France, il faut qu'il cache sa supériorité séditeuse auprès de l'évêque, insultante devant un cardinal.

On admet une certaine éloquence, parce qu'elle se monnaie et attire la clientèle, mais quiconque dépasse, en l'Église, est persécuté ou pis : et devant le plâtre des coptes, je pense à Mgr d'Hulst, cette âme fière, dont la mort restera un mystère, essentiellement sacerdotal.

On aperçoit encore Amenoteph recevant l'imposition de la déesse de l'Amenti, et d'Amon le pouvoir sacrificateur.

De l'autre côté de la niche, qui fut une porte, avant la transformation du temple en église, Amon, générateur, est porté sur un pavois et encensé par le pharaon : le disque ailé plane. Le monarque soulève le Dieu de la main gauche et de la droite épanche les effluves de vie.

Ailleurs, Nekhefk donne les souffles, un chœur chante devant les porteurs du naos : puis vient l'épouse divine.

Par comparaison, avec les rites catholiques, résumés synthétiques de tous les autres, on pourrait arriver à éclaircir ces figurations : mais ce long travail est impossible à celui qui passe et ne reviendra peut-être plus, devant la même allégorie.

Le naos a un couloir d'enceinte, ruiné par Cambyse, relevé par Alexandre.

Là, s'étaient ces rites semblables aux messes épiscopales : tiare mise et quittée ; vêtements et accessoires pris et laissés : le Pharaon monte à l'autel ; il est face à face, avec le Dieu.

On hésite à expliquer : le Pharaon offrant à

Amon le lotus, l'encens, l'eau et le feu, se comprend des quatre éléments ; mais le feu se voit dans deux cassolettes ; l'une est-elle le feu physique et l'autre, l'astral ?

Le sceptre en spirale, indique-t-il, comme l'épée en flamme des anges, la puissance magnétique et ce faisceau des quatre vies élémentaires qu'un fil fait passer à des taureaux noir, blanc, jaune et rouge ? Secret d'initiation ?

La galerie du fond a six portes de chapelles très détériorées.

La chapelle de Maut montre le pharaon entre Toutm et Menthou : Horus et Thot disent : « Ce que tu fais couler, nous le faisons couler. »

Ce sont les rites de la magie et d'une précision rigoureuse.

La salle de Maut donne une forme hiératique à l'aventure d'Amphitryon.

Amon en personne féconde la reine, afin qu'Amenoteph soit vraiment fils de Dieu.

L'inscription précise que le Dieu a pris les traits de l'époux.

Thot va chercher Khnoum et celui-ci modèle le corps du futur roi et son double.

Hathor magnétise la reine sur la nuque.

C'est toujours ainsi que la représentation égyptienne montre la passe divine, agissant sur le cervelet.

Voici la naissance d'Amenoteph : sous un lit, trois Horus et deux Set accomplissent une conjuration difficile à spécifier.

Bès, le plus laid, le Dieu obèse, ressemble prodigieusement à Francisque Sarcey. Une allégorie du feu, symbole de la vie, qui doit se rattacher à la direction des courants, des Khoum, à tête de béliet, tiennent dans chaque main une croix ansée et font le signe de la Kabbale « coagula, solve ». Autour du trône, où la reine enfante, une ennéade de déesses siège. Ensuite l'enfant est allaité par la vache céleste et son double par Hathor.

L'enfant et son double jouent avec Horus et Set. Khoum veille sur le corps et Anubis sur le double.

Une femme porte la peau de panthère, insigne sacerdotal, attribué sans doute à l'idée de maternité.

Puis, Maut et Amon, au trône ; celui-ci tient l'enfant et semble bénir.

Le roi, avec le fouet, puis avec la lance, va vers l'horizon, conduit par Anubis ; il est reçu par Horus et Osiris.

Décrire ne sert à rien : il faudrait commenter et cela ne se peut, sans une grande réflexion.

On sort ébloui de ce qu'on a deviné, et persuadé que l'ésotérisme de jadis contient de prodigieux enseignements.

Ramsès a décoré les murs extérieurs de ses batailles : mais en ce genre, les Assyriens ont fait mieux.

C'est le mysticisme de l'Égypte qui ravit l'âme et la transporte dans une atmosphère d'inconnu impressionnant.

Sous les emblèmes étranges, on sent circuler un dogme qui pourrait bien avoir été une des meilleures versions de la vérité, avant N.-S. J.-C.

XXIII

KARNACK

Le temple de Louqsor est le premier spectacle de Thèbes, soit qu'on arrive par le Nil, soit qu'on débarque à la station ; le lendemain c'est Karnack qui s'impose. On y va, des hôtels, à pied, en moins d'une heure.

L'avenue de béliers couchés tenant entre leurs pattes étendues la statuette du pharaon dédicataire, d'un grand caractère, comprenait jadis mille sphinx, sur une étendue de deux kilomètres, et reliait Louqsor à Karnack ; une autre avenue allait aux quais du fleuve et les barques pouvaient cingler directement de Karnack sur Gournah.

Comment, pour les sanctuaires à rampes et à avenues, comme Lourdes, Paray, où de

grandes processions ou pèlerinages doivent se développer, n'a-t-on pas pensé aux animaux des évangélistes, ou mieux à inventer une figure de gardien idéal au mystère chrétien?

Les béliers ont l'air rébarbatif, et une signification restreinte, tandis que le sphinx blasonne décorativement la plus subtile idée.

L'Église a toujours eu peur de s'entacher de paganisme ; elle a, par cette crainte, rejeté le pylone que la Grèce a copié et qui est devenu l'arc de triomphe romain.

Le temple de Khonsou, dieu lunaire, fils d'Amon et de Mout, est le type de l'art du nouvel empire.

Le pylone a gardé les rainures et les trous nécessaires aux grands mâts à banderoles.

Aux reliefs, un grand-prêtre sacrifie, avec sa femme, pour assistant. Entourée d'un portique à colonnes, la cour ne présente pas d'intérêt : mais l'hypostile a trois nefs ; la centrale est surélevée.

On voit aux murs les quatre taureaux vivifiés et Amon faisant les passes magnétiques sur la tête de Ramsès III. Les chambres du tabernacle sont ornées de figurations cosmiques avec un ityphallique à tête de lionne, d'une interprétation difficile.

A une portée de pistolet, s'élève le grand temple d'Amon, appelé jadis : « les trônes du monde ».

Le pylone est gigantesque ; il a cent treize mètres sur quarante-trois ; c'est une œuvre des Ptolémée. On peut monter sur ce portail de quinze mètres de diamètre et de là on embrasse le panorama de Karnack, qui dérouté l'imagination autant par la grandeur de ce qui a survécu, que par les restitutions faciles à l'esprit.

Les colonnes de la grande cour n'ont pas de sculptures, sauf aux portiques des Bubastes, où Amon donne au roi l'épée falci-forme et les fleurs de palmier.

Khoum, avec l'hiéroglyphe de vie, et Hathor allaitant le jeune monarque : exquise idée amplificatrice des filiations futures.

Par le roi, la race humaine s'apparentait aux Dieux : il était le médiateur des grâces, rôle splendide, auprès duquel celui d'un Bourbon n'a plus de grandeur et se résout à de l'apparat tout humain.

Au milieu, des colonnes énormes qui ont dû servir de piédestaux à des statues divines.

Parmi les monuments ici enclavés, le petit temple de Sétos a trois chapelles dédiées à la

Triade thébaine. Celui de Ramsès III montre, en un bas-relief, Amon tendant l'épée au roi avec trois listes des peuples vaincus.

Après le pylone, une cour à piliers osiriaques ; la forme humaine ne gagne rien à la colossalité et ne produit pas un grand effet, incorporée à la muraille.

Il y a une erreur esthétique à faire du corps humain un contrefort, un membre du monument, comme à répéter la figure divine, sans la varier : et cette faute toute égyptienne incombe au sacerdoce, qui n'a pas vu la nécessité de vivifier l'œuvre d'art, et qui a fait peindre et sculpter, monacalement et d'une sorte routinière.

La merveille de Karnack et de l'architecture égyptienne, est la salle hypostyle : si l'impression d'éternité peut jaillir d'un ouvrage humain, elle est ici : et non seulement, cela paraît durable, au delà des siècles ; mais cela semble ancien, au delà de toute antiquité.

Art vraiment mystique et fabuleux, dont la critique semble impossible.

Il y a un manque d'aération évident : ces colonnes de la grosseur de la Trajane sont trop rapprochées : l'âme étouffe, sous la pres-

sion de ces masses ; mais n'était-ce pas l'intention même de l'architecte ?

L'art ogival, par ses verticales, enlève l'homme, le monte littéralement, tout en hauteur, en projection vers le ciel.

L'art grec a la beauté de la pensée sereine : il manifeste la sagesse et non l'exaltation ; l'harmonie plutôt que le lyrisme : aucune terreur ne naît du Parthénon : la raison de l'homme garantit celle des Dieux.

L'art égyptien fait terriblement sentir au fidèle qu'il est dans la main divine, comme un fétu, mais conscient. Ces Dieux n'ont pas les caprices sultanesques de Jehovah ; et en observant les rites, l'homme juste, après sa mort, s'achemine vers une destinée presque divine. Quelle religion donna plus de garantie à son fidèle !

Un grand mouvement intellectuel s'est porté vers l'Inde et la Chine ; ces deux civilisations encore vivantes et plus faciles à interroger ne nous ont rien livré de si antique, ni de si haut que la vieille oraison de *Sheer-Hor*.

« O Soleil, notre Seigneur, et vous Dieux, qui donnez la vie aux hommes, recevez-moi et livrez-moi aux Dieux infernaux, avec lesquels je veux habiter : j'ai toujours respecté

les Dieux de mes pères ; et tant que j'ai vécu, j'ai honoré les auteurs de mes jours. Je n'ai jamais commis aucun crime ; et si j'ai fait quelque faute, en ma vie, soit en mangeant, soit en buvant avec excès, elle doit être imputée, non à moi, mais à cette partie de mon corps. »

Cette vieille prière, relatée par Porphyre, a été exaucée par les siècles ; et en sa piété insigne, l'Égypte garde le prestige d'avoir commencé dans l'humanité l'ère religieuse, d'avoir dressé le premier temple, le temple de granit.

Les murs extérieurs de la salle hypostyle sont consacrés aux victoires de Seti I^{er} sur les Syriens : précieux document qu'il suffit de regarder, pour avoir la figuration la plus détaillée et la plus réelle de la guerre, en ce temps-là.

Dans ce dédale de ruines, on va, de pylone en pylone, avec un étonnement qui ne se dément pas : des deux obélisques de Thoutmosis, l'un dresse encore, à vingt-trois mètres, son affirmation unitaire.

Comme tout symbole, l'obélisque a une signification naturelle et l'autre spirituelle.

Qui n'y verrait, que le principe mâle, y ver-

rait peu et cependant le croissant arabe manifeste le binaire avec un réalisme rare ; le premier artiste qui mit, sur la lune, les pieds de la vierge Marie, fut un grand initié.

L'obélisque signifie l'unité : c'est un blason théologique et politique qu'Israël n'a pas osé prendre, parce qu'il n'en comprenait pas le sens, identique à celui de la pyramide : une base quaternaire, et un point ternaire aboutissant à l'unité.

Un autre obélisque, du poids de quatre cent mille, aussi haut que celui de Saint-Jean-de-Latran.

En continuant, on trouve la chapelle du tabernacle, avec des colorations bien conservées.

On appelle le promenoir de Toutmès, une vaste salle à piliers : la campane du chapiteau y est retournée, et cela est laid.

Dans une des chapelles sans destination connue, on voit, bizarrement figurés, les animaux et les plantes rapportés de la campagne de Syrie.

On marche, sans fin, à travers cet amas de débris, jusqu'à la haute porte de Nectanébo.

Au nord, les ruines du temple de Mout

(Mars) ne sont plus qu'un amas de pierre, d'où émergent des colonnes hathoriques.

Le sanctuaire de Phtah, dégradé, disparaît presque, tout ensablé.

D'autres temples, jetés bas par les tremblements de terre ou les invasions, continuent ce cimetière de splendeurs où les tombes sont des basiliques démesurées et les stèles des tours géantes.

Au midi, se succèdent encore des pylones historiés, commémorant des batailles; des colonnes brisées.

On voit ici, ce même sentiment, qui a fait marteler les fleurs de lys pour y mettre des aigles et les aigles ensuite, pour inscrire un bonnet phrygien.

Toutmès a effacé les cartouches de Makéré.

Sethos a mis les siens, en restaurant les reliefs. Il y a quelque chose de monstrueux, à voler aux morts le profit de leur peine.

Les œuvres sont les premières, parmi les bonnes œuvres; et quel châtement Osiris infligeait-il à ces usurpateurs de gloire, qui signaient le monument des ancêtres, non par impuissance d'en élever d'autres, par un vertige d'orgueil qui aurait voulu détourner sur

soi, l'admiration future. Calcul mauvais et que l'impartiale étude traverse de sa claire recherche, dans la pesée des mérites : la science, pour les peuples morts, devient l'incarnation de la justice et elle se hausse, ainsi, à un rôle d'une moralité transcendante.

Comme celui qui entre aux Uffizi, et sort par le palais Pitti, ébloui, saturé de chefs-d'œuvre ; le visiteur de Karnack arrive au temple de Mout, harassé ; une nouvelle salle hypostyle se présenterait devant lui, en vain : il a épuisé son attentivité et son admiration, si depuis le matin, avec un manger froid vers midi, il atteint la fin du jour : douze heures d'archéologie, c'est un excès, si haute qu'en soit la matière : et cependant, l'idée de rentrer dans un hôtel plein d'Anglais, épouvante.

Derrière le temple de Mout, dort un lac sacré, en forme de croissant.

Cette eau, plus morne que celle d'Abydos, me sollicite : il reste quelques provisions ; je vais attendre le lever de la lune et ne rentrer que dans la nuit à Louqsor, à l'heure où dormiront les Anglais, afin que cette journée de Karnack soit comme une veillée du passé : et je ne m'avoue pas un secret espoir d'une revenance : ah ! la conversation avec les dou-

bles; et les lieux ont leur double, le moyen âge des chrétiens disait encore : leur génie.

Karnack ne projette pas cette ombre morale si lourde qui flotte à Pompéi, à Herculaneum et même à Delphes et à Olympie : une sérénité plane, avec les grandes ailes du disque, sur ces temples effondrés.

Les édificateurs et les fidèles de Thèbes ont ouvert le chemin à leur âme : ils voient, à cette heure, le grand dieu Osiris dans un naos. Les âmes qui exhalèrent ici leur prière croyaient d'une foi précise : l'Égypte a toujours espéré : vers la vie bienheureuse, elle s'est tournée toujours ; et ses cadavres et ses sanctuaires nous enseignent à croire à notre tour, et à espérer.

Les hommes du dix-neuvième siècle, absorbés par le soin matériel, ne laisseront pas de telles ruines, animées d'un souffle si pur : la mort les prendra tout entiers, ils auront épuisé leur activité à vivre, entièrement sur terre : et le monde, durât-il plus qu'il n'a fait jusqu'ici, ne verra pas naître une nouvelle Thèbes. Cela ne se renouvellera pas : et vers l'unique prestige, tendant mon aspiration dévote, j'écoute si aucune voix de jadis ne vient souffler, à mon cœur, son conseil de lumière.

XXIV

DIALOGUE AVEC UN DOUBLE

— Platon est venu à Thèbes ? Que lui a-t-on dit ?

— Ce qu'il pouvait comprendre.

— Si une intelligence paraît illimitée, c'est la sienne.

— Le tempérament est une limite et l'habitude aussi.

— Soit : mais elle a borné même le prêtre, ici.

— Tout prêtre est borné par son rite.

— Le laïc serait donc l'inspiré ?

— Oui, s'il avait la discipline du prêtre.

— D'où vient que plusieurs se sentent cornus, à cette heure ?

— Les idées-mères aspirent à se réincarner.

— Qu'est donc l'individu, pour l'idée?

— Ce qu'est la lentille pour la lumière!

— L'idée est donc éparse, comme un fluide?

— Non, mais divisée par insuffisance des miroirs.

— L'aspiration n'est-elle pas un destin?

— Toujours, mais faste où néfaste.

— L'idée use donc plusieurs individus, souvent?

— Calcule ce que la foi a eu de martyrs, et de méconnus. Ammonius Saccas a composé la messe et Ammonius Saccas n'est pas reconnu par l'Église!

— Est-ce justice?

— La justice siège dans l'Amenti!

— Ces Dieux qui meurent et renaissent figureraient donc le mouvement idéal?

— Si tu crois à l'analogie, tu l'admits.

— Oui, la table d'Émeraude!

— La tradition l'attribue à l'Égypte.

— Ce serait l'évangile de Saint-Jean, pour le Nil.

— Oui, c'est le Credo magique.

— Récite-le, et les reliefs des temples soudain vont s'animer.

— Ce qui est en haut...

— Osiris.

— Est comme ce qui est en bas...

— L'homme.

— Et ce qui est en bas...

— La création.

— Est comme ce qui est en haut...

— Le créateur.

— Qu'est-ce que l'unité ? Dieu, mais aussi ce qui est sorti de Dieu, la création : et quel est l'accomplissement du créé, sinon son ascension vers l'incrété ? L'homme est donc un postulant à la divinité, un Osiris !

— Comment, dis-tu, que la création est comme le créateur ?

— L'ombre est comme la forme ; l'écho, comme la parole ; le reflet, comme la lumière.

— L'ombre ne devient pas la forme, l'écho ne devient pas la parole, le reflet ne devient pas la lumière, jamais.

— Mais l'un s'explique par l'autre, et si tu sais l'instant du ciel, tu détermineras la hauteur d'un pylone, en regardant son ombre. Ainsi, pour le monde supérieur, tes pensées sont les ombres des idées-mères. Ce que tu conçois est ; sinon tu serais Dieu ; et ce que tu concevrais serait : car Dieu ne peut penser sans créer. Figure-toi les plus nobles

choses, tu les réaliseras en toi-même ; songe bassement et aussitôt les larves terrestres, attentives à ton appel, te posséderont.

Si tu pouvais voir l'état spirituel de l'homme, tu serais partagé entre l'orgueil et l'effroi, en connaissant son importance, d'être médian entre le spirituel et l'instinct.

A cette heure, rôdent autour de toi, informes, des attractifs mauvais. On te suggère l'idée d'une charnelle rencontre d'Égyptienne qui alourdirait ta belle journée d'étude, par une déchéance brutale ; on te suggère de trouver une momie et de violer sa volonté posthume, de la dépouiller, toi mage, comme un bédouin, ou de détacher quelques têtes des reliefs : voici pour l'inférieur. Au-dessus de toi, des filaments, lumineux comme des fils de la Vierge, se balancent, rayons éperdus, débris d'idéalité, pollen d'infini : ils n'attendent qu'une idée plus haute, qu'une conception plus vive qui leur permette de s'approcher, et répondant à ton esprit mental de se glisser dans ton double et ainsi d'enrichir ta circulation idéale. Le Saint ou le génie est cet homme qui repousse les larves d'en bas et qui attire et reçoit les effluves d'en haut.

— Ceci est vraiment du mystère.

— Le vrai mystère, c'est la relation entre tout le créé et le créateur ; il faut que tout et chacun s'accomplisse : la souffrance est l'archer, le leveur de l'impôt céleste ; et dans cet impôt, les tristesses du noble désir, les dépités de l'impuissance sont comptés. Tu ne vois que les réalisations ; l'étude de l'art aurait dû t'apprendre par la filiation croissante des œuvres, que le successeur est le fils de quelqu'un, toujours, et que tel avortement aboutit dans une œuvre suivante. Le moderne ne sait plus la constance des efforts à résultat séculaire.

« Toi, tu as voulu opérer une Renaissance et tu te plains d'y avoir seulement travaillé. Réussir ? que signifie ce mot, dans la clé où nous parlons ? Le succès c'est l'éternité. Qu'importe le sentiment de quelques hommes, pendant quelques années !

La Foi seule donne l'immédiat résultat : l'extase. Qu'est-ce que l'artiste ? C'est un extatique qui veut faire voir son extase à la foule, et tu t'étonnes que la foule ne soit pas attentive à un phénomène si transcendant, qu'après l'avoir subi, elle en est plus éloignée encore.

— Qui que tu sois, conseille-moi.

— Tu n'as pas su opter, entre le réel et ce qu'on nomme le songe, et tes songes te séparent du réel et ton besoin de réalité alourdit tes songes. Tu ne peux aimer le siècle et tu veux qu'il t'aime : ton effort est de ne pas l'incarner et tu attends son suffrage!

« Tu n'es ni du temps, ni du ciel, quoique incantant le temps et aspirant au ciel.

— Que faire?

— Choisir : Pentaour n'était pas un hiérophante, et aucun hiérophante de son temps n'eût écrit son poème.

— L'Art n'est-il pas susceptible de s'élever aussi haut que la pensée?

— Non, parce que l'art a un double aussi, qui se nourrit d'émanations morales : et ton art étant rétrospectif ne s'élèvera pas, faute d'aliments nutritifs.

— Je me nourrirai du passé, que j'évoque.

— Soit, mais ne te flatte pas de présenter au présent des formes mortes.

— Des formes absolues.

— Ne parlons jamais de l'Absolu ; il est inconcevable, indicible et amorphe : or, pas de conception, sans forme.

— Je sens Dieu, sans attributs, Dieu sans symbole.

— Oui; tu sens Dieu, comme tu m'entends, moi qui n'ai pas de nom, en ton esprit.

— Tu t'appelles la Tradition.

— Tu m'appelles ainsi : et si je contrevenais à quelqu'un de tes arcanes, je ne serais plus que de l'inconscient supérieur. Non, je ne suis pas cela.

— Qu'es-tu ?

— La création éphémère, née de ton désir et des molécules fluidiques : tu as coagulé et vivifié une larve sacerdotale qui se dissoudra tout à l'heure, quand tu auras cessé de la réaliser.

— Ne puis-je t'incorporer à mon double ?

— L'émanation d'un mort aimé est-elle saine ? Ce qui revient ne doit qu'apparaître !

« Méfie-toi du Passé : il a tué Julien et bien d'autres, et d'Olivet, que tu admires.

« L'exaltation que tu cherches n'est pas la magie ; évoque le sourire du Sphinx, et celui des Ramsès de Sakkarah ; ils voient, mais ils sont calmes.

— Si l'humaine nature a besoin de vivacité et de passion, autant s'enflammer dans les hauteurs, pour les hauteurs.

— Là, le feu est plus vif : il consume. Ce n'est pas un destin que celui du papillon qui

se brûle à la torche, fût-elle céleste. Faire extraordinairement les choses ordinaires ; vivre angéliquement les heures humaines ; penser avec sérénité les passions et s'avancer rationnellement vers le mystère : telle, la vraie initiation. Le derviche et le fakir ne sont pas des modèles : passifs, après la provocation de leur ascèse, ils dépassent quelques lois physiques ; comme le bateleur, ils n'incarnent que peu de lumière, puisqu'ils étonnent. Ton Christ ne charmait pas même les bêtes comme Orphée, et ses saints ont été de plus grands thaumaturges que lui-même : où vois-tu la marque de sa Divinité ?

— Dans la rigoureuse limite, où il a su la contenir.

— Eh bien ! si ton maître t'a donné l'exemple, incarné, de rester homme : à quel titre, toi homme, veux-tu ébaucher, en toi, une divinité douteuse ?

« Être meilleur aux mêmes sentiments, être supérieur aux mêmes offices : cela seul distingue le mage de l'homme.

— Mais si le Bien ne me meut, qu'à l'état de passion ; si la fièvre est nécessaire, à l'essor de ma pensée ?

— Si tu n'apportes au mystère, que les

faiblesses et les lâchetés de ta nature, que veux-tu qu'il fasse d'un tel servant ?

« Les énergomènes n'ont jamais rien fondé.

— Tu me renvoies à une sagesse commune.

— La sagesse ne supporte pas d'épithète, sinon elle n'est plus elle-même. N'érige pas tes goûts en règles, et ne t'oriente pas, suivant tes penchants.

— Parole du Passé, tu me décourages : et si je m'estime plus, je ne vaux plus.

— Estime-toi ce que tu es : une volonté vaincue ; mais ne crois pas que tu aies mal combattu. Tu dirais à un obélisque : « Moi seul, je vais te dresser », tu serais plus rationnel que tu ne l'as été dans tes vœux, et l'obélisque, l'inerte matière, t'aurait mieux obéi que les hommes, car eux ne voulaient pas se nier, pour ton affirmation. Or, que leur as-tu demandé, sinon de se renoncer, pour des idées plus étrangères à leur cerveau, que le pschent ne l'est à leur front ?

— Que fallait-il faire ?

— Réussir d'abord. Le succès est la sanction de l'homme animalisé, qui ne se décide qu'à la suite du nombre. Arrache les titres d'un des beaux livres de l'humanité et dis à quelqu'un : « Ceci est idiot ou sublime, lisez

et décidez », il niera, parce que l'admiration lui semble un débours de personnalité, qu'il ne peut faire, étant un pauvre du moi.

« L'homme faible a besoin de garanties religieuses et sociales, avant de penser : et cette hésitation prouve sa détresse.

« La barque qui emporte l'âme à travers la montagne d'Occident, des millions d'êtres l'ont vue : les mystiques égyptiens ont aperçu Typhon et Osiris, comme ceux de ton moyen-âge virent le diable et Jésus ; parce que l'atmosphère sidérale, savamment travaillée, réalisait les figures de la croyance. L'art peut quelque chose de ce prestige, à condition d'incarner l'époque.

— Il n'y aurait aucune grandeur à l'incarner.

— Alors, pourquoi alourdir le poids de ton devenir, d'un devoir impossible ? Ne réponds que de toi, au juge éternel ; cela a suffi à beaucoup.

— J'éteindrais donc la charité, en mon esprit, pour le calmer ?

— Non, éteins seulement cette impatience qui veut être écoutée, lorsqu'elle parle ; célèbre les mystères de l'idée et de la forme. Est-il nécessaire que la messe ait une assis-

tance, pour être dite ? Plus le prêtre s'isole à l'autel, ignorant ce qui se passe dans l'église, mieux il célèbre.

— Soit ; mais ma pensée se lasse et, faucon de l'invisible, je vais te rendre le vol : qui es-tu ?

— Tu m'as créé, et tu me demandes mon nom ?

— Je t'ai désiré et mon désir ne nommait pas.

— Tu crois qu'un nom est un mot ?

— Un nom est une forme de la vie.

— Bien. Quelle forme de la vie est sans forme ?

— L'esprit.

— C'est donc l'esprit de Karnack qui te parle ?

— Oui, son collectif fluidique.

— Le double des doubles ?

— Je sens que tu m'échappes.

— C'est-à-dire que tu ne me retiens plus. Tu es las.

— Cela est vrai. As-tu quelque chose à me suggérer ?

— Ton aspiration a faibli. Je perds contact avec toi.

— Dois-je le regretter ?

— Ne regrette que tes fautes.

— C'est peut-être une faute de t'avoir appelé.

— Non, c'est une témérité.

— Et une témérité, quand est-elle légitime?

— Quand elle réussit.

— Enfin, qui es-tu?

— Un reflet de ce que tu es, mêlé à un autre de ce que tu évoques.

— Pénétrerai-je la pensée du Nil?

— Le temps matériel de remonter le cours des siècles, tu ne l'as pas?

— Laisse-moi un souvenir, une formule, une amulette, un talisman.

— Tout est dans tout, rien n'est dans rien.

— Je sais cela.

— Faust le savait aussi : mais il l'oublia. Je ne peux que te rappeler une vérité et non te l'innover.

— Revenons à Faust : qu'avait-il oublié?

— Le cœur qui lui venait de sa mère. Ce n'est pas ton intelligence qui m'a évoqué, mais ton amour. Dieu, ne pouvant être compris, veut être aimé : l'amour seul monte de la terre au ciel et, derechef, descend en terre, recevant la force des choses supérieures et inférieures.

XXV

L'ÉPREUVE DE L'EAU

Le Nil a une majesté semblable, je pense, à celle du Mescacébé et de l'Amazone ; mais, grandiose et vénérable, il manifeste un caractère de bonté.

Ce n'est pas l'allure du Rhin, ni du Danube, ni même du Rhône admirable ; le Nil est une personne, consciente de sa mission bénéfique, et qui aime ses bords. Quand une chose paraît ainsi humaine, elle est bien près de sembler divine.

Les eaux du Nouveau-Monde, merveilleuses d'étendue et de cours, qu'ont-elles reflété ? La déchéance d'une race agonisante, la barbarie d'une civilisation de fait, sans rêve ni mythisme ; et cette zone splendide n'a connu de

l'humanité, que sa décrépitude ou ses crimes.

Le Nil est saint pour l'Occidental, comme le Gange pour l'Indien; portée par ses eaux, la barque de l'intelligence a débouché dans cette Méditerranée où Grèce et Etrurie, toutes les origines de forme et d'idée, sont égyptiennes.

Se baigner dans le Nil n'a rien de singulier : les crocodiles typhoniens, devenus rares, ne se rencontrent guère qu'après la première cataracte.

Mais l'idée de mieux comprendre l'Égypte, parce qu'on se plonge dans son fleuve, et de considérer cette immersion comme un rite intellectuel, telle, mon erreur.

D'abord l'impression fut exquise : c'était de grand matin, le soleil se levait avec gloire, rougissait le fleuve, comme fit Mosché. Porté par le courant, l'esprit amusé d'idées singulières, je me laissai flotter, sans voir que je m'éloignais du bord et que je dérivais vers le milieu du cours. Quand le froid m'avertit, par un frisson, j'étais loin de l'endroit où gisaient mes habits, mais aussi loin de la rive, du moins assez pour m'inquiéter.

Il fallait couper le courant, et l'inquiétude une fois née dans les nerfs, me fit voir un vrai péril.

Un morceau de bois flottant me sembla le dos d'un crocodile, et je pensai m'évanouir quand il me toucha. Je coulai un peu et je dois dire, que tous les Dieux du Nil disparurent de ma mémoire et que je ne pensai qu'à Jésus, à Marie et à Joseph. J'atteignis la terre, et j'y tombai suffoqué et grelottant ; un fellah courut chercher mes vêtements, et tandis que je regagnais l'hôtel, en claquant des dents, fiévreux et livide, une étrange consolation me vint. C'était la troisième épreuve des éléments ; et telle l'humaine nature que cette considération me donna grand plaisir. Avoir manqué se noyer par imprudence ! Ah ! fi ! Cela arrive dans le ruisseau de Seine et à des gens sans lettres ; mais moi, dans le Nil, j'étais le récipiendaire aux anciens mystères, je subissais une épreuve !

C'est à cette série de remarques orgueilleuses que je dus, sans doute, d'en être quitte par un grand sommeil.

En me réveillant, je jugeai une fois de plus que les faits sont assez peu positifs, sauf deux ou trois, comme la mort ; et que notre pensée presque seule fait en nous du malheur ou du bonheur.

Le double a raison : la pensée crée incessamment un déterminisme intérieur qui l'emporte sur l'autre : et surtout aux grands instants.

XXVI

LES COLOSSES

En traversant le Nil, en face de Luxor, la première impression de la plaine est triste, malgré sa fertilité : la nécropole qui garnit tout le flanc de la montagne projette, au loin, une ombre morale, qui se résout en tristesse.

Mais, pareils à de formidables gardiens d'autant plus impressionnants qu'ils n'ont plus de traits, les deux colosses assis veillent sur la vallée funèbre, comme ils veillèrent jadis à l'entrée du temple disparu.

Ces statues d'Amenoteph III devaient subir une belle fantaisie grecque.

Le pharaon devint le fils de Tithon et de l'Aurore, que tua Achille Memnon l'Ethiopien.

Tous les matins, les premiers baisers de sa mère l'Aurore, faisaient musicalement vibrer la filiale statue.

Septime-Sevère restaurera le colosse démoli par un tremblement de terre, en 27 avant Jésus-Christ et dont Eusèbe a dit : « *Thebæ Egypti ad solum dirutæ sunt.* »

Les colosses, à cent pas l'un de l'autre, sont assis sur des trônes, les mains à plat sur les cuisses ; une femme se tient contre leur jambe.

Celui du sud-est, monolithe, a résisté au temps et aux hommes ; mais son visage n'existe plus que de profil.

Celui du nord est le célèbre, le vibrant.

Au dossier des trônes, il y a de grands hiéroglyphes : et aux faces latérales, des figures de Nil androgyne. Le Haut-Nil coiffé de papyrus, et le Delta, mitré de lotus, reliefs d'un bel art.

Le cartouche porte : « Soleil, directeur de justice ; Amenoteph, directeur de puissance. »

Le Temple de Thotmès III a été remanié de Tahraka jusqu'aux Antonins.

Le premier pylone n'a plus que deux colonnes. Au second, il y a une cour des Ptolé-

mées ; enfin un sanctuaire enceint de portiques, sans trace d'hypostyle.

Les scènes religieuses représentées ont trait à une théorie dont la formule n'est pas au Livre des Morts, et qui pourrait se nommer la théorie fluidique. Qu'il s'agisse de la vivification opérée par le roi et distribuée aux points cardinaux ; ou de la revivification du mort ; ou de la statue des Dieux magnétisant le roi, il faudrait découvrir la doctrine qui se cache en ces rites ; et la table d'Émeraude, telle que l'Occulte la commente, contient cette explication.

Dans vingt ans, peut-être, on se servira de Paracelse et d'Agrippa pour comprendre les reliefs du Nil, et la Magie, reconnue d'utilité archéologique, aura sa chaire au Collège de France.

Le Migdol, qu'on avait pris pour un harem, a été expliqué par Maspero.

C'est un fort cananéen, construit, au retour d'une campagne : le nom sémitique est resté à l'édifice syrien. M. Gayet l'a dit, c'était, pour le pharaon, un souvenir des forteresses prises d'assaut.

Tout l'extérieur est guerrier. Le pharaon tient par les cheveux des captifs syriens, qu'il

va immoler à Amon : le Dieu lui tend le couteau : il y a l'énumération des vaincus et une différenciation curieuse entre les types des diverses races. Quoique le ciseau soit partial et manifeste un dédain des barbares, le caractère ethnique apparaît.

A l'intérieur du Migdol, il y a une décoration intime et exquise, malheureusement détériorée : le pharaon est assis parmi ses femmes, plus sveltes encore que lui.

L'une lui offre un fruit (est-il symbolique ?) lui, prend le bras d'une main et de l'autre lui caresse le visage.

Sa Majesté joue aux échecs pendant qu'on agite de grands éventails.

Ni le caractère, ni l'art égyptiens ne conviennent à l'expression féroce du massacre : et la brutalité militaire a sa réalisation en Assyrie.

La plastique des reliefs peints n'est à son avantage qu'aux tableaux mystiques. Ces membres déliés, cette taille de femme, toute cette minceur élancée étonnent, quand il s'agit d'actes violents et musculaires.

Les statues puissantes et d'un modelé très robuste, même contemporaines des reliefs, semblent d'un art différent.

On dirait que la ronde-bosse ne sort pas de la même race que l'entaille peinte : cela vient d'une loi, méconnue par les artistes de nos jours : les formes humaines sur une surface plane peuvent être subtilisées, en peinture surtout : la statuaire préfère même la colossalité à l'émaciation.

XXVII

MÉDINET-ABOU

Le pylone érige, sur son étendue, la victoire de Ramsès qui, d'un côté, sacrifie les vaincus à Amon ; et de l'autre, à Phtah.

Un cartouche crénelé, surmonté d'un prisonnier, à genoux et les bras fortement liés en arrière, porte le nom de sa race. C'étaient des envahisseurs : mais, semblable à Menthou, ou à une montagne de granit, Ramsès les écrase.

Hélas ! là, comme en Assyrie, on compte les mains coupées et les émasculations : le lugubre défilé des vaincus se développe sur les murs intérieurs du pylone.

La cour a un portique à piliers osiriaques à l'image du pharaon, et un autre à colonnes campaniformes : et toujours Ramsès triomphe

des vils chefs ennemis, et toujours c'est la Force entrônée qui se repaît du spectacle de la défaite. Le monarque ne répugne pas à se faire bourreau ; il balance sa massue sur le paquet de prisonniers qu'il secoue par les cheveux.

Autre pylone, autres campagnes, nouveaux sacrifices de vaincus à Amon !

A la seconde cour, le pharaon culbute les Lybiens : une représentation fait revivre le cérémonial antique.

Ramsès est porté sur une *sedia gestatoria*, comme le pape ; on agite de grandes plumes pour rafraîchir l'air et chasser les mouches ; des pages portent ses armes.

La cour, les chefs, suivent en deux files ; le cortège arrive au temple.

Vingt-deux prêtres (les vingt-deux lames du tarot) mettent sur leurs épaules la figure d'Amon. C'est ce qu'on appelle le lever du Dieu. Devant le roi, un taureau encensé. Les officiants sont nombreux et portent des emblèmes et les statuettes des ancêtres royaux.

Un détail fort beau est celui où un prêtre donne la volée à quatre oiseaux qui iront porter la vie aux quatre points cardinaux.

XXVIII

LE RAMESSEUM

Strabon : dit Memnomium ; Diodore : tombeau d'Osymandias ; l'hiéroglyphe : tombe de Ramsès II, la basilique de son double.

Le pylone en partie détruit porte encore des reliefs de victoire sur les Khetas : c'est l'illustration du beau poème de Pentaour.

Dans la cour gisent les débris d'un colosse conçu en émulation de ceux d'Amenoteph, et qui fut jeté bas, comme eux, par le tremblement de terre. « Un homme même, dit Maspero, peut se coucher à demi dans le creux de l'oreille, comme il ferait sur un divan. »

La seconde cour conserve un rang de piliers : des Osiris de dix mètres, en leur gaine tiennent le fléau et le crochet. Rien ne reste

du sanctuaire que d'anciens magasins en briques voûtés, sur un long espace, qui témoignent de la richesse des prêtres affectés au culte du pharaon.

Pendant soixante et sept ans, Ramsès II, celui dont les colosses intimident encore le voyageur à Memphis, a construit des monuments non seulement à Thèbes mais à Abydos, à Memphis; il repeupla Tanis. Il eut, liste d'Ouady-Seboa, cent onze fils et cinquante et une filles!

Sa momie, au musée de Gizeh garde encore une impériorité vraiment impressionnante.

L'Égypte est la seule terre du monde qui nous montre, en même temps que les œuvres d'un grand monarque de cette date, son corps en peau et en os, visible, tangible, reconnaissable. Quel défi porté au temps! et quel peuple que celui qui a légué à l'humanité ses cadavres, comme des objets de décor et de luxe. Le pied de la momie vient souffleter la science prétentieuse qui ne sait pas conserver trois jours le corps d'un mort officiel.

Il se pourrait que l'humanité ait autant oublié qu'elle a appris : et qui choisirait entre ce qu'elle a fait et ce qu'elle va faire?

XXIX

EL-MEDINET — EL-BAHARI

Entre le Ramesseum et le temple de Medinet-Abou, la montagne s'ouvre en une vallée où se dresse le petit temple de Philométor. La porte d'enceinte est sculptée.

Un édicule, à portique et pronaos, précède le sanctuaire accoté de chapelles : c'est restreint, mais charmant.

On y voit le pèsement du cœur ou psychastasis. Devant Osiris, Horus et les génies Canope sur des lotus, Mat amène l'Osiris : Thot écrit la sentence. En haut de la balance comme dans la dixième lame du tarot le cynocéphale est accroupi. On compte les quarante-deux juges infernaux : nombre inexplicable.

En suivant la même étroite vallée, on arrive à Deïr-el-Bahari, qui fut, comme Deïr-el-Medinet, en dernier lieu, un couvent copte.

Sous la désinence arabe sans intérêt, couvent du Nord, se cache la tombe d'Hatasou, fille de Thotmès I^{er} et d'Ahmasi, femme de Thotmès II et associée au pouvoir par le pharaon.

Elle n'était pas de race royale : mais, selon les inscriptions de sa tombe, ce fut Amon qui féconda sa mère Ahmasi, et lui annonça au matin que sa fille égalerait les grands rois. On voit la grossesse, surveillée par les déesses protectrices, et l'enfant allaitée.

Sur les reliefs, elle est en homme, et porte au menton ce cône qui imite la barbe aux représentations hiératiques. Sa tête, en sphinx, est au musée de Berlin : elle régna et avec succès ; une expédition qu'elle conduisit au pays de Pount, lui valut quelque gloire. Elle s'y prépare, au mur de la première cour ; on y voit la flotte égyptienne.

A sa mort, son frère Thotmès III effaça ses cartouches et martela ses reliefs.

La seconde cour est en ruine : mais le mur du fond représente la flottille royale, cinglant vers le Pount, sur la mer Rouge.

Les ennemis s'avancent au rivage, le chef tient le boumerang. On livre des otages et on apporte des tributs. On les embarque et les arbustes ont leurs mottes de terre. Enfin dans un naos, et sur le trône, Thotmès qui a usurpé la place d'Hatasou.

Dans les caveaux creusés aux flancs de la montagne, il y a des voûtes en ogive à encorbellement.

C'est dans les rochers de Deïr-el-Bahari que Maspero découvrit, en 1881, les sarcophages des rois de Thèbes de la XVIII^e à la XX^e dynastie.

XXX

GOURNAH

La chapelle de Ramsès I^{er} se réduit à l'hypostyle, avec des colonnes d'un galbe élégant.

Les Dieux Nil apportent les fruits de la fécondité ; le pharaon les vivifie de son sceptre.

Dans la salle hotef, Sêti honore Amon : et Ramsès adolescent est allaité par la déesse Maut, comme Sêti par Hathor.

Plus loin, Sêti en Osiris fait les offrandes à Amon : Horus et Thot versent le fluide vivificateur sur le pharaon.

Sous forme d'eau ou de fluide, sans cesse, le tableau funéraire manifeste une expansion de la vie, qui tantôt descend du ciel sur le pharaon et de là se répand sur terre ; tantôt

monte de la terre, par le même pharaon, et vient réjouir les Dieux. On dirait que le Dieu se sustente de prières et d'offrandes, comme ce monde vit de grâces et de bénédictions : c'est une double échelle de Jacob, où la précation s'élance, par où l'obtention descend.

Il faut admirer cette pénétration de l'en-bas dans l'en-haut, et l'étroite communion du Créateur avec la créature.

On comprend, ainsi, cette épithète d'être les plus religieux des hommes que méritèrent les Égyptiens.

Religieusement, ils sont les ancêtres : nulle antiquité ne s'élève à la leur, désormais prouvée et pour ainsi dire croissante, puisqu'un des derniers monuments découverts, le temple de granit, à Gizeh, se recule au delà des dates les plus osées.

Et n'est-ce pas dérision, que les écoliers apprennent encore, dans des livres désormais imposteurs, que l'homme fut créé 4138 avant Jésus-Christ ; que le déluge universel eut lieu en 2482 et que Noé vécut 950 ans ?

C'est par l'Égypte que l'humanité reconquiert son histoire raisonnable, voilée jusqu'ici d'allégories juives.

Ni l'Inde sans histoire, ni la Chine sans

preuve monumentale ne pouvaient nous rendre la vérité des origines.

Pour renover l'enseignement occidental, il fallait des preuves éblouissantes, et c'est la terre du Sphinx qui les fournit.

XXXI

LA VALLÉE DES ROIS

Au nord de Gournah, il y a un Tétraodos; l'une des voies mène aux tombes royales de Thèbes.

Les plus anciennes s'étagent au flanc de la colline. Amenoteph et Aï établirent leur mastaba au fond du val.

Puis, on tailla dans la colline une tranchée et on accéda ainsi à la vallée où devaient dormir tous les Ramessides.

La tombe thébaine se compose de couloirs et d'un caveau.

A la tombe d'Ounas, l'hiéroglyphe seul enseigne au mort les conjurations qui lui vaudront l'appui des dieux solaires et le défendront des dieux infernaux. La tombe de Seti présente la figuration des rites. Au lieu du

ciel étoilé des Pyramides, à Thèbes, les constellations s'individualisent.

Les litanies de Ra commencent au premier corridor : trente-sept figures d'un côté et autant de l'autre, et Isis et Nephthys les mains sur le signe mystérieux.

Puis viennent les heures, mais je n'ai pu démêler la série symbolique.

La deuxième salle représente les zones infernales, chacune gardée par un serpent. Les piliers sont couverts d'alliances divines : le pharaon est représenté jusqu'à dix fois et toujours avec un Dieu différent.

La onzième heure montre les tortures des damnés ; il y en a qui brûlent et d'autres sans tête.

Il semble qu'on pourrait retrouver les cercles du Dante, mais le temps, pour cela !

Les prêtres, en peau de panthère, ouvrent la bouche du roi avec le *sotep*.

Dans une petite chambre, une sorte de gigantomachie ou plutôt un épisode de la punition des mortels impies que la colère de Ra livre à Tafnout, la déesse-lionne.

La tombe de Ramsès III offre encore d'intéressantes peintures à qui étudiera leur symbolisme. Dans l'état actuel de l'égyptologie,

on nomme les figures sans découvrir le sens mystique de la scène.

Que signifient Horkhouti et Toum adossés l'un à l'autre? Thot donnant l'œil mystique à Horus?

Le serpent avec le signe du mystère?

Et ailleurs tous les personnages dans des cercueils? Les androcéphales tenant un lézard dans chaque main?

A la tombe de Ramsès IV, on lit de nombreux chapitres du Livre des Morts.

Au plafond, Isis et Nephthys adossées et les décans.

Le sarcophage représente le roi couché, en relief, comme au moyen âge, et embrassé par les deux déesses.

Un sphinx à deux têtes porte la barque du criocéphale : symbole d'un sens inconnu.

Le tombeau de Ramsès IX a un plafond curieux avec des personnages phalliques.

Dans la vallée de l'ouest, tout n'est que ruine informe.

A la tombe d'Amenoteph III, le pharaon reçoit, dans ses mains, l'eau que lui verse Nout. Avec deux vases, il verse quatre filets d'eau.

Aï a sur les murs de sa chapelle sa propre

figure à la chasse et à la pêche : ce sont les motifs du mastaba de Ti. Le sacerdoce a laissé la fatuité revivre au mur de la tombe.

L'exemple de l'orgueil posthume venait de haut. Un étonnement, c'est le peu d'importance des tombes sacerdotales. Rien ne révèle le secret de ces hommes puissants qui surent se cacher dans leur œuvre ; on sent leur main partout, on ne la voit jamais : impersonnels comme la Vérité même, ils ont instruit, conduit cette civilisation prodigieuse sans se montrer, à l'imitation de Dieu, qui ne se manifeste que par ses œuvres.

XXXII

NÉCROPOLE

Dans l'immense nécropole, il y avait le côté des reines, derrière le temple de Medinet-Abou.

Sistra, Tiout-Apt, Bent-Anat, Amen-Merit, Titi, tels sont les noms des *pharaones*.

L'Égypte est le seul empire oriental où la femme ait eu une importance analogue à celle que lui a donnée, en Occident, le christianisme.

La Babylonie, malgré l'invention persane de Sémiramis, n'a jamais eu de reine, et quoique ses Dieux aient tous une parèdre, on ne voit pas, sauf Istar, que les déesses aient le rôle indépendant et grandiose d'une Isis.

Si l'Islam avait donné à la femme sa part

d'initiative, le monde eût été subjugué : mais une épouse achetée ne sera jamais une mère et n'aura point de fils capables d'absorber les sectateurs de madame la Vierge.

La plaine de la rive gauche et le flanc des collines et Gournah ne furent pas la dernière conquête de la mort, et la région du sable reçut la momie, dans une fosse creusée à même le sol, sans construction.

La famille féodale des Entef y installa ses morts.

De ces tombes la plus intéressante est celle de Rekhmara qui fut gouverneur de Thèbes.

On le voit recevoir les tributs et les hommages, à la place du pharaon : ceux du Somal apportent de l'ivoire, de la gomme, de l'ébène, des singes. Puis des Phéniciens chargés d'orfèvrerie. On amène même un éléphant ; des Africaines portent leur enfant dans une besace dont la courroie est passée au front.

La galerie va, en s'élevant. Sur les parvis, on mesure le blé, on fait les provisions de bois, de vin ; toutes les fabrications et les industries.

On voit travailler les captifs, sous le bâton des Égyptiens.

Ensuite se déroulent les funérailles : les

prêtres et les parents font les opérations magiques.

On voit l'ombre noire du défunt sur le mur : on l'attire dans la statue : puis on tue le taureau.

Rekhmara, à l'état de double, se promène sur un étang ; il festoye avec sa femme Mérit et des âmes ; il y a danse et musique, et il chasse, et il inspecte et il apure des comptes.

Il y a d'autres tombes à figures ; mais on se lasse de l'atmosphère pesante, des chauves-souris qui vous frôlent, des scorpions qu'on écrase, du magnésium qui brûle les doigts et éblouit les yeux. L'alternative de cette ombre avec l'éclair artificiel et le retour au plein soleil finit par donner un vertige douloureux.

Les images se brouillent, les pieds s'alourdissent, et enfin la nouveauté diminuant, à mesure que les redites se succèdent, on arrive à une sorte d'horreur de l'hypogée, et à préférer la ruine sous le ciel bleu, où passe la brise du Nil, et où le Dieu solaire crible de ses flèches d'or cette vallée de tombes où vécut un peuple de nécrophores et où passent, six mois de l'année, des pèlerins de toutes les latitudes.

L'Égypte, devenue un pays d'excursion et de promenade, résiste au fourmillement du touriste ; elle garde le mystère de la vie harmonieuse et de l'harmonieux devenir.

On nommera encore quelques figures, on retrouvera d'autres prières, on expliquera les rites : mais le secret de vie et de mort que garde le Sphinx restera enfoui, jusqu'au jour où un nouveau sacerdote digne de le manifester, le recevra, par la seule illumination ou la volonté du Saint-Esprit.

Nous avons, dans des vitrines les cadavres de l'Égypte ; mais sa pensée, qui la découvrira sous les symboles accumulés ?

XXXIII

CLAIR DE LUNE A KARNACK

L'ombre révèle des aspects que la lumière dévore ou noie ; la précision du plein jour, sous un soleil torride, ne nous laisse pas maître de notre attention ; le monde extérieur force les paupières et s'impose, effarouchant la réflexion et le choix.

L'ombre synthétise les formes, elle annule l'ornement et multiplie la valeur des grandes lignes. Cologne, Strasbourg, Notre-Dame, tout l'art ogival a une beauté nocturne dont la contemplation matinale ne donne aucune équivalence.

Le soir, par son clair obscur, métamorphose le monument, comme l'éclairage de Rembrandt, projeté sur les formes nettes d'un

Mantegna ou d'un Signorelli, ferait une œuvre différente, sans autre mutation que cette nouvelle distribution du modelé.

L'Égypte apprend pourquoi les églises du dix-neuvième siècle sont des bâtisses, et deviendront des décombres, non des ruines ; et, aussi, comment « la Femme hydropique » de Gérard Dow, après l'étonnement du procédé, ne dégage plus que l'ennui.

Elle apprend, pour quelle raison, Denderah, et les temples ptolémaïques, malgré leur état d'intégrité, ne donnent pas le frisson véritable ressenti au temple de granit, à Abydos et à Thèbes.

Le corps n'est pas la vie, mais son lieu ; la vie c'est le double : les dieux le donnent à l'homme et l'homme doit le donner à son œuvre. Ni l'architecte, ni le prêtre ne constitueront le corps astral d'un temple ; il faut le denier fluide d'une époque, la dîme nerveuse de toute une communion.

Croît-on que les premiers chrétiens aient élevé, sans rancœur, les autels du Christ sur des emplacements païens, utilisant des fondements dits idolâtriques ? Ils obéirent à cette loi qui fait profiter le nouveau dogme d'une ancienne aimantation religieuse.

Les protestants eux-mêmes, toujours, recherchèrent, pour temples, d'anciennes églises, en une obéissance obscure à cette Norme.

L'œuvre d'art ne parvient à l'excellence que par l'œuvre fluide qui constitue la vie et partant la faculté objective sur autrui.

Quelle que soit l'exécution, l'œuvre seulement réelle n'a point d'existence virtuelle : et la sentir c'est, littéralement, un symptôme de maladie ou de corruption.

Le grand artiste ne crée pas toujours l'œuvre, avec un double.

L'*Assunta* du Titien, à l'Académie de Venise, est tellement supérieure à tous les Titiens, qu'elle paraît œuvre divine, en comparaison des autres du même artiste. Cependant ces apôtres sont réels et forts et d'une draperie qu'on voit ailleurs ; la Vierge, vraie femme, ne dément pas la série plastique des Vénus, mais l'*Assunta* a un double, une âme !

Au contraire, la *Monna Lisa* est devenue plus qu'elle n'était, lorsqu'on la peignit : c'est le plus bel exemple de l'œuvre succubique, elle aspire le fluide du contemplateur depuis un siècle, et s'augmente de tout ce qu'on lui dédie de réflexions.

J'ai trouvé récemment le *Cenacolo* de Mi-

lan, plus vivant qu'il y a dix ans ; l'admiration a ravivé le double de la fresque : et comme une plante sidérale, elle revit sous la caloricité des âmes admirantes.

C'est à cette existence si peu expliquée de l'œuvre d'art, que je pensais, appuyé sur un criosphynx de Karnack, attendant qu'une bande de touristes, dont les refrains déchiraient le silence, sortît des ruines.

De quelle stupidité sont atteints ceux qui, après dîner, lancent, comme des pierres à l'invisible, des couplets de café-concert dans les temples d'Égypte !

Sans doute, ils se prouvent ainsi, combien ils sont dégagés des mille superstitions, en opposant le hoquet de leur digestion à la foi solennelle des âges morts.

Oui, le moderne ne s'étonne plus : il est à l'épreuve du miracle ; les anciens prestiges ne sauraient que l'amuser. Esprit fort, il a annulé, en lui, l'écho de l'au-delà : il n'entend plus que sa toux, ne voit plus que son ventre et ne comprend que lui-même !

Qu'est-il ? la négation de l'ancienne humanité.

Il a, pour initiateur, tel énergumène de la Révolution, il salue l'Être Suprême avec Ro-

bespierre, mais son Isis c'est la Raison et la raison, pour lui, consiste à s'isoler du monde supérieur, à ne garder de l'homme que cette modération qu'impose la maréchaussée et cette application qui mène à la fortune.

L'Église fut injuste et barbare envers ses sœurs aînées, moins par méconnaissance de leurs mérites, qu'en connaissance de l'humaine nature.

Le temple d'Ammon détruit fait douter le commun, de Jésus-Christ : en face de ces formes d'éternité et qui sont mortes, le vulgaire chrétien doute de son dogme et le scepticisme l'envahit ; au lieu de voir la fragilité humaine épuisant la force de la grâce, il considère que la grâce fut fragile, ne résistant pas à la débilité terrestre.

Je l'ai entendu, ce matin, de la bouche d'un clergyman rêveur, qui soupira entre deux bouchées : « Ammon est mort ; comment croire à l'éternité de Jésus ? » Il ne réfléchissait pas que Jéhova est mort aussi, ni plus ni moins qu'Ammon ou que Zeus ! Ce pasteur des âmes doutait de sa fonction parce qu'il y a des synonymes, dans le langage de l'âme ! Pour absurde que fût sa formule, elle exprimait l'impression angoissante de l'Égypte.

Comment ce pays, de tant de sagesse, de piété et de génie, a-t-il disparu ?

Hélas, comme s'éteignent les plus nobles mortels : parce que la vie terrestre est limitée aux doctrines, comme aux individus.

Il fallait que l'Égypte mourût pour qu'elle ressuscitât dans cette éternité, qu'elle avait méritée, l'attendant avec une confiance sans égale !

Y a-t-il un devenir collectif ? Oui, car il y a un mérite et un démérite collectifs.

La Compagnie de Jésus où la responsabilité individuelle s'éteint, doit avoir un compte d'ensemble, autant pour ses vertus que pour ses crimes : ses actes sont des actes d'entité. Et dès lors, les membres profitent du crédit général ou subissent le dam encouru par l'Ordre.

Le plus grand nombre, à chaque époque, ayant un même idéal, sera jugé, selon la lumière de son temps et de son lieu : et l'élection finale suivant le même tracé, les couronnes seront analogues aux œuvres. Il y aura donc, idéalement, une Égypte, une Grèce des âmes, où s'épanouiront la vertu du Nil et celle de l'Attique. Qui sait même, si le double des chefs-d'œuvre de chaque race ne

sera pas reçu, d'une façon inexprimable, dans la région divine?

Loin de moi, la figuration d'un paradis où le chrétien ira à ses vêpres, où l'Égyptien fera les rites de la vivification.

Mais l'œuvre de l'homme est supérieure à l'homme même, autant que le papillon décorativement l'est à la chenille et au ver à soie qui le produit. Sans dire que les chœurs de la neuvième symphonie ont été ou seront exécutés par la manécanterie céleste, il y a trop de Divinité dans les grandes œuvres pour que cette divinité ne fasse pas retour à son foyer. Ce qui est descendu de l'Esprit, y remontera!

L'œuvre, apogée de l'homme, aura, comme lui, son élection.

Karnack nocturne ressemble autant à une ville abandonnée qu'à des palais détruits.

On songe à la tour de Babylone, à quelque monument d'orgueil, tel que la Bible l'interprète, qui aurait irrité les Dieux.

Cette impression se dissout bientôt : ces pierres ne blasphémèrent jamais ; ce sont bien des pierres sacrées, taillées et dressées en adoration de la Divinité.

A cette heure, le pharaon des pylones ter-

rassant les captifs, prend des significations d'archange et de guerrier céleste.

Quel spiritualisme, dans ce parti pris de formes minces, quelle écriture plastique, au geste abstrait, aux proportions toujours nobles !

L'Égypte n'a ni un Orviéto, ni une Sixtine, ni une Assise, mais du moins elle n'a pas de Saint-Sulpice ! ni de *Jésu* !

Entre M. Signol et la moindre scène d'offrande, il y a la différence d'une époque où le clergé fixa l'art à un degré suffisant et moyen ; à une autre, où l'art descend plus bas que l'ignoble ou atteint le suprême, au seul gré de l'artiste, et dans la totale indifférence sacerdotale.

L'unité, ce caractère de perfection, dogme majeur de la croyance et de la science, l'unité fut réalisée totalement par le monument égyptien : énormité de l'édifice, immatérialité de la représentation humaine.

L'ennui unique du temple, c'est le pharaon. Était-il nécessaire pour le bon gouvernement que le chef matériel taillât tant de cubes à son image et surtout embarrassât les pylones de ses victoires ?

Quelle époque plus que la nôtre manque de

roi, quel pays plus que celui, où je vis, aurait besoin d'un sceptre ? Cependant, la notion du roi, qu'avait mon père, et qu'il m'enseigna, me paraît tellement conditionnelle de ses actes, que je ne puis l'honorer, qu'après l'avoir jugé.

La monarchie absolue est la forme de la longévité pour les nations : mais la sanction du pouvoir doit sortir du sanctuaire. On ne peut comparer le tzar, ayant un conseil de généraux, au pharaon inspiré par des penseurs.

Même en France, de Suger au cardinal Fleury, les meilleurs ministres furent des religieuses : et le roi, que l'école des Chartes elle-même canonise, le roi le plus pur, le roi saint, est un roi tellement pieux qu'il en est prêtre !

Qu'est-ce que le juste ? Celui qui préfère la justice à lui-même. Or, le patriotisme est cette passion qui préfère un intérêt à la justice. Ce qui est collectif, revêt un surcroît d'aveuglement et d'horreur ; l'individu satisfait sa brutalité, sous le couvert d'une idée.

La guillotine fonctionna au nom de la liberté et la loi du plus fort s'appelle aujourd'hui la loi du progrès.

Le progrès, ce mot, comme une boule, est

amusant à rouler, de son dédain, parmi les ruines de Thèbes : le progrès, Molock où les chrétiens empilent pour leur sacrifice économique les débris des races orientales ; le progrès, mot de passe des ignorants et des incapables.

La vie sociale se base sur les termes de la vie morale.

La codification juridique constitua-t-elle jamais une forme de la conscience ; et la légalité, enfin, deviendra-t-elle la morale des nouveaux peuples ?

La notion de la Divinité s'affaiblit ; elle va enrichir celle d'humanité ; le mysticisme devient rare et on ne sent plus le rayon d'en haut ; mais la pitié s'écrit aux nerfs de cette décadence ; la torture n'existe plus que dans l'armée, loin de l'opinion.

On n'est moins cruel qu'aux époques de foi, sauf au point de vue patriotique.

Les infamies de la conquête espagnole dans les Amériques se reproduisent journellement au Tonkin, à Madagascar, mais en se cachant.

Les chrétiens sont les loups de l'Orient, mais du moins ce sont là curées d'officiers ; et la croix ne sert plus d'étendard au viol et au massacre.

Providentiellement, écartée du césarisme, la religion, si elle n'ajoute pas à son prestige, ne conclut plus d'indignes alliances. A l'écart du cours politique, elle saura s'épurer, et pitoyable, à son tour tolérante, dans la mesure où la charité le commande, elle qui a déjà tous les esprits, retrouvera le chemin des cœurs. Sinon, le plus horrible avenir menace une société qui a perdu ses gonfanons, et qui marche des pas incertains, sous le fouet de la nécessité et dans l'inconscience la plus extraordinaire des lois du monde.

XXXIV

EDFOU

C'est ici que le bon Horus vainquit Set le mauvais.

Le temple fut commencé en 237 avant Jésus-Christ, le 7 épiphi de l'an X, au règne de Ptolémée Évergète, sur le plan de Thotmès III. Tous les Ptolémées y travaillèrent et de leur œuvre le sanctuaire d'Horus reste la plus complète.

Son exécution dura presque deux siècles, de 237 à 57.

Le pylone colossal se présente avec une ampleur, une fierté, un style, d'autant plus étonnants que le dogme qu'il glorifiait n'avait plus un siècle à vivre, quand ceci fut dressé.

A-t-on songé à la brusque mort de la reli-

gion égyptienne, disparue, sans les convulsions et la lente agonie ordinaires à la fin des vieux credos ?

Ptolémée, comme les anciens pharaons, lève son sceptre sur une grappe de captifs dont les membres multipliés et alignés en superposition, figurent quelque monstrueux symbole indien.

La cour à ciel ouvert a un portique à trente-deux colonnes lotifères et palmifères.

Si l'architecture ne laisse pas voir la décadence, la profusion du détail ornemental et l'affadissement du symbolisme paraissent aux entailles des murs.

Par quatorze paliers et plus de deux cents marches, on monte au sommet du pylône ; la vue s'étend sur la vallée du Nil, plantureuse et grasse, où les palmiers s'étalent, et les collines de Lybie ferment heureusement l'horizon.

L'hypostyle a dix-huit colonnes aux chapiteaux variés de détail : le plafond noirci ne révèle que des figures astronomiques, imprécises à l'œil.

Au mur d'entre-colonnes, il y a des chapelles. L'une a gardé les figures de la présentation du roi ; l'autre porte des listes de livres

et la déesse Sefkhet, patronne des scribes, écrivant sur une feuille de papyrus.

En face de l'Horus dans le disque, il faut se rappeler la remarque de Lepsius. L'assimilation grecque du geste, avec le Dieu du silence, Harpocrate, est fausse ; Horus est l'enfant qui ne peut pas encore parler et non le Dieu silentiaire.

Un immortel à tête d'épervier perce de sa lance le serpent Apap. D'un lotus, sort Horus en forme de lion, à tête d'épervier.

Puis, Horus, en conservant la tête d'épervier, prend la forme humaine ; il se métamorphose ensuite en scarabée ; il se mue en Toum à tête de bélier et tue une gazelle, qui fut pour l'Égypte l'animal impur et lascif, servant de monture au Dieu Bès.

L'œil mystique rayonne sur quatorze Dieux ; enfin les esprits de l'Amenti et les chacals funéraires amènent, à un Horus se transformant aux douze heures du jour qui sont des femmes, avec une étoile sur la tête.

Au pronaos, se lit la figuration des offrandes humides et celle des offrandes sèches.

La naos de la salle sacrée, en granit, porte le cartouche de Nectanébo.

M. Gayet, dans son *Itinéraire de la Haute*

Égypte, donne le nom des chapelles : « La première, à gauche, est le Merech ; la deuxième, celle de Nes-hor ; la troisième, celle de Sèta ; la quatrième, celle de An (Osiris mort) ; la cinquième (médiane du fond), le Mésen ; la sixième, celle de Sebeck. Puis venaient, en retour, les chapelles de Ra et de Hor-Hout. »

Devant l'entrée du grand temple, il y a l'édicule d'Horus enfant ; les piliers de la galerie ont des figures de Bès ; aux entailles, Khoum forme le corps, Hathor donne la vie.

XXXV

KOM-OMBOS

Le Nil a détruit le pylone : un quai a été construit par le très remarquable M. de Morgan, qui a désensablé le sanctuaire.

La basilique regarde le fleuve, et, de haut ; le site ajoute singulièrement à l'effet esthétique.

Les Ptolémées firent d'Ombos la capitale d'un nôme : on dit que, bien avant, Hatasou et Tothmès III avaient édifié un sanctuaire sur le tracé d'un plus ancien : mais sauf les assises, tout est ptolémaïque.

Sebet le crocodile et Haroër, avatar d'Horus, se partagent le temple. Littéralement, il y a deux sanctuaires ayant chacun son hypostyle, son naos et ses chapelles. Sebet est le

Dieu de la montagne du ciel, des marais et le Dieu local, par excellence ; Haroër, ou le soleil couchant, se rattache à l'influence thébaine.

On retrouve ici l'impression de Denderah. Il y a, au mur, des litanies en l'honneur de Sebech, et plusieurs représentations de la célèbre Cléopâtre.

Rien n'aide mieux à concevoir l'idée religieuse, qu'un temple robuste, au bord d'une eau large et vivante, surtout lorsque le temple est de style égyptien.

En ce spectacle, se réunissent la loi de nature et la loi humaine ; l'une qui a le devoir de dissoudre et l'autre celui de fonder ; l'une qui s'affirme par une action identique et servile ; l'autre, se refusant à disparaître, épuise sa vie à laisser un témoignage.

Les mystiques ne se trompaient pas, en allégorisant les forces élémentaires sous des couleurs diaboliques : la vie inconsciente, par sa force même, est l'ennemie née de la volonté.

L'homme digne de ce nom, doit sans cesse se reconquérir, sur ce courant sériel qui le presse, plus implacable que la haine, et dont la sinistre consigne est de couler sans cha-

rité, sans égard qu'au Créateur, qui n'a créé autour de son image que des obstacles, afin que le mortel, créateur à son tour, fît son salut, par l'effort!

XXXVI

PHILÆ

L'arrivée à Assouan vous réveille du songe de la vieille Égypte : c'est une ville commerçante, une notable garnison anglaise et surtout une cohue d'affreux nègres, de Nubiens farouches : les quémandeurs mendiants ou domestiques de place sont plus horrifians ici qu'en aucun coin d'Orient : le bazar ne contient rien que des guenilles et de la ferraille soudanaise.

A deux cents brasses, en face, s'étalent les quais de l'île Eléphantine.

Elle ne montre que des ruines informes : mais ce qui donne une singulière opinion de la civilisation, au dix-neuvième siècle, c'est que l'expédition française nous garde la re-

production d'un temple de Thoutmès III dont il ne reste plus trace.

Sur la rive ouest, il y a des hypogées de la même période que ceux de Béni-Hassan et non loin de la ville, ces fameuses carrières de Syène d'où sont sortis tant d'obélisques et de pylônes.

Soit qu'on prenne la ligne militaire ou la route dite du désert, le long de la cataracte, en une heure, on arrive à Chellal. Philæ est en face : vision de Paradis, authentique mirage !

Ces pylônes encadrés de verdure, ce Nil tranquille, ces temples admirables, sous ce grand ciel, forment une telle impression de beauté, que rien ne semble comparable.

On arrive las, épuisé d'admiration, avec la pensée du retour prochain et comme si le Nil voulait donner une dernière impression de sa magie, ce tableau surgit que ni les mots ni les couleurs n'expriment : Philæ !

Comment les hommes ont-ils abandonné ce coin béni où l'imagination abdique devant la réalité ? Combien ne voient, tous les jours de leur vie, que de banales verdure de bois de Boulogne ou de non moins banales rives de Nice, et qui pourraient, par la vertu de l'or,

planter ici leur tente, et aimer et rêver dans cet invraisemblable lieu où la ruine vit, où le palmier devient le frère de la colonne, et qui unit les chefs-d'œuvre de Dieu aux chefs-d'œuvre de l'homme.

Art, et nature et mélancolie n'ont jamais mêlé leur triple charme en une telle féerie, en un décor si complet qu'il figure, à lui seul, l'âge d'or. Cette île sans égale au monde, car si l'on trouve ailleurs de beaux fleuves et un ciel de lumière, il manquerait cette architecture, qui, de grandiose, ici se fait charmante, Majesté qui sourit. — Cette île a quatre cents mètres de long sur cent cinquante de large et de ces monuments à distance si merveilleux, le plus ancien, le temple de Nectanébo, n'est antérieur à Alexandre que de trente années.

Il se dresse à la pointe sud de l'île : les décors du mur ont disparu presque ; mais il a encore son obélisque et ses quatorze colonnes hathoriques. Circonstance admirable, Philæ fut le refuge des derniers fidèles d'Isis et d'Osiris.

Là, même après l'édit de Théodose, Isis fut adorée des Blemmyes, qui s'étaient réfugiés en Nubie. Au cinquième siècle, dit M. Gayet,

le gouverneur de Thèbes, Maximin, leur accorda d'y venir consulter les statues de la déesse et ce ne fut qu'après leur défaite, 552, sous Justinien, que le culte d'Isis fut définitivement proscrit, Philæ transformée en évêché et son temple placé sous le vocable de saint Étienne.

Eh bien ! ce n'est pas, sans une émotion bizarre, que je pense à ce grand culte expirant.

Servant de Marie, je n'adore pas Isis ; figure svelte et douce des reliefs de temple, elle n'a conquis que mes yeux : et cependant la mort d'une religion, même sous le talon triomphant de la vérité, me trouble et m'apitoye.

Vrai ou faux, ce dogme, mort maintenant, a voulu, du génie pour le concevoir, de la sainteté pour le réaliser, du martyre pour le défendre.

J'admire le temple, la statue, le symbole et je n'admirerais pas la doctrine dont ces formes furent les corps, tandis qu'elle constitua l'âme de toutes les âmes, dans une race et pendant une période unique de développement !

Je crois mon catholicisme éternel, mais la religion égyptienne enfermait assez d'éléments catholiques pour que je la salue d'une piété, non de fidèle, mais d'esprit religieux, tendre

et infiniment sensible à l'issue déplorable.

Il y a 1,527 ans, Isis était encore adorée par quelques-uns.

Isis, Osiris, Horus, Ammon !

« Cinq mille ans, ces noms furent les noms divins : La Foi les murmurait, l'Espérance en eux se fiait. Combien de lèvres les ont balbutiés dans la détresse, que de mains jointes, que de genoux pliés, que d'offrandes, de vœux à vos noms.

« Et réponse d'En-Haut à la piété sincère, que de miracles, par ces noms ! »

La colonnade qui domine la terrasse au bord du Nil, a un plafond bleu aux étoiles noires.

Au mur, on s'étonne de trouver Claude et Caligula.

Un autre portique est resté inachevé.

Le grand pylône n'a pas la pureté de forme d'Edfou : voici l'éternel motif du Pharaon tenant par les cheveux une grappe de vaincus sur lesquels il lève sa hache. Ici, c'est Philométor qui y figure ; Hathor reçoit le sacrifice des Barbares.

Il y a, dans la cour, un Mesken, comme à Denderah et à Edfou : les figurations ont trait à la naissance d'Horus.

Or, ce Mesken, cette chapelle mystérieuse se rattache tellement à l'idée de l'incarnation, que j'y vois une conscience sacerdotale du Messie. Il n'est pas en mon pouvoir de scientifier cette assertion, que les découvertes, en se succédant, légitimeront.

Dans l'atmosphère sidérale des couvents et des temples, les météores de l'âme, les événements religieux sont forcément pressentis. Comme le sensitif perçoit le phénomène cosmique, devant qu'il se produise ; le mystique se trouve averti des grands mouvements providentiels ; et cela est tout simple. Le développement exclusif d'une activité génère des intuitions, souvent prodigieuses.

Certes, il faut forcer les textes pour voir Jésus et Marie dans Isis et Horus, j'entends les textes que nous connaissons.

Mais, il s'en faut que sur l'*Imitation de Jésus-Christ*, par exemple, livre-type de l'esprit chrétien, pour certains second Évangile, l'archéologue futur puisse découvrir l'ésotérisme catholique.

Les savants officiels, lorsqu'ils arriveront à se dégager des œillères de leur recherche, ouvriront un plus large crédit aux races anciennes, et parce que le sol a rendu surtout

des amulettes, ne réduiront pas d'admirables doctrines à quelque rite, aussi peu caractéristique de la pensée apostolique que le scapulaire et le chapelet. La distance du théologien véritable au dévot, de Lacuria à l'archevêque de Paris, a toujours existé, en toute religion : et la critique des textes ne s'en souvient pas assez.

Ainsi, en ce même temple d'Isis, une des chapelles de la grande tour était consacrée à la garde d'un rouleau mystérieux, le rouleau d'Isis la vivificatrice : et une divinité secondaire, qui n'est pas invoquée au Livre des Morts, s'appelle, au cartouche de la porte : « Sat, la grande gardienne ».

Les salles du second pylône ont dix colonnes aux chapiteaux polychromes d'un éclat stupéfiant. Il faut en faire honneur au climat, le plus conservateur qui soit. Aux plafonds, des représentations astrologiques.

Comme à Denderah, une terrasse pour le tabernacle d'Osiris, et sous le sanctuaire, des cryptes.

Philæ est trop radieuse, en son unité, pour que le détail l'exprime : l'âme du Nil y est comme réfugiée, et cette terre bénie semble vouloir séduire le pèlerin par une dernière

impression, prodigieux sourire de l'art, de la religion et de la nature, Philæ!

Tels aspects de Nuremberg, de Bruges, de Pise, de Florence, de Sienne, du Bosphore ou de Naples, restent à l'état de visions inoubliables; mais tout cela, c'est la terre historisée, embellie, émue, lyrisée, — Philæ, c'est le paradis; et tel que le conçoivent les modernes qui, n'ayant plus d'idéal vivant, retournent leur désir vers le passé et s'efforcent à vivre dans le rétrospectif.

L'Égypte est austère: Philæ, voluptueuse mais de la volupté subtile de ses formes minces, de la volupté sereine de son dogme consolateur.

Le fluide païen a conflué ici, épousant l'antique hiératisme et le féminisant.

L'Égypte frappe de respect: Philæ séduit plus que Venise, plus que le Pausilippe, plus que Pæstum, mieux que la Sicile et que la Provence. Ovide, exilé ici, n'eût pas été exilé: et parmi ceux qui peuvent faire du rêve, dans leur vie, nul n'a installé son rêve, dans cet Eldorado, où le bonheur circule, comme une atmosphère.

J'ai entendu dire que les Anglais voulaient détruire Philæ: pour établir des barrages qui

certainement peuvent se placer ailleurs. Détruire Philæ ! Vraiment, l'homme ne sera jamais civilisé.

Il faut pardonner à un culte de supplanter un prédécesseur : les chrétiens ont détruit des temples, ils construisirent les cathédrales ; mais ces affreux protestants, incapables d'édifier un kiosque et de dresser une stèle, se livrer à cette ignominieuse joie de Caliban, et chasser la beauté de tous les coins où elle se réfugie encore ! oh !

Que signifient donc ces Académies, ces professeurs, toute cette jeunesse saturée de programmes, ce budget surchargé de crédits, qui s'appellent Instruction publique et Beaux-Arts, si on détruit ce qui reste d'antique et de beau en ce monde ?

Les militaires, en France, avaient jugé patriotiquement qu'il fallait raser les remparts d'Aigues-Mortes : et le maire d'Avignon a mis de nuit, comme un criminel, la pique dans la ceinture ininterrompue des remparts ! Cela, impunément, cela, sans qu'il ait été branché à un réverbère de son hôtel de ville.

Qu'importe la beauté, même à ceux qu'elle entretient ? L'artiste, le savant, le prétendu lettré, ne sortirent pas du calme qui convient

à un homme comme il faut, pour défendre une merveille : c'est Victor Hugo qui a sauvé la tour Saint-Jacques : la France acceptait sa démolition.

Détruire Philæ ! Hélas ! tous les partis n'en sont qu'un, contre l'idéal !

Haussmann, homme de l'Empire, démolissait les augustes vestiges de Lutèce, et les énergumènes de la démagogie brûleront le Louvre et la Bibliothèque nationale !

Quel châtiment inventera la Divinité pour ces monstres qui détestèrent les chefs-d'œuvre, ces parcelles d'éternité : ni l'enfer, ni le néant, rien, ne correspond à ce crime.

Et Osiris chancellera sur son trône, et les quarante-deux assesseurs se dresseront épouvantés, devant ces criminels inouïs aux enfers, les destructeurs de Philæ ! Set règne, Set triomphe, Set commande, Set-Progrès, Set-Anglais, Set-Caliban, et l'Isis de demain sera l'ignoble et pustulante sorcière, Syco-rax !

XXXVII

LES VISIONS DE PHILÆ

Lorsque la nature et l'art collaborent, l'œuvre tient du prodige : et le paysage où les pylônes se mêlent aux palmiers, où l'histoire s'encadre de verdure, où le pittoresque sert de corps aux mémorabilités, ne s'oublie plus.

Du promontoire, au sud-est, se contemple une merveilleuse image : les colonnades, le kiosque ou reposoir de Tibère paraissent encastés dans la végétation ; à gauche, Bijeh, informe et qui fut sacrée et au loin, la chaîne arabique. Au moment où le soleil s'éteint dans le fleuve, cela éveillerait de la poésie dans l'âme de Falstaff même, et chez un fils de Prospéro, naissent, des visions d'Ariel.

Ariel, le céleste page, l'écuyer occulte et charmant, l'ange serviteur d'une pensée forte et pure, Ariel, conçu par Shakespeare, a sa forme dans cette plastique égyptienne, si androgyne.

De Memphis à Abydos et à Kom-Ombos, je me suis demandé comment pensaient les cerveaux de cette adorable race. A Philæ, la question diffère : Comment aimèrent les cœurs de ces hauts penseurs ? Si l'Égypte sentimentale se révèle en quelque lieu, ce sera à Philæ. Là, en terre isiaque, on peut évoquer l'Eros du Nil. Il n'a point les traits ténébreux et violents du moyen âge chrétien. L'égalité du climat apaise les instincts. La femme eut ici une situation analogue à celle de la chrétienne : elle fut tout ce qu'elle mérita : même elle transmettait ses titres à ses enfants, comme ses biens. Point de fureur romanesque, avant l'intrusion des femmes d'Asie : elles allumèrent les mauvaises flammes aux reins des Égyptes.

Le calendrier copte porte : « 29 mars. Floraison des rosiers. Les bêtes entrent en rut. — 17 octobre, cueillette générale des fruits. Réveil des passions sexuelles. » Mais cela ne prouve pas grand'chose, sinon comme un par-

fait Liégeois ou un Mathieu Laensberg du colportage.

La salacité vint avec les Hycksos, à la fin de la XIV^e dynastie : la vieille Égypte, si sage et pieuse et conduite par des initiés, devait posséder sur le problème passionnel une noble solution, analogue à celle professée sur le devenir ; et à une vesprée, j'évoquai, en mon esprit, Nephthys, n'osant m'adresser à la grande Isis, parce qu'on l'a assimilée à Marie.

XXXVIII

ÉVOCATION DE NEPHTHYS

— Toi qui assistes la mère d'Horus, noble sœur de la divine magicienne, magesse toi-même, fais paraître, dans mon esprit, ton esprit ; afin que je n'emporte pas seulement le souvenir de ta forme idéale, mais que cette forme s'anime des vérités cachées, des vertus essentielles. Je n'ai nommé que le Sphinx, avant toi, dans mes prières ; j'ai attendu, que la voix qui correspondait à ma question, parlât. Toi, je te nomme, Nephthis.

« Epouse de Set le méchant et le stérile, tu enivras Osiris et tu conçus ainsi le divin chacal : toi qui sus réaliser ton vœu, révèle-moi comment Memphis aima, et la volupté de Thèbes.

— Les formes, que sont-elles ?

— Les hiéroglyphes des idées.

— Quel hiéroglyphe plastique exprime mon contraire ?

— Rubens, Jordaëns. La chair devenant viande, noyant la ligne qui s'enfle et s'animalise.

— Ma beauté est donc la moins charnelle, la moins animale ?

— Oui, sans comparaison, même avec les mystiques de la miniature : et cependant, déesse, tu dégages un grand désir : la concupiscence s'enroule à ta verticale subtile, frondaison luxuriante autour d'un thyrses frêle.

— La beauté serait-elle sans le désir, sa preuve ?

— Non, mais la qualité du désir seul, alors, prouve celle de l'objet.

— Eh bien ?

— Eh bien, ton corps attire et inspire la caresse et la possession.

— Que doit inspirer le corps, sinon cela ?

— Mais le corps de Rubens produira la même attirance.

— Pas sur les mêmes.

— Ta forme plastique, ô déesse, serait donc celle qui s'éloigne le plus du désir général et instinctif ?

— Oui, un corps d'où la ligne est nette et domine, au lieu de la forme, exprime une âme lucide, volontaire, consciente,

« Ainsi fut enseigné et vécu l'amour, au pays du Nil.

« Si tu veux découvrir la notion sentimentale, vois le trait de nos mœurs, le plus immoral au sens chrétien.

— L'inceste ?

— Oui, le mariage du frère et de la sœur. Le type idéal de l'affection fut, pour nos cœurs, l'intimité tendre de la fraternité, en réprobation des démesures de la passion et des viciations de la volupté.

« Qu'est-ce que l'amour, sinon un mouvement de l'être vers un autre, consonnant à lui. L'amour s'appellerait un effort vers l'harmonie. Ceux qui se réunissent, sans s'apaiser, doivent se quitter et se fuir : la seule marque de la bonne dualité, c'est la paix de l'âme. Nos Dieux mêmes ne peuvent pas plus, pour leurs privilégiés, que la paix.

— Les Occidentaux, ô sœur d'Isis, furent cette conception ; l'amour sans malheur, sans excès, n'a aucun suffrage : on le conçoit comme un désordre enivrant, un péril enchanté, un poison délicieux.

— Quels mots accouples-tu ? S'enivrer du désordre, adorer le péril et se délecter dans la mort ? Mais ce sont les mœurs des fous : et nous disions de ceux-là, qu'ils étaient maléficiés et possédés. Non, étranger, l'amour est harmonie et n'est que cela.

— O Nephthys, si tu connaissais nos poètes ! ils rêvent d'une volupté qui grince des dents, de baisers qui saignent, d'étreintes qui meurtrissent, et d'événements qui les jettent à l'infortune et à la folie.

« Dans les poèmes, les amants meurent à la fin, ordinairement ; car ils s'épuisent tôt, par une exacerbation de toutes leurs facultés.

— O profanation de la plus noble chose créée ! Quoi, les Dieux donnent la volupté et les hommes la changent en souffrance ! Ils ont permis que chacun consolât un autre et on fait du désespoir !

— Je m'indigne avec toi, déesse, mais tu as prononcé « la volupté », comme un don divin.

— Sans doute, puisqu'elle produit l'harmonie.

— Mais les Dieux préfèrent qu'on fuie la volupté, et les prêtres la montrent comme un péché.

— Mais qu'entends-tu par volupté, ô étranger ?

— La caresse d'un corps semblable au tien.

— Ce n'est qu'une minime part de la volupté.

— C'est la seule qu'on envisage, parmi nous.

— Platon, cependant, a reçu, sur ce point, un enseignement qu'il a dû transmettre à l'Occident. Aimer un beau corps n'est ni juste, ni injuste, en soi ; cela ne représente qu'un degré, le plus bas de l'amour. Aimer une belle âme implique déjà une initiation ; cette beauté intérieure ne nous arrive pas, par les sens ; il faut la concevoir.

« A son troisième état, l'amour n'est plus but mais moyen ; on aime pour toute autre chose que pour aimer.

— O déesse ! Quelle obscurité !

— Écoute, ô étranger, si tu devais accomplir un grand labeur, préférerais-tu y être seul, ou bien qu'on t'y aidât ? Eh bien, dans le troisième amour, l'amante est l'aide de l'amant.

— Pour quelle œuvre ?

— Il n'y en a qu'une : le devenir.

« Le sexe est un fait essentiellement terrestre, et dans l'élection de l'autre vie, il faut qu'il disparaisse, par une combinaison mystérieuse qui change ces deux êtres : l'homme et la femme, en un seul ; l'androgyné. Ne crois pas que ce soit le sort de l'exception, c'est la loi commune. L'évolution se définit la marche vers l'unité et tout dualisme se résout. Les heureux de la vie éternelle sont ceux qui, par le renoncement ou l'initiation, devancent les épreuves et les étapes d'outre-monde ?

— L'office de l'amour serait donc de développer la vie morale et de l'épuiser ?

— Oui, à passer du passible à l'impassible.

— L'impassibilité, ô déesse, n'appartient qu'à l'élu.

— L'élection est une volonté couronnée, c'est-à-dire fixée : sur l'effort, la grâce met ce nœud qui se trouve dans les pauvres momies.

« Il signifie que la main céleste a serré la gerbe des mérites et a posé son sceau : tant que l'homme s'agite et fuit sous le vent des instincts, comme une barque devant la tempête, que peut-il, pour sa perfection ?

« L'Amour véritable fait d'un giron le havre heureux, d'où le désir ne sort plus.

— L'extinction du désir, voilà de l'Inde.

— Satisfaire n'éteint pas. Mais de même que celui qui a faim est incapable de penser à l'au-delà, obsédé par le tiraillement de ses entrailles ; ainsi, l'homme repu physiquement se découvre d'autres appétits ; il parle d'autres besoins ; il pense à d'autres objets ; il désire encore ; mais ce désir brise la barrière du tangible, et son essor va, toujours, en hauteur.

— Ainsi, ô Nephthys, la sexualité n'est qu'un degré de l'évolution ?

— Les uns le montent et parviennent à la terrasse où le nom de l'inconnu s'offre à l'adoration des bons esprits ; les autres, pris de vertige, tombent et se blessent.

— Que de risques, pour la plupart !

— Que de risques, à toute entreprise. L'initiation s'offre, meilleure que les autres voies, car on ne perd jamais le profit de ses conquêtes.

« Une pensée sublime est une fortune morale que rien ne dissoudra. Chaque impression noble augmente la valeur de l'instrument humain et le génie n'est qu'un être qui sut fixer ces impressions-là. Mais, combien pourraient les vivre ?

— Tu es belle comme une pensée, svelte comme une épée, et ton geste ravit les sens, quoique mystique. Il ne semble pas que ta main puisse caresser, que ton bras puisse enlacer, que ton corps soit possédable ; et cependant on souhaite la forte douceur de ta main, la ferme étreinte de tes bras, toute la joie de ton corps spirituel. Seulement, le désir de ta chair, littéralement concentrée, entraîne, avec l'âme, l'esprit ; et c'est le dard d'un triple amour que lance ton aspect.

— Étranger, tu t'obstines à me voir, charnellement, parce que je suis déesse et irréelle ; ton orgueil se plaît à l'audace d'un désir sacrilège.

— Le sacrilège serait de désirer ta divinité ; je ne m'émeus que de ta forme. Tu as l'apparence d'une femme et, dès lors, le dialogue est légitime de cette apparence à ma réalité.

— Légitime, soit, à la façon des instincts.

— Je n'ai pas d'instincts devant toi, mais la conception de ce que tu manifestes.

— Tu me conçois en objet virtuel.

— Pourquoi agis-tu virtuellement ?

— Pourquoi ne m'as-tu qu'aperçue, figure parmi celles des divinités, à Thèbes, à Beni-Hassan, à Abydos : et ici dresses-tu, devant

moi, l'espèce d'insolence de ta pensée? Philæ, ô étranger, n'est plus l'Égypte, grave et sévère, quoique douce. Philæ garde le mauvais parfum des Asiatiques et l'adultère de l'Égypte avec le génie grec finissant.

— C'est un admirable épilogue que ce festin suave des yeux, après le dur pèlerinage de celui qui voulut voir cette terre divine, dans la gloire de son soleil.

— La gloire du Nil, c'est sa pensée.

— Je l'honore, mais j'ai évoqué ici le cœur du Nil et tu ne me réponds pas.

— Comme la question naquit d'une sensation de mollesse et de volupté, la réponse reproduit ce même caractère.

— Pouvais-je parler d'amour au Sphinx?

— Pourquoi parler d'amour à ce qui est mort?

— Est-ce que la mort existe? tous les textes de ta race la nient. La mort n'est qu'un voile étendu sur l'infinité des transformations. Que signifiait le Sphinx, quand il vivait, dans la pensée de ceux qui l'érigèrent? je ne sais! Mais, je n'ai point de doute sur ce qu'il signifie, pour moi qui le regarde: il est la forme du mystère et des plus antiques pensées, comme tu es celle du plus subtil désir.

— Qu'est-ce que la subtilité, ô étranger?

— La conscience simultanée d'un grand nombre de rapports.

— Je serais donc, par ma beauté, une réponse à un grand nombre de points concupiscibles?

— Oui, tu es cela!

— Je suis cela, en ton esprit, qui, lassé de pensers sévères et d'application studieuse, se détend tout à coup; et cette réaction, tu l'incarnes en la sœur d'Isis. Cependant ne te reprocherais-tu pas, de voir, avec un œil sexuel, je ne dis pas la Madone, mais telle sainte de sa suite? Tu t'estimerais inférieur, d'assaillir d'une rêverie impure, ce qui a été fait pour radier de la chasteté, et, bien Occidental et chrétien en cela, tu ne crois pas devoir le même respect à une religion prétendue païenne et morte, qui cependant ressemble à la tienne.

— Je t'évoque, selon ma connaissance de ton mythe : épouse de Set, tu as obtenu un fils, de l'ivresse d'Osiris : ta sœur, la grande Isis, n'obtint sa puissance que par des sortilèges, et fut la plus éhontée des intrigantes auprès de Ra.

— Calomnie d'allégorisme : ma sœur est le

principe androgyne succédant à la mâleté seule et stérile : et moi je suis cette notion de l'Eros, qui quitte le plan infructueux du fait pour aller chercher la vie à son vrai foyer.

— Commentaire sans base : les amours cruels et coupables des Dieux grecs seraient aussi des calomnies d'allégorisme !

« Je ne peux te voir qu'à travers ta légende et tu me sembles exiger plus de respect, ou mieux, un autre genre de respect que celui que tu mérites.

« Magicienne séduisante, je t'ai demandé quelques secrets et tu ne m'as livré qu'une sensation de désir cérébral, quelque chose de mieux que la réalité, quelque chose de moins qu'un rêve : je suis déçu.

— La vision est le voyant, augmenté des analogues fluidiques : en me jugeant inférieure, tu m'as vraiment infériorisée, par rapport à toi ; je ne peux que vivifier ta pensée ; et ta pensée étant basse, rien ne s'élève de ton incantation.

— Adieu, Nephthys. J'aurais voulu emporter un souvenir de ta grâce, et une grâce de ta science.

— Je voudrais, étranger, te laisser ce souvenir, et te donner un secret ; mais ta ferveur

ne suffit pas à me réaliser. Si tu étais venu à moi comme tu es allé au Sphinx, tu aurais senti mon baiser jusqu'au cœur de ton cœur.

« Hélas ! tu m'appelles sans assez de force ; moi, je m'efforce inutilement à condenser, en fantôme, des particules d'astralité. Tu as troublé le sommeil dispersé de mon double, sans me réveiller. Hélas !

— Adieu, belle pleureuse ! que jamais plus mon esprit ne sentira ; souffle épars, écho indistinct du passé.

— Si j'inspire, un jour, quelque homme plus ingénu, à la force que je lui prendrai, je saurai te rejoindre.

— O Nephthys, là où je vis, il y a un obélisque et des salles égyptiennes au musée ; mais l'atmosphère sidérale est telle, que tu n'y vivrais pas un instant.

— J'entrerais au double de qui te sera cher.

— Quel conte !

— Ce n'est point un conte : je te répondrai, sois-en sûr, non pas sous ma forme des reliefs sacrés, mais cachée dans un être réel qui me donnera l'hospitalité fluide, parce qu'elle en tirera un grand profit.

— Voilà une variété du succubat que j'ignorais.

— Tu ignores que l'être qui se modèlera sur ton désir m'appellera, si ton désir me formule, et je mêlerai mon corps sidéral à son corps physique, et tu me posséderas, et je me donnerai, par elle.

— O Nephthys, tu me suggères des absurdités, même selon la goétie, mais je te sais gré de ton invention ; elle me flatte, car je ne l'ai pas méritée.

— Le mérite d'un homme, pour une femme quel est-il ? le même d'un mage pour une déesse : de l'avoir évoquée. »

Ainsi s'arrêta la cogitation : certes, très inférieure aux autres dialogues et finissant en grimace astrale, et je ne sais pourquoi, comme un motif musical me revenaient ces bribes d'un conte égyptien :

Qui t'a amené, petit,
Dans cette île, qui t'a amené ?
Si tu tardes à le dire,
Tu vas pâtir, petit.
La peur va te renverser
Si tu ne me dis pas, petit,
Une chose nouvelle,
Une chose indicible,
Une grande chose, petit !
Car tu es dans l'île du Double
Et j'en suis le Dragon,
Le Maître de Pouanit.

XXXIX

LA DESCENTE DU NIL

Maintenant, il faut descendre cette vallée. Dans le temps compté, la Palestine, la farouche gardienne du mystère juif, s'inscrit. Comme le troupeau de Mosché, je regretterai la terre d'Égypte, quand je serai dans la prétendue terre de promission. Pas un monument, pas une statue, rien n'existe en Terre Sainte que du souvenir; mais le Sauveur du monde, mon Dieu, y est mort, et je dois y aller. Je dois, c'est-à-dire je surmonte une anxiété véritable; je m'embarquerai, dans huit jours, à Port-Saïd, pour Jaffa, parce que cela convient à ma foi, à mon œuvre, l'avouerais-je ? à mon rôle intellectuel.

Je me jugerais scandaleux d'être allé à

Eleusis, à Thèbes, et de n'être pas venu au Saint Sépulchre.

Il me plairait mieux de rester encore sur les bords du Nil ou de revenir sur mes pas, revoir l'Hellade : mais céder à de vains présages ; et peut-être retrouver plus tard, au foyer, le cuisant regret de n'avoir pas profité de cette proximité actuelle !

Descendant le divin fleuve, que je ne reverrai jamais, peut-être, je m'aperçois qu'ici, tout m'est cher, — le passé et ses mystères, le fellah et sa détresse.

Les sources du Nil, ce sont les paupières d'Isis et de Nephthys, pleurant Osiris, leur frère divin, qui font déborder le Nil céleste en Nil terrestre.

Dans la nuit du 17 juin chaque année tombe la larme d'Isis.

La première eau de la crue est empoisonnée, dit-on, et s'appelle le Nil vert ; puis vient le Nil rouge, plein de boue ferrugineuse d'Abysinie ; enfin le Nil bleu.

La première cataracte n'est qu'un rapide : le courant a beaucoup de force ; il écume aux rochers et se divise à l'infini, en filets bruyants ou en nappe dormante. Le granit qui l'exaspère encore, après tant de siècles, est la

pierre la plus dure et la plus dense qu'on puisse rêver : mais ni l'obstacle, ni la fougue de l'eau ne légitiment cette légende qu'une colonie perse ne put supporter le vacarme de la cataracte et s'éloigna.

Le bateau doubla Eléphantine, avec une eau peu profonde : le regret de n'avoir pas vu Abou-Simbel (Ypsamboul) me piqua un instant. Les rives fuyaient, désert jaunâtre fermé par des montagnes mornes et sans dessin.

La lumière étincelait dans l'air sec et vibrant. Je revis Kom Ombos et Djebel-Selseleh, la carrière de grès d'où sortirent tant d'œuvres et qui au passage ouvrait des baies noires de spéos.

Des pélicans mornes, sur les berges grasses, des dahabiehs pointant leur voile oblique vers le ciel ; le cri de la sirène déchirait désagréable l'attention rêveuse : par instants, un bruissement de cigales à peine distinct s'élevait des palmiers doum, ou des sycomores de la rive ; et tristement, je pensais, mécontent de moi, à la trop brève étude et aux secrets que je laissais à peine entrevus, illusion peut-être, mais ce qui nous meut est toujours réel. Le fait moral vaut-il moins que le fait physique ? Saint Augustin pleura

sur Didon abandonnée. Qu'importe que Didon n'ait pas existé ! Lors même qu'un plus long séjour ne m'eût rien révélé de la magie égyptienne, je souffrais d'y renoncer : la perte, illusoire pour tous, était réelle pour moi. Le courage de son cœur, il faut l'avoir, même s'il bat, sans conformité, avec le cœur universel.

Nous ne vivons qu'en nous : le phénomène extérieur, dès qu'il nous affecte, s'alchimise en quelque chose, qui n'est plus lui, mais notre façon de penser ou de sentir.

Qu'est-ce que la sainteté, une façon de sentir Dieu et le génie une façon de le manifester ?

Combien d'idées baroques et de ressorts dérisoires ont été conçus, par tel admirable esprit, avant que l'inspiration se cristallisât lumineuse et adamantine.

On peut nier l'intérêt de ces notations : si nous avions des tablettes de Cléopâtre où fussent marqués ces seuls mots : « Je m'ennuie », cela nous intéresserait, car tout en elle parle à notre esprit. Au lieu de cela, que le touriste anglais développe pourquoi il s'ennuie, cela semblera un défi à la patience.

Le fragment qui exprime l'auteur, au lieu de la matière traitée, serait donc une folle

jactance ; s'il ne figurait la confiance d'une âme à ses sœurs. Être admiré n'est rien : il faut être aimé, en son esprit ; et non toujours justement. Être aimé avec indulgence et partialité selon la loi amoureuse qui ne demande autre chose que la personne, non ses qualités.

A moins d'écrire d'une façon catéchistique, on ne doit penser qu'à ceux qui vous aimeront : à eux seuls on se doit et eux seuls se reconnaissent en vous.

Le vrai et grand génie offre un pur miroir à toute l'humanité, et elle le consacre ; le moindre créateur ne correspond qu'à un petit nombre d'âmes, peut-être imparfaites et malades comme lui. Qu'importe ! pour une plus riche paroisse, il abandonnerait la pauvre cure intellectuelle où il paît ses semblables !

Non, soyons fidèles à nous-mêmes, en ceux qui nous ressemblent, les avertissant de nos tares qui sont les leurs : et soyons aimés par quelqu'un, plutôt que d'être estimé de tous.

Un seul cœur pleinement occupé vaut autrement que le suffrage modéré d'une élite. Dieu lui-même préfère un enthousiaste à tous les approbateurs.

Que la foi soit donc notre règle : et laissons sourire les impersonnels, laissons lire

même nos faiblesses, pour consoler, par elles, ceux qui auront les mêmes.

Oui, j'ai, comme Isis, mais sans que la vie en jaillisse, laissé tomber quelques larmes, en quittant Philæ.

La Force du Passé, en art tradition, en fait hérédité, en tout prestige, prime l'intérêt et l'impériorité de la vie, et décide, par ses préceptes et ses exemples, des meilleurs d'entre nous. L'éducation n'est ni le foyer, malgré la mère, ni le collège, malgré la discipline ; ce qui décide l'âme de Charlotte Corday et celle de Roland c'est Plutarque ; leçon de vertu ou de crime, vœu d'idéalité ou d'ambition, l'imitation du Passé semble la loi de l'individualisme moderne, depuis la Renaissance : et ce ne fut pas une vaine piété, chez les plus grands hommes, que cette vénération de l'antiquité ; elle les poussa au plus haut d'eux-mêmes : notre histoire morale et immorale imite, à chaque instant, l'empereur ou le démagogue romain.

Aujourd'hui, Rome voit son prestige pâlir ; les thermes de Caracalla, les débris du Forum s'effacent à l'écrasante comparaison de Thèbes et de Ninive : l'humanité, de moment en moment, retrouve son histoire, et le dix-neu-

vième siècle a découvert plus de siècles d'annales authentiques qu'on n'en attribuait, au cosmos lui-même, il y a cinquante ans. Quel spectacle que ces empires oubliés qui jaillissent de la cendre, et se livrent à nous, miraculeusement conservés jusque dans les détails intimes de la vie ! Ce prodigieux enseignement, dont la littérature et l'art ont déjà profité, ne produit aucun changement, chez l'homme d'État : jamais les puissants ne bornèrent leur vue à tant d'étroitesse, et s'il y a encore des artistes, la race des gouverneurs est bien éteinte.

Dès que l'individu vaut, il exploite l'époque ou s'en désintéresse : et les intelligents se divisent en fonctionnaires, vivant sur le corps social comme corbeaux sur charogne, et indépendants qui se dérobent même à la pensée du présent. Jamais un pays latin ne présentera cette unité morale, qui faisait de l'Égypte une personne colossale : le mot État ne signifie présentement qu'un faisceau économique : et c'est une stupeur au point de vue philosophique, qu'une civilisation qui n'a point de vie morale, et que ni la religion, ni aucune formule supérieure ne relie en ses parties, cordialement désintéressées les unes des autres.

Quand on vient de France, pays officiellement athée, qui n'invoque en ses actes officiels, nulle part, l'idée de Dieu; et pratique comme forme supérieure de religiosité l'indifférence et enfin n'enseigne rien de la vie future et du devenir en ses écoles; et qu'on voit l'ancienne égypte si religieuse que peuple et pharaon paraissent plus que mystiques, illuminés; on se demande s'il y a des lois pour les collectifs et comment ces mêmes lois, qui favorisèrent l'empire du Nil, tolèrent maintenant la fourmilière des Gaules.

Est-il possible que des êtres si semblables par la pensée, les besoins et aussi les facultés, puissent exister, en pratiquant des maximes si adverses?

Vraiment, le monde occidental présente un état sans précédent, qui déroute le contemplateur de l'histoire: des traditions, rien ne survit.

Il y a scission, entre toute annale et aujourd'hui.

Nous arrivons à un millénaire qui sera fameux, par ses ruines. Car, si l'évidence métaphysique qui explique toutes les périodes, sauf la nôtre, est un critère valable, nous devons misérablement mourir.

Stobée donne une citation de Thot, qui a sa place ici :

« Ce qui gouverne le cosmos, c'est la Providence ; ce qui la contient et l'enveloppe, c'est la nécessité. Le destin pousse et contient tout par sa propre nature qui est à la fois destructrice et créatrice. Le premier facteur du monde est donc la Providence, qui emplit le ciel et se manifeste par le mouvement infatigable et éternel des Dieux.

« La Destinée est la parallèle de la nécessité.

« La Providence crée ou renouvelle.

« La Destinée nécessite et la Nécessité destine. »

En ajoutant le quatrième facteur de d'Olivet, la liberté ou volonté de l'homme, on a le schéma de l'économie du monde.

Appliqué à l'heure latine, il donne des équations de désespoir.

Le rôle de l'homme, en face de la Providence, qui est analogue à la Grâce, mais plus régulière et générale, serait d'adhérer à son plan : et l'homme contemporain ne la méconnaît pas même : il l'ignore.

Mais sa destinée est écrite par l'ensemble des lois irréfragables, il peut l'ignorer, elle

se manifeste, en punisseuse invisible et implacable.

Et que reste-t-il de volonté à opposer à la nécessité, c'est-à-dire aux conditions, expérimentalement évidentes de la vie, toutes violées?

XL

UNE SOIRÉE AU CAIRE

Celui qui s'endormirait, dans le wagon de Louqsor au Caire, se réveillerait enterré sur sa banquette et chercherait en vain autour de lui la tache rouge du Baedeker ou le cuir noir d'un album.

Même les glaces levées, ce sable qui recouvre encore plus de monuments qu'on n'en a déblayé, s'infiltré à travers tout, comme un fluide : en une nuit, un centimètre de terre entre et se pose : et des enfants feraient des pâtes, avec la terre que rejette un voyageur, en s'éveillant : curieuse impression, symbolique de l'enlissement moral que produit l'Egypte. Elle absorbe, quiconque, la foule ; les races les plus diverses, subirent cette emprise douce et forte, irrésistible.

Dans les pays où on ne va que pour le passé, le soir reste un problème, s'il n'est pas employé au repos. A Amsterdam, on se couche volontiers, mais la nuit d'Orient sollicite à veiller, à s'aérer et à s'abreuver.

Un jeune Égyptien, du commerce je crois, intervint, dans un achat que je faisais à des ambulants, sur la terrasse d'un café, et quoiqu'il ignorât mon nom, il fut aimable, et me demanda si je connaissais les rues chaudes du Caire, me vantant leur caractère étrange et s'offrant à m'y conduire.

Prenez la *Sortie de l'école turque* et la *Patrouille que son ombre ne peut suivre*, de Decamps ; des figures à Marilhat, à Fromentin, les femmes d'Alger de Delacroix et même des Bida. Ajoutez les Vireloque de Gavarni, les Vautrin de Balzac ; des lords actuels en costume de soirée, des touristes avec lorgnette en bandoulière ; panachez, de ces polichinelles officiels qu'on nomme des cawas et qui semblent échappés de la cérémonie du mamouchi : lancez cette cohue dans des rues sales qui montent et descendent, et éclairez à outrance par des quinquets qui fument ; vous aurez les rues chaudes du Caire.

Les femmes diverses qui s'encadrent dans

les porches ne signifient rien ; mais la cohue dépasse en bizarrerie tout ce qu'on imagine. Là, deux jeunes hommes d'Oxford, au linge et aux vernis étincelants, coudoient des Arabes farouches au burnou noir en poils de chameau, au regard de chacal ; derrière, le cawas, faisant sonner le fourreau d'argent ciselé de son yatagan, veille d'une moustache bienveillante sur les plaisirs de ses nationaux. A côté, des grappes de touristes écarquillent un œil stupide et saïace cherchant l'Orientale, la houri des *Mille et une Nuits*, dans ce tas d'ordures cosmopolite. Un clergyman aux lunettes d'or, digne et très long, passe, comme à l'Esbékyeh : le policeman égyptien, qui sourit à son ordinaire au contraire du gardien français, soigne, de sa clairvoyance, la montre de l'étranger.

Cela est calme : les fonctionnaires eux-mêmes se promènent lentement, mêlant leurs tarbouchs aux chapeaux de soie luisants. Pas de jurons ni de cris, ni de poussée : le long des murs, des tables et des bancs, où des indigènes boivent ou regardent, sans grossièreté.

Semblables à des maîtres des cérémonies, des jeunes gens, en tunique noire, ayant des allures d'élèves du collège noble, s'avancent un peu, souples et dignes, et combien discrets ;

pour apprendre à l'étranger, qu'il n'y a pas de limite d'âge et que la débauche est libre ici, incomparablement. Si la nature des offres indique celle des demandes, le feu du ciel aurait ici fort à faire.

L'antithèse de la fonction et de l'extériorité n'alla jamais plus loin que dans le proxénète du Caire ; ce n'est pas seulement un homme distingué, affable, il est hiératique et plein d'onction.

Le jeune Égyptien, qui me conduit dans cet enfer, me donne des indications de précieuse psychologie sur la société anglaise d'abord ; mais d'elle rien ne m'étonne et rien ne m'intéresse. Ses révélations sur l'Oriental confirment ma perception ; et barrent l'idée préconçue, faite de mirage et de lecture, qu'on a en Occident.

L'Amour tient peu de place dans l'Orient parce que la femme s'achète : il ne faut pas penser à des différences de mœurs entre le fellah et l'arabe, sauf la douceur du premier : ils ont la même religion et aussi la même notion morale. Or, leur idéalité se projette vers la paternité et non vers la femme, dont la situation oscille entre la bête de somme, si le mari est pauvre, et la bête de luxe, s'il est riche.

Traduisant en arabe la *Physiologie du mariage* de Balzac, on obtiendrait une belle vente : le musulman n'a qu'un sentiment passionnel, vraiment unanime : la peur du cocuage ; une peur hystériforme, une peur panique, irréductible. S'il voit son ombre, par un effet de lampe, en embrassant sa femme, il se croira cocufié par l'invisible. A ce souci tant que dure la beauté, succède l'indifférence. Leur idéal s'appellerait bien la femme-enfant, le tendron ; ils ne comprendraient jamais celle de trente à quarante, qui est l'apogée moral de la femme. La distance d'âge de la jeune fille à l'homme mûr empêche toute communion sentimentale. Servante intime, qui a l'entreprise des sens du maître comme une cuisinière celle de son estomac, le musulman est *servi*, sexuellement : il n'est pas aimé, car lui-même se sert de la femme, mais il la méprise trop, pour en être estimé.

Il la juge si fragile, si irresponsable qu'il la traite en oiseau, dorant les barreaux de la cage, ou la bâtonnant, suivant l'étiage social. L'eunuque incarne, dans tout l'Islam, la véritable puissance domestique, ce gérant responsable de l'honneur conjugal qui donne le fouet au besoin, coûte à lui seul plus que ses pri-

sonnières et véridiquement gouverne la maison et le maître. Ce nègre hideux supplante, en fait, toute autre influence domestique : par lui seul s'opèrent les ventes, les achats, et ce n'est pas ici « le sou du franc » de Maritorne mais le louis du franc, prélevé sans cesse.

L'Égypte, quelque avilissement que le joug islamique laisse sur les pays, se serait relevée, si la France ne l'avait pas livrée à l'Angleterre, pour quel prix et à qui versé, je suis trop prudent pour le dire.

Actuellement, l'Égypte est une possession anglaise, sans étudier comment la chose advint : mais je signalerai, comme monument d'audace, comme pyramide de mystification, la prétendue guerre des derviches.

IL N'Y A JAMAIS EU DE DERVICHES, mais il y a toujours moyen d'en faire naître ; simple moyen : des hommes bien équipés, avec des fusils à tir rapide et à longue portée, criblent un village, éventrent les femmes, et brûlent les cases et les récoltes ; celui qui survit court se réfugier et annonce le même sort à un autre village, lequel essaye de se défendre ; cet essai de défense légitime une attaque. Gloire à la Victoria !

C'est ainsi que les anthropomorphes du

Foreign-Office ont inventé la guerre des der-viches, prétexte à l'annexion de l'Égypte. Car le gorille anglais a des principes comme le loup de la fable.

Vous croyez que, dans l'Inde, il exterminera franchement comme un tigre, non ; il enverra un soldat ivre trousseur les épouses hindoues en plein soleil, et comme quelqu'un protestera, il réprimera la protestation, car il est chrétien, l'orang-outang anglo-saxon, et civilisé !

L'avarice, l'imposture, le cynisme et la férocité sont les pylônes du temple anglo-saxon.

De Gibraltar au Cap, cette ligne ils la passeront au travers du corps de l'humanité et sans soulever de protestations : car chacun regrette de n'être pas Anglais, c'est-à-dire d'un pays où il n'y a pas de service militaire : et ce seul fait explique le patriotisme outrancier des gens d'Albion. Ils sont les seuls, en Occident, à ne pas craindre l'officier et à ne pas subir, dès l'âge d'homme, des affronts qui avilissent à jamais.

Comme à Paris, on va au café-concert, on va au Caire, à la danse du ventre ; les visiteurs des expositions universelles se croient

volés, ils se trompent, l'Afrique n'a guère mieux, c'est-à-dire que l'ignominie est identique.

L'animal cache son désir; comment l'homme vient-il à l'étaler? Cette salle qui s'hypnotise sur les trépidations d'un ventre, de vilain ton et de ligne quelconque, fait pitié et dégoût.

Tout ce qui, en volupté, sort du face à face, s'appelle de la saleté, et le corps de ballet de l'Opéra, où il n'y a pas un mime, où jamais ne se produit un geste, où les faces grimaçant, où les jambes donnent l'impression de mécanique, le ballet de l'Opéra est une saleté traditionnelle. Qu'on essaye de faire danser, à ces marionnettes, la danse des derviches des ruines d'Athènes, et on verra leur inanité d'art, même leur inanité de luxure.

Le ballet a barré la route à *Tannhauser*; un jour, les disciples de Wagner chasseront le ballet des théâtres, non pas seulement de l'Académie de musique, mais même des théâtriculets. Les polissonneries ne doivent pas être publiques et inscrites au budget.

Un sénateur a traîné en correctionnelle des artistes qui avaient promené, en leur bal, une femme nue; mais ce Gêronte n'a pas touché à l'institution nationale de la danseuse: mo-

rale qui met un maillot et un tutu, morale de polisson, de débauché bourgeois.

La beauté, ou simplement la chair est le prix de l'amour, et chaque fois qu'une femme montre, fût-ce un centimètre de sa peau, à plus d'un, elle est impure.

Aurait-elle un amant, elle ne serait que coupable.

La vraie pudeur, c'est de n'employer son corps que pour exprimer son cœur ; le reste est convention ; et l'homme même se diminue, en ne résistant pas à la contagion érotique, et en supportant, dans son prurit, le hideux coude à coude de la foule.

L'esthétique de la sensation, nul n'y songe, même parmi ceux qui ont pour labeur de sentir : ils ne s'élèvent pas jusqu'à choisir.

Une nausée profonde me restait de ces tableaux de vice sans volupté, et un grand étonnement.

A la façon dont les hommes s'amuse, comment ne pas croire que l'animalité, pour beaucoup, serait un haussement et une purification ?

XLI

AU TEMPLE DE GRANIT

Je me retrouvai, sur la route des Pyramides, avec une joie insigne ; je revis les détails successifs du paysage, avec la joie qu'on a aux réauditions wagnériennes : on salue les motifs, fier de les connaître si bien, heureux de cette intimité avec une si auguste pensée. Le même plaisir du second voyage à Bayreuth, je le retrouvai sur cette voie des plus énormes tombeaux de la terre, et quand j'arrivai au Sphinx, je crus revoir un ami, alors que la petite ville d'art qui eût pu devenir le centre esthétique du monde n'est plus que la banque Cosima, Siegfried Von Gross ; bonne banque, du reste, excellente maison où on fait deux millions par an d'une œuvre qui ne put nourrir son auteur.

La chaleur avait chassé la clientèle anglaise de l'hôtel Mena-House, mais en revanche un régiment campait près des Pyramides, un régiment tout battant neuf, buvant à la glace, se faisant les ongles et en traditionnelle brute lançant des pierres sur la stèle de Thotmès et jouant à érafler cette belle plaque de granit rose, qui git entre les pattes du sphinx.

Comme c'est fin de saison, les petits fellahs vendent à bon prix les scarabées, les œils mystiques, les statuettes. Pour en dissuader un de me tromper, je lui fais, en un clin d'œil, le tri de ce qui est faux et de l'authentique ; il rit, en montrant le côté de la contre-façon, et dit : « pour l'English ».

Les Pyramides m'étonnent encore plus qu'au prime abord, sans m'inspirer autant d'admiration. Même en architecture, la quantité de matière, l'accumulation n'est pas la vraie doctrine : je pense qu'on voulut lutter contre le temps, le sable et l'impiété des hommes ; la victoire a suivi l'effort ; et que le tombeau des Scalger n'eût pas été là à sa place, ni même celui projeté par Michel-Ange pour Jules II ; n'importe, il y a trop de géométrie visible, et plus d'ingéniosité que de véritable architecture.

Mon fellah aux scarabées m'ouvrira la grille du temple, vers dix heures du soir, et je serai seul, au vieux sanctuaire, sous la lune. Peut-être, là, trouverai-je comme les autres des débris de matière, des lambeaux d'idées; et rapporterai-je de ma veillée, quelques belles notions, scarabées vivants et inestimables. Je ne maudis point cet hôtel si proche du Sphinx et de son temple; je l'utilise. Peut-être, dans mon amour ardent du passé, ai-je trop hurlé contre les choses modernes, laides et commodes et en tout cas fatales : mais la véritable équité d'un homme qui, plusieurs fois par an, tourne et retourne en tous les sens, les idées générales, ne peut paraître qu'aux professions doctrinales. La boutade exprime l'artiste, et quel enthousiaste n'a pesté, avec violence, contre le dérangement de son rêve et la mascarade de sa vision!

C'est une des pires faiblesses de l'esprit humain que l'envers d'un amour soit une détestation, que les cathédrales empêchent de sentir les Pyramides, et Dante, Virgile; et les Italiens, les autres peintres. La culture constitue une incessante réaction contre cette tendance nécessaire; mais en se souvenant que l'éclectisme n'a jamais valu, ni produit rien,

et que l'amour qui se motive, n'est plus une passion mais un jugement.

La traduction de Pierret à la main, j'ai cherché une oraison qui convint au sanctuaire sans disconvenir à l'orante, et je n'ai rien trouvé qui me contentât. Cependant la formule litanique est propre, comme l'égrenage d'un chapelet, à fixer l'esprit et à le tendre vers un but pieux; et quel plus légitime que de recevoir la leçon séculaire des vieux maîtres penseurs.

— Dis-moi mon nom, dit le temple.

— Ton nom est unité pour l'esprit, tradition pour l'âme, et secret pour les yeux.

— Dis-moi mon nom, dit le pilier.

— Ton nom est quaternaire pour l'initié, force pour l'âme, élément pour l'œil.

— Dis-moi mon nom, dit le mur.

— Ton nom est ésotérisme pour l'esprit, communion pour l'âme et barrière pour les yeux.

— Dis-moi mon nom, dit le sol.

— Ton nom est analogie pour l'esprit, dogme pour l'âme et contingence pour les yeux.

— Dis-moi mon nom, dit la poutre.

— Ton nom est révélation pour l'esprit,

témoignage pour l'âme, exemple pour les yeux.

— Dis-moi mon nom, dit l'albâtre.

— Ton nom est concordance pour l'esprit, sainteté pour l'âme, piété pour les yeux.

— Dis-moi mon nom, dit le granit.

— Ton nom est orthodoxie pour l'esprit, constance pour l'âme, martyr pour les yeux.

— Dis-moi mon nom, dit le couloir.

— Ton nom est sacrifice pour l'esprit, charité pour l'âme, pratique pour les yeux.»

Vainement, je veux tirer du Livre des Morts un grimoire à mon usage.

Cependant « je suis porteur des secrets concernant le front de Seb et la balance de Ra, qui porte la vérité, en elle, chaque jour... Je dois voyager dans la barque de ceux qui retrouvent leur face. Je suis un vivant pourvu, plus que tout autre vivant. Verrou de la porte, laisse-moi entrer; je te dirai ton nom, et à toi aussi, serrure, à toi encore clé... Seuil de la salle, je marcherai sur toi, car mon pied droit s'appelle ceinture de Khem et mon pied gauche douleur des Nephthys... C'est toi qui détermine la terre, ô Thot... O Dieux de la double retraite... O gardiens des portes du Tiaou. Et toi qui es dans le disque... que je

185
passe libre par les pylônes, que je m'avance, aimé et sans souillure. O Osiris le Bon et le vrai maître de l'âme suprême et maître de la terreur. O Dieux d'Abydos. »

Ces formules n'intéressent que ma curiosité sans m'émouvoir; et si je réfléchis, le temple de granit m'apparaît le seul au monde où la prière doit se faire abstraite, d'autant que les civilisateurs de l'Égypte sont des êtres qu'on ne peut se figurer, ni même rattacher fortement, à n'importe quel rameau humain. Fabre d'Olivet, et à sa suite l'école contemporaine, ont admis que la plus antique civilisation fut celle des noirs; elle posséda toute l'Afrique et partie de l'Asie. Cette assertion est gratuite, sans preuve aucune; mais une autre théorie basée sur des monuments sort de l'occultisme.

Les Rouges ou Égyptiens seraient les Atlantes : et les Indiens de l'Amérique auraient la même origine.

Il y a, au Pérou, des pyramides, des sphinx, des colosses, des obélisques, des hiéroglyphes.

L'abbé Brasseur de Bourbourg a fait de belles découvertes sur les anciennes civilisations de l'Amérique du Sud.

Comme beaucoup d'enfants de ma génération, j'ai eu dans les mains un volume de la bibliothèque rose, *la Vie chez les Indiens*, de Catlin, et des Cooper et des Mayne-Reid et des Gustave Aimard illustrés.

La première fois que je vis des images représentant des Égyptiens, je les pris pour d'autres Peaux-Rouges : et pour précoce que je fusse, j'ignorais encore l'intérêt de ma remarque. Elle me revient aujourd'hui, mais mêlée à la question fourmillante de détails de l'Atlantide.

XLII

DIALOGUE AVEC UN DOUBLE

On dit « veillée » du labeur intellectuel et « journée » du travail physique ; n'est-ce pas un instinct confus que la plus grande activité de l'esprit a lieu, pendant la cessation de la vie générale ? L'amour, l'étude, aiment la nuit ; et plus la matière sera subtile, plus l'ombre et le silence seront de parfaites paranymphe.

L'autre fois, entre les pattes du Sphinx contre la stèle en granit rose de Thotmès, je fus ému, sans angoisse. Ici, j'étais enfermé dans un temple sans toiture et où la lune entrait. Les murs luisants et comme huileux m'impressionnaient d'un frisson solennel. Je me plaçai au centre du Tau et, ayant fait trois signes de croix préventifs contre les larves

errantes, je dressai mon esprit vers ce que je ne pouvais nommer, dans l'incertitude de la réponse et de la qualité du répondant.

Je me sentis téméraire et je craignis d'être déçu; bientôt une assurance mentale se produisit et, à voix basse, j'incantai pour tendre mon attention et matérialiser le fluide du lieu analogue à ma pensée.

— Si une fluidité pure a résisté à l'incessante transformation de toute chose de l'être; si une molécule, de ceux qui érigèrent ici le lieu de leur pensée, larve sublime, rôde encore, mouche de l'invisible, le long de ces parois luisantes; si quelque particule de ce qui fut, peut être encore : moi, pieux et d'intention droite, j'implore la leçon des vieux maîtres pour l'emporter, comme il me sera dit; ou don merveilleux et à jamais scellé en mon esprit, où délégation de parole, que je formulerai, selon le rite de la vivification du Verbe.

« L'aile du pur désir doit prendre un grand essor pour atteindre son objet, s'il a cessé d'exister dans la série humaine.

« Le catholicisme abonde de manifestations excellentes, purifiantes, exhortantes : que l'égyptianisme se manifeste ainsi!

— Les élus ne répondent pas aux questions, mais aux prières.

— Je prierai.

— Non, tu ne peux prier que le Dieu vivant et non les Dieux morts.

— Je prie les anciens penseurs, qui n'ont pas laissé au monde leur doctrine.

— Et s'ils ont jugé inutile de laisser cette doctrine, crois-tu qu'ils vont venir, te la donner, à toi? Et sais-tu, s'ils ne l'ont pas laissée d'une façon mystérieuse, visible pourtant, lorsqu'ils abdiquèrent leur puissance, devant la toute-puissante apparue? Tu possèdes plus de vérités qu'il n'en faut, pour substanter une évolution entière de race : choisis et réalise, fût-ce une seule notion.

— Pour réaliser, il faut être touché à l'âme, et c'est cette impulsion que je demande.

— Un prestige !

— Oui.

— Si tu l'obtenais, tu ne le verrais pas. Le prestige n'existe que pour l'ingénu : et tu le percerais sans profit. Tu veux une illumination de l'esprit, aussi vive qu'un embrasement du cœur ; et cela, n'étant pas selon la Norme, s'appelle, un vain désir.

— Saint Thomas disait que toute son écri-

ture n'était qu'un fétu, auprès des moments de pensée incandescente, consentis par la grâce.

— Sa sainteté échauffait son génie.

— Mon intention est sainte. Sont-ils donc si nombreux et si sublimes, ceux qui viennent, mendiants de la vérité, quémandeurs de l'aumône de lumière, pour qu'on me méprise?

— On te repousse, parce qu'on t'aime.

— Qui m'aime?

— Ce qui t'eût aimé, il y a neuf mille ans.

— On m'aurait répondu, au moment où mon interrogation sans mérite ne valait rien : et à cette heure où elle témoigne de ma piété?

— A cette heure, ta piété s'égare.

« Le temple sans symbole fut aussi le temple sans parole. Ici, on n'enseigna jamais ; on éveilla des esprits, simplement.

— Qu'on m'éveille !

— L'irritation t'obscurcit déjà : ta volonté demande des armes, et non des notions ; et si nos armes de bronze ne vaudraient plus au combat physique, veux-tu que nos moyens religieux s'adaptent mieux aux nécessités de ce temps?

— Il y a des matières immobiles.

— Non, aucune.

— Il y a des identités éternelles.

— Toutes sont éternelles.

— Eh bien ! donne-moi la clé identique, j'en trouverai l'usage.

— La clé est rouillée, la serrure changée ; la clé est une chose de musée, la serrure est vivante et fée et Protée. Tu ne peux pas même parler de Dieu avec un musulman et tu voudrais que la tradition du Nil te servît auprès des modernes.

— Mais, mes maîtres, car c'est ainsi que je vous sens et qu'il convient à ma déférence de vous appeler, votre science s'augmenta dès votre élection : et vous devez être les favoris du mystère et, autant qu'il est donné à l'homme, « les maîtres des secrets de Dieu ».

— Oui, l'intelligence qui s'efforça durant la vie de concevoir l'auguste mystère, reçoit, après sa purification, une couronne de pensées sublimes ; mais, voudrions-nous te les manifester, qu'aucun langage n'existe pour que l'élu tel que nous le sommes, soit entendu par ton intelligence.

— Essayez, ô mes maîtres ! que votre bonté se penche vers mon objurgation qui se projette, autant qu'elle peut.

— Eh bien ! efforce-toi, nous consentons.

Tu sais que les fluides ne sont que des états du mouvement et que la matière dense n'est qu'un arrêt apparent de la vibration. Les facultés de l'âme ne sont que des opérations diverses de l'amour : la pensée n'est que l'amour cristallisé.

« Le phénomène de l'intellection, dans notre sphère, est donc identique à ce que tu appellerais l'enthousiasme ou même la passion ; si tu peux en exclure le péché, le désordre et la dépression. La vie céleste n'est ni la paix, comme le harcèlement de la vie le fait croire, ni la récompense une fois donnée, comme à un bon serviteur ; ni cette béatitude immobile de l'Inde qui rejette la personnalité pour concevoir le bonheur.

« Le paradis est une essence — le mot t'étonne mais je n'en trouve point d'autre — faite de toutes les harmoniques.

« On ne voit pas Dieu, puisque la vue veut des corps, et cependant il y a une perception analogue ; on n'entend pas de musique et cependant un enchantement de cet ordre a lieu.

« Les fleurs sont des végétaux et point de fleurs sans terre : et cependant, l'impression de parfum est un de nos ravissements.

« La Réalité spirituelle, comment te l'expliquer : et que la vie devenant de l'éternité, les phénomènes sont à la fois généraux à toute la sphère et individualisés en chaque juste ?

« La même brise qui épanouit l'âme du simple fomenté l'esprit d'un autre, dilate le cœur d'un troisième et révèle au suivant un arcane inouï.

« La vie, en toi, se modalise en œuvres, pour d'autres, en ambition, en vice ou en végétativité : ainsi l'éternité qui est la vie aussi, la vraie, revêt, en chaque élu, le caractère même de l'élu. Ceux qui ont vécu en priant, en se dévouant, en œuvrant, ont une éternité bien plus active que les cheminants de la période terrestre.

« Et j'arrive à ce qui m'a engagé à te répondre ; car tu as énoncé là, un grand secret en demandant non plus, notre ancienne sagesse de quand nous étions sur terre ; mais celle qui fut, là-haut, la récompense de nos efforts terrestres.

« Si tu savais quelle noble et indicible carrière l'infinie bonté de Dieu ouvre à la bonne volonté de sa créature ! Nulle formule ne peut l'exprimer.

« Non seulement tout ce que nous aurons

pensé de divin nous sera acquis éternellement, c'est-à-dire éclairé, augmenté ; mais encore, et cela retiens-le, et dis-le aux autres : celui qui a augmenté son cœur, celui qui a préparé son cerveau, ne cessera pas de palpiter d'une façon toujours ascendante et de comprendre, dans une progression tellement formidable, que si tu concevais ce point d'élection, il te voilerait l'idée de Dieu, telle que tu peux l'avoir ici-bas.

« O mon fils, songe, que ta volonté devenue harmonieuse à jamais, crée instantanément toutes ses conceptions et de quelle manière ? Suppose une pensée ; à peine est-elle formulée en ton esprit qu'un temple se dresse, le temple de ton idée ; qu'une musique divine se fait entendre, l'harmonie de ton idée ; que les aèdes divins, sur des modes inouïs, exécutent sur la lyre la consonance idéale de ton concept, et enfin, que ta pensée va comme un éclair porter un surcroît de joie à tous les élus de ta sorte et ce même éclair te rapporte leur admiration.

« Les joies du Paradis, comment les concevoir ! Réunis, en un être, la faculté créatrice, la plus vive sensibilité : fais une seule chose de l'extase, de la pensée, du dévouement, de

la gloire, des vertus et des œuvres, et tu auras une approximation de cette unité qui s'appellerait la volupté, si elle pouvait être nommée d'un nom terrestre et sali. Aussi, la chose indispensable à enseigner et à croire, et que nous avons cru et enseigné par-dessus toutes, ce qui nous a valu une élection sublime, c'est le dogme de la vie future, c'est l'immortalité de l'âme.

« Toi qui étudies et qui juges les doctrines, interroge-les d'abord sur ce point, et classe-les hardiment, suivant la réponse.

« Il importe moins de savoir que Dieu est un, que de connaître qu'on le verra, un jour, tout-puissant et justicier, et que l'âme, au lendemain de la mort, reçoit, comme l'ouvrier à la fin de sa journée, le juste prix de son labeur.

« Croire, là est la magie : qui tue la foi commet le même crime que celui d'éteindre le soleil. Or, rien n'existe que par le concept ; et celui qui ne croit pas à l'éternité, en effet, ne la trouvera pas. Nier, dans le domaine des idées, c'est renoncer : et combien, dans les affres du purgatoire horrible, expient une négation sonore, une parole creuse qui fit du doute, en tombant sur d'autres âmes ! »

— Maîtres, vous êtes vraiment des maîtres. J'oserai une question ; j'implorerai une formule : quelle est la façon idéale de concevoir le bien ; et comment tirer un céleste parti des pires circonstances ? Enfin, que votre sagesse se cristallise, en un seul commandement ?

— Le voici : chercher l'infini dans tout et l'y mettre, dans la mesure où on le conçoit. Il faut parfaitement faire tout ce qu'on fait, car si le labeur est vain : idéalement, la perfection qu'on y apporte, lui donne une valeur morale. Par cet entraînement, la conscience se purifie, se sensibilise, et qu'est-ce qu'un juste, sinon un homme extrêmement sensible au bien ? Infinir le fini, ô disciple, voilà l'arcane !

— Oui, maîtres, mais la volonté qui s'attache à toute besogne est une volonté de saint. Il y a de bons esprits qui ne valent qu'aux grands devoirs.

— Les grands devoirs sont aisés, mon fils, parce que la grandeur est une force et nous soulève : les petits, vraiment, font, seuls, la preuve de l'élection.

« Il y a mille partis à étudier, avant d'opter ; mais cette option faite, il faut se donner tout, application et faculté.

« Le vrai dévot balayera le temple avec au-

tant de soin qu'il l'ornerait de fresques, et la vérité, pour être bien et toujours servie, a besoin de frères touriers dignes de la crosse et de sonneurs capables de prêcher. Crois-tu que tous les génies aient œuvré? Non; mais penses-tu que Dieu ait laissé perdre ces facultés et qu'elles furent inutiles parce que le monde les a ignorées? Non, avec les méconnus, les incompris et les vaincus, Dieu fait des cohortes d'esprits gouverneurs. Heureux celui que sa vertu éloigna du Capitole, ou son idéalité, du succès : celui-là peut compter sur le suffrage céleste, qui est éternel.

« Il n'y a que deux sortes d'êtres : ceux qui sont conscients de l'éternité et les autres, perdus dès ce monde, enlisés à la contingence, qui ne verront jamais la vermeille aurore de l'infini.

— Maîtres, quelle parole bénéfique faut-il prononcer devant les modernes, non la plus sublime, mais l'efficiente, la virtuelle?

— Charité, c'est le mot de l'antique énigme. Qui donne s'enrichit; qui obéit augmente en dignité; qui souffre va jouir et qui meurt va renaître. Dieu lui-même paie les sacrifices et il paie en Dieu, c'est-à-dire, en éternité. N'envisage jamais ni le temps, ni le lieu, vaines

réalités sans cesse en mutation; ne sois pas de ton siècle, mais « du siècle des siècles ».

— La Magie, maitres, la Magie, votre science, où se cache-t-elle?

— Dans les rapports du fini à l'infini et non ailleurs. Garde-toi de vouloir forcer les Normes à des obéissances apparentes : autant barrer le Nil avec ta main. Ne modifie que toi-même et laisse la causalité physique opérer ses régulières merveilles. Le grand œuvre n'est pas dans l'athanor mais dans l'alchimiste : le grand grimoire c'est le livre des correspondances naturelles; et la clavicule qui concilie les bons génies, la prière simple et droite. Les hommes ont besoin de beaucoup d'images pour aider à leur faible conception et d'infinis commentaires pour se prendre à la vérité. Or, ce qui est nécessaire devient juste, par cela même. La meilleure énonciation est celle qui réalise le bien.

— Maitres, parlez encore...

— Ton esprit taillera lui-même le scarabée idéologique que l'on te livre, surtout si, à notre imitation, tu prends vraiment pour maître celui qui a réalisé tous les dogmes et qui trône, par delà tous les cieux de l'élection.

« Après cette confirmation de ta propre habi-

tude chrétienne, que veux-tu encore du Passé?

— Maîtres, sa bénédiction.

Et je m'agenouillai devant l'invisible, et ce qui descendit sur moi n'était ni un fluide, ni un contact, mais cette vivification mystérieuse, si souvent contemplée aux murs des temples!

XLIII

AU MUSÉE DE GIZEH

Lorsqu'on revient à cette collection incomparable, après avoir monté et descendu le Nil, tout s'éclaire, se classe, s'anime, et on a l'illusion précieuse d'être en intimité, avec ce beau passé.

Le bijou commente la statue, et le bibelot souligne le temple ; une vitrine évoque un spéos, une amulette un dogme, et les naos ne semblent plus vides.

A cet instant, où on se sent enfin égyptianisé, il faut partir et les dernières visites, avides, fiévreuses, ressemblent à des adieux prolongés.

Pour ceux qui vivent dépayés à Paris, l'Égypte devient une patrie adorable, et parce

qu'on y a vécu un mois, on dirait qu'on s'exile en la quittant : mais on emporte des éléments de rêve qui rendront moins amères les heures d'Occident, les pâles, les veules heures.

XLIV

LES FAITS

« En cette année, Sa Majesté Houni mourut et Sa Majesté Snofroui s'éleva, bienfaisante. »

Ainsi commence l'histoire d'Égypte d'après le papyrus Prisse. Maspero donne la date de 4100 avant J.-C.

Trente-huit ans, ni plus ni moins, avant Houni, Dieu créait l'homme, d'après l'*Histoire sainte* de Victor Duruy. Ce rapprochement démontre, éloquemment, la transcendante importance de l'Égyptologie.

Une preuve de la grande antiquité de cette race, c'est la hache de guerre restée jusqu'à la fin, l'insigne royal, tranchant de silex cordé à un manche.

Snofroui n'est pas un nom de liste, c'est le tumulus à quatre faces appelé pyramide de Meïdoun, identique à la zigurrat. Kheops, Khephren et Mykerinos ne sont pas des noms sur papyrus, mais des monuments d'énormité ; il n'y a pas à invoquer la fantaisie des scribes devant les trois grandes Pyramides, et Maspero affirme qu'elles contiennent des pierres provenant d'édifices antérieurs.

Le sphinx, déjà ensablé aux temps les plus reculés, fut déblayé par Kheops et Khephren.

Une légende déclare que sous la V^e dynastie, sacerdotale, trois enfants miraculeux naquirent des œuvres de Ra, aux flancs de la femme d'un prêtre.

Un fonctionnaire de ce temps s'intitule scribe de la maison des livres.

Avec Papi commence, en la personne d'Ouni, cette qualité d' « ami unique du roi » tout à fait propre à l'Égypte.

Vers ce temps, les barons d'Éléphantine élevèrent douze kilomètres de remparts en briques sèches, pour abriter le produit fructueux de leurs razzias.

Ce fut l'apogée du régime féodal : mais déjà Thèbes, admirablement située au centre même du pays, préparait son hégémonie

qui devait aboutir à l'unité de l'Égypte.

Il y avait, à ce moment, des dynasties locales, à Siout comme à Thèbes, auxquelles il ne manquait que la couronne et le double cartouche : et au milieu de ces conflits des grands barons, le peuple gai et imprévoyant passait de la disette à l'abondance, mangeant sa paye dès qu'il la touchait ; et les textes racontent qu'il y avait parfois chômage « pour cause d'inanition des ouvriers. »

Ce fut un Monthotpou qui réunit les deux Égyptes sous l'hégémonie thébaine, à la chute des Heracleopolitains.

Amenemhahit, père d'Antouf, « écrasa le crime, releva les ruines, fixa les frontières, distribua les eaux selon l'ancien cadastre (inscription de Beni-Hassan) ; il construisit son palais vers Darchour. »

Maspero lit, au papyrus Sallier :

« J'ai fait cesser les deuils, — il n'y eut plus de plainte. — Le taureau de la guerre, je l'ai sacrifié. — J'ai rendu la paix à l'ignorant et au savant. — Mon labour alla jusqu'à Elephantis, ma protection jusqu'au Delta. — J'ai rassasié tout le monde, et je suis un roi aimé. »

Ousirtasen fut associé à l'empire et son

père, alors, se para aussi brillamment qu'un parterre de fleurs et prodigua autour de lui les parfums précieux, comme si c'était eau de citerne.

L'occupation de la Nubie mit l'Égypte en escarmouches et razzias perpétuelles.

Les façons anglaises, de lancer sur des villages nombreux mais sans armes, de petits détachements d'élite, étaient déjà de mode.

Les côtes désolées de la mer Rouge recélaient l'encens si nécessaire à un peuple pieux et le Pouanit passait pour la terre des parfums.

Les deux siècles de la XII^e dynastie furent heureux. Mais « un vent funeste souffla ; des gens de race ignoble arrivèrent à l'improviste qui subjuguèrent le pays ». De Shaousou on a fait Hycksos. Ces adorateurs de Baal égyptianisèrent, rétablirent le protocole pharaonesque et s'installèrent à Memphis.

Seuls, les barons de Thèbes continuèrent la lutte, après cette inexplicable défaite qu'on attribue aux chars de guerre, qui effrayèrent et débandèrent l'armée égyptienne.

Les envahisseurs installèrent à Avaris un immense camp retranché : c'est en cette période que les Ben-Israël pénétrèrent en Égypte et s'y établirent.

Une querelle religieuse fut l'occasion du soulèvement. Ahmosis, roi à vingt-cinq ans, remporta la victoire, et les Hyksos du Delta furent réduits en servitude; on les employa à relever les ruines qu'ils avaient faites.

Thèbes maintenant fut capitale indiscutée de l'Égypte.

Amenoteph épousa sa sœur Ahoptou II : l'ère des grandes constructions se rouvrit.

Toutmes mena les troupes égyptiennes, aguerries par la lutte, contre les Hyksos, dans cette Asie qui jusque-là effrayait l'homme du Nil, archers, carquois à l'épaule, et, nouveauté, des charriers.

Introduit depuis peu en Égypte, le cheval s'y acclimatait avec peine; servait plus à la charrerie qu'à former une cavalerie.

L'Éthiopie s'égyptianisa tout à fait et j'ai parlé déjà de la reine androgyne Hatsou-pitou.

Toutmosis III soumit toute la Syrie méridionale et mit garnison à Gaza.

Nous avons vu les listes triomphales, à Karnack, de cette célèbre campagne de l'an 33.

L'hymne de victoire qui nous reste a grande allure :

« Je suis venu, moi Amon, et je te donne

d'écraser les chefs de Zahi, que tu leur apparaisse brillant comme le soleil, invincible sur ton char, plus imprévu que le météore, plus fougueux que le jeune taureau, ferme de cœur, armé de cornes, plus terrible que le crocodile au milieu de l'eau, comme un lion fascinateur, comme l'épervier, maître de l'aile, comme le chacal du midi, maître de vitesse, enfin semblable à tes frères divins, Horus et Set. »

Malgré la conquête, la civilisation assyrienne régnait encore en Syrie.

On envoyait des princesses de Babylone, en tribut, à Thèbes.

Ce que Maspero appelle le rêve de Thoutmès IV, à l'ombre du Sphinx, caractérise l'époque.

L'enfant royal siestait à l'ombre du Sphinx lorsque Khopri, le scarabée, lui apparut.

« Regarde-moi, contemple-moi, Harmakhis-Khopri-Toum ; tu porteras la couronne blanche et la couronne rouge, car ma face est à toi, mon cœur à toi — nul autre que toi n'est à moi. Le sable m'assiège : délivre-moi. »

Choisi par les reines, il régna et fit débayer le Sphinx et conta son aventure sur une stèle de granit rose que j'ai vu servir

de cible aux pierres de soldats anglais.

Amenoteph, qui tua cent douze lions en douze ans, fut pacifique. Il donna dans le culte populaire d'Atonouet aïma, en dérogeant, une certaine Tii.

Comment expliquer la dévotion extraordinaire d'Amenoteph pour Atonou, forme naturaliste de Ra, en opposition avec Amon-Ra, dieu de Thèbes? Le Pharaon se fit pontife, prêcha son Dieu à la cour, et fit marteler les signes d'Amon. C'était, sans doute, une réaction contre la classe sacerdotale thébaine.

L'hérésie royale eut un effet de dislocation qui aboutit à ébranler la dynastie. Au reste, les rois devenaient rêveurs et fantaisistes, à la Louis II de Bavière.

A Tell-el-Armana, on voit Khouniatonou, avec sa femme Nofriti sur ses genoux, représentation unique et qui caractérise un amollissement.

Harmhabi, homme d'Amon, détruisit les traces d'Atonou; il guerroya en Éthiopie, mais traita avec le roi des Khati.

Séti envahit victorieusement la Syrie, mais sans idée de conquête; pharaon constructeur, il s'illustra à Abydos.

Ramsès II est célèbre par son chant triomphal ; on l'attribuait à Pentaour, mais Maspero assure que c'est le nom du copiste et non celui de l'auteur.

Abandonné de ses soldats, seul sur son char, au milieu de la multitude, le pharaon prend son père Amon à témoin :

— Es-tu, mon père, Amon ? Un père oublie-t-il son enfant ? Que sont ces Asiatiques pour ton cœur ? et moi, ne t'ai-je pas fait des offrandes sans nombre, te bâtissant un temple pour des millions d'années ?

« Me voici, seul de ma personne, sans aucun avec moi ; mon armée a fui, et mes charriers et mes archers ; je suis seul, en face de l'armée des Khétas. Mais Amon, seul vaut un million de soldats. »

Le Dieu étend sa droite et Pharaon est vainqueur ; on voudrait une traduction littéraire de ce morceau d'Iliade égyptienne.

Ramsès épousa une princesse hittite et, pendant un demi-siècle, la paix régna. Le speos d'Ipsamboul, Louqsor, Thèbes justifient l'impression grandiose du colosse de Mitranieh : Ramsès II fut le Louis XIV de l'Égypte. Son fils Menephtah régna en paix.

A force d'amener des esclaves étrangers, la

population devint hétérogène et les féodaux, en l'absence d'un roi fort, s'agitèrent ambitieux, et querelleurs.

C'est sous Menephtah que s'accomplit l'exode d'Israël.

Un Ramsès III voulut imiter son homonyme, mais le goût du militarisme abandonnait l'Égyptien; cependant la campagne de l'an XI repoussa les Khati, au delà des monts, et on construisit les merveilles de Medinet-Abou.

La décadence dissocia le royaume : Thèbes devint une théocratie, tandis que l'Égypte du Nord resta en contact avec l'Asie. « Tour à tour, l'Éthiopie prit l'Égypte, ou l'Égypte reconquit l'Éthiopie. »

Un siècle et demi après les Ramessides, Thèbes n'était plus la vraie capitale où l'indépendance avait triomphé; le sceptre reflua vers le Delta, à Bubaste, à Tanis.

Au siècle de l'hégémonie Tanite, les Lybiens étaient les maîtres, comme marchands.

Sketsong rançonna la Judée et prit Jérusalem.

Mais le désordre féodal devint tel, que les partis appelèrent l'intervention étrangère.

Pianki Meïaumon, des rois-prêtres de Napata, que la XX^e dynastie avait exilé, prit Memphis.

« Il monta l'escalier de l'adyton, il ouvrit, il contempla son père Ra, et la barque; puis il ferma et mit son sceau. Napata régnait sur Thèbes et Memphis, mais l'Égypte était unifiée. »

Thèbes, saccagée déjà, par Assour-Akiddin, fut reprise par Assour-banhabal, puis ce furent les Kimmériens. Psammetick, maître un moment encore, restaura et construisit : ce fut la dernière floraison de l'art.

Psammetick attira des Coréens et des Ioniens; il y eut une colonie milésienne et les plus intimes contacts furent créés entre la race grecque et l'Égypte : les Asiatiques mercenaires, en voyant la faveur des Ioniens, désertèrent au nombre de deux cent quarante mille.

Néko devint maître encore une fois, de la Syrie : mais, en une seule bataille, Kambyses écrasa l'Égypte : la Macédoine devait, au nom de la Grèce, féconder encore la terre du Sphinx.

Il y a une page d'histoire de l'art qui portera éternellement le nom des Ptolémées, et

il serait étrange que l'écrivain ne rendît pas justice à ceux qui honorèrent les arts, les lettres et les sciences, au point de leur demander le charme de la vie, avec l'immortalité.

XLV

LES IDÉES

Il n'y a qu'une idée, le Bien : le bien des formes se nomme beauté; le bien des actions s'appelle justice; le bien de la pensée répond au nom de vérité.

L'absence de Bien constitue le mal, qui est la laideur aux formes, l'injustice aux actions, l'erreur aux pensées.

Mais le Bien a des degrés et, dans les bas, siège le mal.

Si on recherche quelles sont les idées mères de l'homme, on trouve que la première forme du Bien est la vie, avec un bien physique, la santé; et deux biens sociaux, la fortune et la puissance.

L'idéal de beaucoup d'hommes ne diffère

pas de celui d'un seul homme et un peuple vaut comme un individu.

La Beauté ou bien des formes n'existe-t-elle pas, dans les sentiments? Il y a donc une beauté de l'âme.

La Justice ou bien des actes ne suppose-t-elle pas une sanction, autre que l'opinion et la maréchaussée? Et ce que chaque époque, appelle « l'honnête homme », n'est-ce pas plutôt une moyenne d'idéalité, qu'un nouvel idéal?

Dès lors, il y a une justice qui s'inspire plus haut, que la morale courante.

La Vérité ou bien de la pensée suppose la compétence; mais comme il y a des matières où nul homme n'est compétent par lui-même, il faut reconnaître, des assertions telles que la révélation, la tradition; et que certains hommes, les plus grands, reçoivent des lumières spéciales; enfin, que nous avons tout profit à les suivre.

Donc, la beauté de l'âme, la justice des actions et le zèle pour la vérité, nous apparaissent les trois notions idéales qui forment le civilisé et la civilisation.

Que l'on étudie le sauvage qui juge la lâcheté une laideur, ou le brigand qui a le respect du serment, tout être possède une mode

sentimentale souvent inspirée de ses instincts, mais qui classifie, par exaltation ou réprobation, les états possibles de son âme.

L'homme en société élabore toujours une critique des actes, et les classe en crimes ou vertus.

Enfin, le point civilisé se présente et se définit de la sorte suivante :

L'homme civilisé, sincère ou hypocrite, repère son instinct sur une théorie.

Comment sera satisfaite cette triple nécessité d'une éthique, d'une morale et d'une métaphysique, sinon par la religion qui concrétise ces besoins en une formule synthétique de ce qu'il faut faire et de ce qu'il faut croire ? En fait, quel ignare refuserait de prendre jugement d'un peuple, sur sa religion ? La philosophie n'a jamais déterminé les mœurs, si ce n'est par sa forme esthétique. Une pensée n'arrive à beaucoup que par le culte ou l'art ; mais, en Orient, art, mœurs et culte, sont toujours des identiques.

Si quelqu'un se trouve, qui croit à une conception sans réalité, c'est un malade ; et les hallucinations ne sont pas des caractères sérieux, mais des idiosyncrasies.

Il n'y a pas d'idées sans réalité correspon-

dante : de là, légitimité potentielle de la religion.

Par l'influence de la théorie juive, les Occidentaux placent l'unité de Dieu comme premier concept. Avant de s'orienter sur Dieu et de le définir en pluralité ou en monothéité, il faut que l'homme se connaisse et décide d'abord sa qualité.

Que l'ordre ait un ordonnateur ou plusieurs, Dieu ou les Dieux, cela est plus simple que de démêler la condition humaine. Israël se croyait créé à l'image de Dieu, et cependant Israël ne croyait pas à l'immortalité de l'âme.

Or, cette croyance fut la majeure de l'Égypte : à ce point que le mystère de l'homme y fut complètement dévoilé. Il sut que son corps organique est mû par un principe vital, que son âme serait jugée, et pour cela séparée de son esprit ; et que l'esprit ne rejoindrait l'âme que comme exécuteur de la sentence. La théorie du double, merveilleuse pour un initié, eut des conséquences bizarres, telles que la représentation de la nourriture sur les parois de la tombe pour entretenir par ces signes, la vie fluidique. Les statues iconiques, supports de la vie du double, les figurines d'esclaves devant servir leur maître

dans l'autre monde, sont des abus de cléricalisme ou de dévotion.

L'imposition du Sa, telle qu'elle est figurée à Louqsor, s'identifie à un sacrement que l'on pourrait appeler, le royal. Dans un conte, une statue s'approvisionne de Sa, auprès d'une de Khonsou. Ailleurs, un mari se plaint que l'esprit de sa défunte femme le tourmente ; autre part, on envoûte même le pharaon.

Comme la sorcellerie n'est jamais que le décomposé de la religion, de l'identité incroyable entre la goétie du moyen âge et celle du Nil, je conclus hardiment à des identités entre l'Osirisme-Ammonisme et le Catholicisme.

Ra, se laissant tromper par Isis, ne s'élève pas au-dessus de la mythologie grecque, rébus idéique dont la clé est perdue.

La multiplication des Dieux, leurs formes animales seraient admissibles, si leur double n'avait pas vécu dans ces organismes inférieurs.

Le chrétien ne concevrait pas que le plus modeste des angelots pût se loger dans le corps d'un chat.

La seule représentation animale du catho-

licisme est le Saint-Esprit : or, j'ai relevé plusieurs fois, dans les scènes où le pharaon fait la vivification des éléments, des colombes essorant aux quatre points cardinaux.

Thot, dieu de l'esprit, ibis et cynocéphale, révolte notre conception : la forme humaine adoptée par les Grecs, pour la représentation des Dieux, est, incontestablement, un progrès sur l'Orient

Que l'on adore les douze formes du soleil pendant les douze heures du jour telles qu'elles sont au plafond de la salle du nouvel an, à Edfou; ou bien Ra, ou bien Atonou le disque, flanqué d'orantes cynocéphales : la conception ne change guère; elle prend le phénomène cosmique comme point de contact entre la prière et la grâce.

Brugsch a montré la substitution de l'ennéade à la triade; mais celle-ci n'en est pas éclaircie. Thot et Toun prurent chacun deux parèdres, et comme au ciel égyptien les Déesses sont égales aux Dieux, elles eurent deux mâles, le dieu-consort et le dieu-fils.

Il faut dire que dans chaque nome, le Dieu local était le grand Dieu : mais il admettait ses collègues et voisins, par une large hospitalité.

Ni l'*Asclépios*, ni le *Poimandrès*, ni la « *Mi-verna Mundi* » ni aucun des livres alexandrins attribués à Thot n'expriment l'ésotérisme égyptien.

Les prêtres ont gardé leurs secrets. A suivre la chronologie monumentale, du temple de granit à Denderah, l'idée a dû, comme la forme, décroître.

Le prince d'un nome en était le pontife, et le pharaon Thébain pontife national, mais il n'officiait qu'aux grandes occasions.

Sous les Ramessides, il avait quatre degrés d'initiation : d'abord celui de Père divin, ensuite ceux : de troisième, deuxième et premier prophète d'Amon. Maspero attribue à un grand-pontife le dessin de la salle hypostyle.

Le grand-prêtre avait même des offices de nuit : fêtes nombreuses, rites multipliés ; et la moindre faute frappait le rite de nullité : il fallait donc des prêtres très exercés, ayant la voix juste, et le geste conventionnel, pour servir le banquet au Dieu et l'incanter. Le papyrus de Berlin détaille la purification nécessaire au célébrant. La propreté corporelle avait une importance extrême, puisque le prêtre s'appelle, le lavé. Nous ne savons pas interpréter le titre de « maître des visions » ;

mais quelque jour la XII^e dynastie nous livrera la hiérarchie sacerdotale. Les déesses avaient des prêtresses, et les reines, souvent magiciennes, agitaient le systre pendant les incantations de leur royal époux.

On voudrait regarder par-dessus l'épaule d'Imhoptou qui lit un rouleau et y trouver quelque révélation sur cette obscure pensée du Nil, qui attire, s'impose et ne se manifeste nulle part. Nombre d'histoires de sorcellerie, de romans d'aventures nous peignent l'esprit égyptien, mais dans sa moyenne. Nous n'avons pas une page métaphysique; et cela est bien l'effet d'une volonté, non du hasard.

Maspero raconte d'après les Papyrus une histoire curieuse, l'aventure de Sinouhit, fils de pharaon. Ayant surpris un secret d'État, il prit la fuite au nord de Memphis; vers Ismaïlah, il eut soif, c'est le goût de la mort; mais il rencontre des Asiatiques, épouse la fille du scheik, et devient général.

Un vaillant du pays le provoque en combat singulier, sans raison que d'opposer vaillance à vaillance, comme en chevalerie. Sinouhit poussa son cri de victoire sur le dos de l'adversaire vaincu.

Maspero a traduit deux volumes de contes égyptiens qui, malgré leur intérêt, n'éclaircissent pas la vie secrète du Nil.

Dans le Guide du visiteur au musée de Boulacq, il y a des citations de morale d'un père à son fils, curieuses :

« Garde-toi de la femme qui sort sans qu'on le sache, ne la suis pas, ne t'expose pas à éprouver ce qu'il en coûte de respirer dans l'humidité inconnue.

— » Ta mère en te portant, s'est donné un lourd fardeau, sans pouvoir s'en décharger sur moi ; son sein a été dans ta bouche, trois années ; malgré l'horreur de tes ordures, elle ne s'est point dégoûtée. Maintenant que tu es homme et que tu as pris femme, aie toujours l'œil sur les douleurs de l'enfantement, afin que ta mère ne s'indigne pas contre toi et qu'elle n'élève pas ses mains vers le Dieu, car il écouterait sa plainte. »

On peut mentionner encore une complainte du soldat :

« On le bat et ses flancs se crevassent — et ses sourcils sont courturés — et sa tête est cassée — et on tape comme sur un papyrus.

« Ses viyres et son eau, il les porte à son

cou, comme un âne : il boit de l'eau pourrie en montant une garde perpétuelle.

« A l'ennemi — c'est un oiseau effaré — au retour — un bois rongé de vers. »

Et cette fantaisie en manière de cul-de-lampe :

« Je me dis chaque jour :

le convalescent qui va à la cour, à sa première sortie,

Voilà la mort.

Respiration d'un parfum,

sieste sous un rideau,

Voilà la mort.

Brise d'un parterre fleuri,

paresses sur des bords enchantés,

Voilà la mort.

Inondation au cours irrésistible,

soldat à l'armure invincible,

Voilà la mort.

Eclaircie dans un ciel d'orage,

égarement du chasseur dans les bois,

Voilà la mort. »

XLVI

LES FORMES

Les formes architectoniques créées par l'Égypte sont : l'obélisque, le pylône, la pyramide, la stèle, le mastaba, le spéos, l'hypostyle ; et dans le temple le transept, la terrasse, la crypte, les chapelles.

Les formes empruntées sont : la zigurrat ou tour carrée à sept étages autonome de Kaldée et le migdol syrien.

Sauf la colonne que les Grecs harmonisèrent, le temple hellénique est fils du temple égyptien.

Pour découvrir les origines de la civilisation du Nil, il faudrait admettre qu'elle continue celle de l'Atlantide et s'apparente, sœur aînée, avec celle des Amériques.

C'est mon sentiment : le temps manque à l'appuyer, par de longues et pénibles recherches.

Je crois aussi que les Atlantes séjournèrent au Delta de l'Euphrate, avant de venir à celui du Nil.

Des savants professionnels ont voulu donner à l'Égypte une origine babylonienne ; et ils se sont trompés. Les Atlantes, au fond du golfe Persique, ne trouvèrent pas le lieu favorable à leur établissement ; ils traversèrent le désert par l'actuel Suez et aboutirent au Delta du Nil.

Quelque temps qu'ils aient séjourné au Bas-Euphrate ; et si peu qu'ils y aient laissé des leurs ; le passage suffit à expliquer la ressemblance de certaines formes. L'élément atlante fut bientôt noyé dans les deux autres, Accads et Sumirs : et mille ans et moins écoulés, l'Atlante égyptien et l'Atlante kaldéenne ne se ressemblaient plus assez pour se reconnaître : il ne faut pas oublier que je parle du Kaldéen, tel que Goudéa, qui a sa dernière demeure au Louvre, et témoigne de beaucoup de pensée et de douceur ; et non de l'Assyrien, homme de guerre et de férocité, au biceps négateur d'un véritable intellect.

Si on compare les statues de Goudéa avec celles de l'ancien Empire et qu'on convienne de la date acceptée pour Sargon l'ancien (3800), on se trouve séparé de trois siècles seulement pour la date de Snofroui et des Pyramides : or, les statues de Goudéa sont des chefs-d'œuvre de 3500 ; la harpiste étant très antérieure.

Il nous est venu, par voie anglaise et théosophique, d'étranges assertions de l'Inde, qui eût été civilisée antérieurement à l'Égypte et à la Kaldée.

Aucune preuve monumentale n'a justifié ces vues ; aucun texte hindou ne remonte plus haut que l'exode d'Israël.

Quant à la Chine, formée par une colonie d'Acadiens, elle tire ses fameux trigrammes et son écriture de la Kaldée touranienne.

Un érudit, injustement oublié, le chevalier de Paravey, et avec lui, le docteur Adrien Peladan, l'ont longuement établi au travers des dix volumes de la *France littéraire*, revue publiée à Lyon (1856-1866).

Le temple de granit précède tous les monuments d'Égypte : il n'a pas de date.

Sa forme en tau à piliers cubiques n'a jamais été reproduite et sa nudité le destinait

mal au rôle ordinaire du temple : la foule n'y fut jamais conviée ; ce fut l'oratoire de quelques-uns.

Il y a un siècle, on voyait encore un temple de la IV^e dynastie, à Gizeh. Il n'en reste que d'informes substructions.

Abydos, Edfou et surtout Denderah sont des restitutions, d'après le plan primitif.

Thèbes seule offre des sanctuaires, sans remaniements.

Les temples du Nil n'ont pas été construits pour la lumière crue qui entre à son gré par les plafonds écroulés et y roule des clartés aveuglantes ; là, où l'artiste avait tout combiné pour des pénombres, aujourd'hui c'est le plein soleil. Aucun système architectonique n'avait autant compté sur le clair obscur ; et sauf dans les chapelles étroites, autour du naos, l'outremer éclatant du ciel vient changer l'effet. Figurez-vous un Rembrandt gravé au trait, ou mieux une crypte devenue hypètre : tel, le monument égyptien.

Lorsque la restauration monumentale eut lieu, Amon-Ra avait absorbé le dieu de chaque nome, comme le pharaon, ses grands vassaux ; il y avait unité, au temple et au palais.

Les jardins et les étangs sacrés étaient compris dans l'enceinte du temple, ainsi que multiples industries, telles que nous les voyons, dans les grands monastères medievistes.

Une avenue de sphinx précédait le pylône, qui formait, avec les cours, la partie publique et terrestre : là, venaient les fidèles pour les cérémonies ; là, le pharaon étalait ses victoires en reliefs colossaux.

Le pylône est littéralement la porte de l'Orient, où le soleil se lève et sort de la montagne ; « les tours figurent Isis et Nephthys, élevant le disque. »

L'obélisque a le sens de la pyramide, mais la verticalité exprime l'unité principielle.

Après les cours à portique, l'ousekht ou sanctuaire comprend le propitiatoire ou salle hypostyle ; l'offertoire, salle des offrandes, ou *hotep* ; la salle du lever du Dieu ou l'*ousekht-kha*, lieu de la vivification.

Pour restituer le rituel égyptien, il faudrait suivre le cérémonial thébain, qui n'est pas le plus ancien.

Le système militariste de la construction ne sera jamais le meilleur : il s'en faut que la main-d'œuvre égyptienne vaille celle du moyen âge français, et le climat entre pour

beaucoup dans cet état de conservation des monuments, qui nous étonne.

L'architrave de granit atteint dix mètres à Karnack, et d'ordinaire les pierres sont posées à joints vifs, quoiqu'on ait retrouvé des joints de métal.

La voûte n'a été employée que dans des chapelles à Abydos, ou dans des celliers, comme au Ramesseum.

Fréquemment, le sol va en s'élevant du pylône au sanctuaire.

Le gouverneur turc d'Assouan a détruit le temple d'Amanoteph III, à Eléphantine, qui était l'ancêtre du périptère grec.

L'époque ptolémaïque fit des reposoirs sur les terrasses, mais conserva les dispositions antérieures.

On ne sait le nom d'aucun architecte, peintre ou sculpteur. Les égyptologues prétendent que même, les meilleurs d'entre eux étaient considérés comme des ouvriers : ce qui étonne d'une civilisation, en autre conduite, si élevée.

Le grand art, celui qui réalise l'idéal ne s'épanouit que dans une atmosphère d'admiration : comme les fleurs rares ont besoin d'un entourage propice.

Que n'eût fait pas l'Égypte, en art, s'il y avait eu la compréhension italienne, autour de l'œuvrant ? C'est une mélancolie, d'entendre cette dissonance dans l'écho laissé par ce peuple harmonieux et aimable, qui nous a donné toutes les leçons, sauf une seule : le respect de l'artiste, ce pharaon qui vivifie plus et mieux que l'autre !

Le tombeau, maison du double, venait, en importance, après le temple, maison des Dieux.

Dans ce pays où le devenir était la grande affaire, le roi qui voulait récompenser un fonctionnaire, lui donnait une stèle funéraire.

C'est d'après le mastaba qu'il nous faut juger de l'ornementation de la maison privée. Elle devait être en brique et a eu le sort de la plupart des constructions babyloniennes.

Au point de vue de la symbolique des ornements, rien n'a été publié d'aussi fort et lucide que la *langue sacrée* de Soldi-Colbert : c'est là qu'il faut étudier le motif égyptien qui, plus qu'un autre, a un prototype théologique, et particulièrement végétal.

La langue égyptienne a commencé par le rébus et le calembour phonétique, le disque signifiant Ra, et la tête du lion force ; puis

Kopirou voulait dire être et scarabée ; ce fut toujours un idiome idéogrammatique, c'est-à-dire dessiné.

L'Art, qui donne une version caractéristique du corps humain, mérite l'épithète de grand. En dehors de la forme grecque, l'antiquité ne nous a pas laissé d'autres conceptions que l'égyptienne et l'assyrienne.

L'Inde est déformatrice et trop visionnaire pour voir la belle réalité ; la Chine n'a jamais connu la beauté ; et toute l'histoire du dessin se résume en une scène d'offrande du Nil, une figure militaire du Tigre et un métopé d'Athènes.

Assour incarne la réalité brutale et Athènes, l'harmonie ; mais la subtilité revient aux fils de Ra, et le caractère de cet art, c'est l'androgynisme.

L'immatérialité du type des reliefs, cette minceur qui n'a que la chair indispensable, est bien une conception esthétique, puisque les figures réalistiques son traitées à la Donatello.

Quand le pharaon lève sa massue sur les prisonniers, il paraît d'un autre monde que les vaincus et répond à l'idée angélique.

La baladine de l'ostrakon de Turin faisant l'arche de pont est d'une souplesse de dessin

incroyable, tandis que les panneaux d'Hosi présentent une netteté et une force qui en font le type de la sculpture sur bois.

Le Sphinx restera le chef-d'œuvre du ciseau égyptien ; ce qui caractérise la représentation égyptienne, c'est la sérénité, un peu souriante et un peu mélancolique. Ce hiératisme a inspiré les Grecs ; le caractère olympien dérive du caractère thébain.

Et l'expression du Ramsès II a plus de profondeur et d'au-delà, que la plupart des chefs-d'œuvre helléniques.

Dans le portrait idéalisé, apothéotique, les modèles sont admirables : et l'art dit éginétique, reproduit les errements égyptiens avec une scolarité qui ne laisse pas de doute sur la filiation des deux esthétiques.

La statue n'est pas, pour l'Égyptien, un honneur seulement, elle correspond à son dogme et présente une grande utilité d'outre-vie : elle sera le support du double.

Il faut que le double reconnaisse sa forme ; de là, les lourds Sapi du Louvre, et certains détails plastiques qui sont des traits de ressemblance.

Mais l'homme est toujours représenté, dans sa force et la femme, dans sa jeunesse.

Les colosses d'Ipsamboul, de Thèbes et de Memphis sont beaux, même en dehors de leur masse, par le rayonnement de puissance mentale.

Les statues pittoresques, tels que les scribes assis du Louvre et de Gizeh, plus prisés du public, valent moins ; le naturalisme inspire mal cette race essentiellement mystique et cet art, où les poncifs sont tous du domaine religieux.

L'Art memphite, sauf le temple de granit et le Sphinx, n'a laissé que des tombeaux, pyramides ou mastabas ; et les statues de cette période des trois premières dynasties, fabuleuses, jusqu'à la dixième, sont essentiellement iconiques.

L'Art thébain idéalisa le Pharaon et produisit le type de style, par excellence.

On a voulu voir l'influence des Hyksos dans les sphinx de Tanis : grave erreur ; ce n'est que l'infériorité de l'école locale qui aboutit à cette impression.

Sous Ramsès III, la décadence est générale, les formes s'alourdissent, et dès lors, on ne verra rien de semblable au Ta-nen de Turin, au Ranofer de Gizeh, au Sêti agenouillé d'Abydos.

XLVII

ADIEUX AU SPHINX

La mer est une barrière plus encore que la distance ; on quitte Rome et Venise, avec la certitude d'y revenir ; mais l'Égypte, la veille du départ, semble vous faire d'éternels adieux : on se reproche de n'avoir ni assez vu, ni assez retenu, et, mécontent de soi et du sort, on voudrait rester parce, qu'on n'espère pas de retour.

Je dédiai ma dernière veillée du Nil, au Sphinx, ce pharaon du mystère, dernier survivant de tant de secrets et de génie ; et la nuit étant avancée, j'allai au colosse, avec la ferveur et l'émotion de celui qui laisse un peu de son cœur et beaucoup de ses rêves, au lieu qu'il va quitter.

J'eus l'impression qu'il me reconnaissait ; et cette phrase, dans une époque où il n'y a plus d'autodafés, suffit encore à trois docteurs pour vous faire enfermer à Charenton ; mais je l'écris parce que je l'ai vécue, et le sourire d'intelligence que me fit l'admirable monstre n'est pas plus invraisemblable que le progrès, la microbie, l'instruction laïque, l'ablation des ovaires, les immortels principes, la légalité, la crémation et autres démenes beaucoup plus répandues que la mienne.

Oui, la folie n'est souvent qu'une différence entre l'individu et la foule ; et quel fou croirait que la foule va s'avouer folle pour saluer la raison du quidam, fût-il Aristote.

La sagesse, c'est la conduite du plus grand nombre ; dire autrement calomnierait le genre humain, et quoique collectif il ne manque pas de la vanité d'un sot.

Peut-être que l'éphithète de fou, aussi, est une sauvegarde : la méchanceté humaine se contente de mépriser, et son mépris peut servir d'ornement à une mémoire ; mais une mémoire suppose des hommes appliqués au passé. Y en aura-t-il, dans l'avenir ?

— Tu cherches quelle révérence me convient ?

— Oui, Sphinx, je voudrais obtenir ton enseignement : car voici que j'ai vu et que je pars ; et je n'ai point compris.

— Que voulais-tu comprendre ?

— La doctrine secrète !

— Les autres rapportent des scarabées et découvrent des tombes, il te faut les secrets d'Égypte ?

— Oui.

— Tu voulais savoir comment les cavales de Nectanébo étaient fécondées par le seul hennissement des étalons de Memphis ?

— Non !

— Ou, comment son chat étranglait à distance les coqs de Darchour ?

— Non !

— Ou la composition des parfums vénériques du temple d'Edfou ?

« Ou comment les déesses allaitaient les pharaons, en les adoptant ?

— Sphinx, tu railles, pourquoi ?

— Près d'ici, se trouve la tombe de Khamoisit, fils de Isitnotfrit et de Ramsès.

— Celui-là qui fonda le grand dortoir funéraire des Hapi, le constructeur du Sérapeum ?

— Celui-là même. Il avait été bon guer-

rier au siège d'Ascalon et se fit nommer grand-pontife de Ptah, seulement occupé des choses divines.

— J'ai vu sa statue : il est doux et charmant et n'a-t-il pas laissé la réputation d'un mage ?

— Oui. Connais-tu son aventure ? Je te la dis, comme leçon. Il se figurait qu'un sorcier, mort depuis longtemps, s'était fait embaumer avec un exemplaire du livre de Thot : il viola la momie et trouva, en effet, les soixante et dix-huit lames du Tarot, qu'il possédait déjà, comme tout initié : mais il ne fut pas facilement quitte de son audace. Le sorcier, de son vivant, avait eu grand crédit auprès des courtisanes ; et pour prix de ses services, de devin-parfumeur-envoûteur, il avait fait promettre à beaucoup, de venir, en double, garder sa momie, et d'affoler les profanateurs, s'ils se présentaient. Or, tu ignores, peut-être, que le double tient les promesses de l'homme vivant. Khamoisit fut donc en proie aux Euménides sexuelles, à des succubes, qui menacèrent sa vie même ; et bien lui en prit, d'être magicien, sans quoi il eût péri.

— L'histoire est jolie : ces filles de joie montant la garde autour du tombeau d'un

sorcier, font un tableau curieux ; mais quelle leçon en veux-tu tirer ?

— Qui parle avec le Sphinx, est subtil. Celui qui demande à la mort, le secret de la vie, provoque toujours des forces qu'il ignore et immédiatement contradictoires. Khamoisit est le type classique de l'aveugle recherche.

— Noble aveuglement !

— Toute erreur est mauvaise : ne qualifie jamais une chose que par son essence. Une vérité n'est ni belle, ni féconde, ni utile, une vérité est vraie, simplement : et une erreur n'est ni grandiose, ni heureuse, une vérité est erronée.

« Tu veux faire le myste : laisse là, d'abord, l'adjectif passionnel. En art, manie la palette sanscrite : en magie, définis ; ne qualifie jamais.

— Comment exprimer les étrangetés de la morale égyptienne, par exemple ?

— Où la prends-tu, pour la juger, d'abord ?

— Dois-je citer Qaumni et Phtahotpou ?

— Cite les quatrains de Pibrac. La morale commune a un énoncé commun.

— Et la morale individuelle ne peut être énoncée sans crime ?

— Pourquoi veux-tu distraire la morale de

la religion? elle en est la conséquence. Quand la médecine employait, comme remède, le lait d'une femme accouchée d'un garçon, la fiente de lion et la cervelle de tortue, ce n'était pas à la charge de la pharmacopée, mais à celle de la médecine. Ainsi, pour les mœurs, il ne faut pas chercher la notion dite philosophique, de l'individu; mais, la croyance d'une époque : au Nil, surtout, le temple règne.

— Sur le temple, qui régnait?

— Les plus dignes.

— Qui étaient?

— Veux-tu leur nom qui n'est écrit nulle part et que tu paraîtras avoir inventé, ou veux-tu leur désignation? Les esprits justes : c'est-à-dire ceux qui faisaient la lumière possible; au lieu de l'outrance que tu rêves, comme forme du vrai!

— Comment mesurer la lumière possible?

— A la race, au climat, à l'heure de l'histoire.

— Le génie sacerdotal serait donc l'appropriation de la vérité à un lieu, à un temps.

— Tu dis bien : mais tu agiras toujours mal, en te prenant comme prototype humain, et en pensant assimiler à beaucoup ce

que tu ingères, par vertu d'exceptionnalité.

« Contenir la vérité, c'est le contraire de la dire : c'est la garder. Retiens cela et cesse de taquiner le voile d'Isis ; l'arracherais-tu : tu serais en présence d'une femme et non plus d'Isis. Le voile agit mieux sur toi que la figure ; le mystère expliqué, l'occulte désocculté, sont-ils encore et le mystère et l'occulte ? Non. Qu'est-ce donc que l'initié ? celui qui a pour mystère autre chose que le non-initié : tu comprends ce que le fellah ne comprend pas, mais il est des choses qui te restent incompréhensibles. Ton effort s'épuise à passer au-delà de l'exotérisme : qu'y gagnes-tu ? Comparons le mystère aux sources du Nil : le commun ne dépasse pas Louqsor ; tu vas jusqu'à Assouan, même jusqu'à Ouadi-Halfa. As-tu atteint le berceau du fleuve ? Le mystère, l'éternel Hapi, doit être salué et utilisé en son cours. Épanouis ton âme à son contact, possède-le même, si tu as cette puissance d'illusion ; mais ne le souhaite pas pour le semer, poudre de diamant, dans la poussière des âmes où il se perdrait, inutile, profané, inaperçu ! N'as-tu pas un texte sacré qui t'enseigne que la vie est la seule lumière des hommes ? Ah ! si tu pouvais vivifier le

mystère : un seul l'a fait et ce n'était pas un homme. Je te livrerais d'éblouissantes formules, offrandes du passé à l'avenir, de moi gardien fidèle à toi mendiant sincère, qu'en ferais-tu ? quelques pages, quelques phrases, pour quelques-uns !

« Le mystère ne s'énonce pas, ni ne s'enseigne ; il se vit. Je te défie de réaliser, en ton intériorité, le centième des vérités que tu possèdes et tu viens m'en demander encore : et avec quelle force, les porterais-tu, avec quel silence, les honorerais-tu ?

— La vie est passionnelle ; ce que je sais ne m'émeut plus : je demande du plus avant, du plus haut, pour m'émouvoir.

— Illusion ! ambition de l'esprit et non désir de l'infini.

« Lorsque le sacerdoce voulut faire d'Amon-Ra, le Dieu unique, le désir était droit ; et sais-tu pourquoi Amon l'emporta, en apparence ? Parce que c'était le dieu de Thèbes et que Thèbes était l'indépendance, la victoire sur les Hyksos envahisseurs. Ce fut le Dieu de l'Égypte, non le Dieu abstrait.

— Enfin, Sphinx, doit-on s'arrêter volontairement dans l'évolution de sa pensée et

rester stationnaire, à je ne sais quel point usuel et modéré?

— Le chapiteau à campane, celui en corbeille et l'autre hathorique, sont-ils semblables? tu peux travailler l'idée et la réformer à ton gré; mais une colonne se couronne toujours d'une forme essentielle; et l'esprit sur n'importe quel thème, subit des règles en pensée comme en architectonique: une entre autres que tu ignores. Oui l'idée n'est concevable qu'un peu avant son incarnation. Il faut qu'une notion soit dans l'air, pour se réaliser. L'homme ne génère pas sa pensée: il la reçoit. En vertu de l'analogie, il y a un double courant de ce monde à la sphère supérieure: l'un, fait d'idée et de prière, monte comme l'épervier et va chercher sa vie idéale dans la nue; l'autre descend comme un fleuve céleste et vient féconder les esprits et les âmes. Les pensées peuvent être les razzias admirables de l'exaltation dépassant la norme ordinaire, ou bien le fruit normal de la grâce descendue. Mais génie et salut ressemblent à leur temps, comme l'obélisque ressemble à l'éclat de pierre de la même carrière. La vérité départie à une période devient dogme, temple, vertu et chef-

d'œuvre aux âmes du génie ; mais ces âmes ne choisissent pas leur vérité.

« Le vitrail des cathédrales s'anime et resplendit sous l'action de la lumière ; mais si belles que soient les figures et leurs couleurs, l'éclat dépend du soleil : ainsi l'homme supérieur n'est qu'un vitrail qui dessine et colore la vérité diffuse de son temps.

— Quelle est la vérité, à cette heure, diffuse ?

— La solidarité, de fait ; non de volonté.

— Oui, Sphinx, une guerre, en Occident, ruinerait vainqueur et vaincu.

— Le fait moral n'a plus de conséquence, et voilà pourquoi le moderne est le moins religieux des hommes ; le fait économique domine tout, immoral mais fatal.

— Sur ce terrain, je suis inexistant.

— Pis que cela, scandaleux : tu as agité des bannières, et on a vu des oripeaux ; tu as cru rénover les plus beaux rites et on a vu faire des mascarades, hors du temps qui les comporte.

« Qu'offrais-tu, au présent ? sa négation solennelle, écrasante ; et le présent aurait accepté sa condamnation ? Non pas, et tu es

devenu ridicule, comme un anachronisme. Incapable de te dégager des chères formes, tu as préféré avorter avec elles, que de vaincre, en les reniant. En cela, tu as obéi à ta seule nature et non à la lumière.

« L'idée est éternelle, immanente, absolue ; la forme est transitoire, tu as épuisé ton effort à animer des momies. Oui, tu as pris tes expressions dans la vitrine des musées, et tu t'étonnes que ton temps t'ait repoussé ; on ne fait pas de la vie avec des reliques ; on ne vivifie pas les cendres, si augustes soient-elles. Au lieu de montrer le passé comme le port de la vérité, il fallait deviner l'avenir, le formuler !

— Formule-le donc, ô Sphinx !

— Mon regard fixe le lever du soleil ; je ne suis pas la figure du couchant. J'exprime, autant qu'une forme le peut, l'arcane que tu as méconnu. Ah ! tu as montré le speos, l'hypogée, la syringe comme les chapelles de l'initiation, hiérophante des morts, poète et mage vert et noir, esprit funéraire !

— Tu es plus sévère qu'aucun, ô Sphynx !

— Je t'aime plus qu'aucun, et seul je puis te parler ainsi, grâce au prestige que tu m'accordes.

— Un hiérophante de la mort peut-il redevenir vivant ?

— Non, Osiris tué par Set, avait fini son règne de vivification : il fit sa demeure aux enfers.

— Est-ce à dire que je n'agiterai plus le sistre ?

— Le sistre n'est qu'un bruit.

— N'ai-je pas droit à la peau de panthère ?

— Tu as le droit de ton devoir, comme tous.

— Quel est mon devoir ?

— Créer la forme prochaine qui vêtira la vérité.

— Forme d'art ou d'expansion ?

— Et d'art et d'expansion.

— Combien cela est vague !

— Je ne peux énoncer que par ton esprit, je ne peux que t'accoucher, comme disait Socrate ; à toi d'être fécond.

— Ces paroles sans lumière sont vaines.

— Vaines, soit ; sans lumière, non. Elles t'éclairent, plus que tu ne voudrais.

— On ne ment pas au Sphinx.

— On ment à soi-même.

— Qu'emporterai-je d'Égypte ?

— Ce que l'égyptien emportait dans l'Amenti, ton jugement.

— Ce jugement me condamne.

— Oui, autant qu'il est possible !

— Que faire ?

— Renouvelle-toi.

— Oui, le mort passe d'Osiris en Horus, en Toum ; il devient, épervier, Bennou.

— Deviens donc ! L'Art des métamorphoses, voilà la Magie.

— Crois-tu, Sphinx, qu'on se renonce soi-même aisément ?

— Aisément est l'adverbe de la paresse.

— La paresse, tu la confonds avec la lassitude.

— Si tu es las, que viens-tu demander ?

— La lassitude n'est pas l'épuisement.

— Repose-toi et songe.

— Ai-je besoin de toi, pour si maigre avis ?

— Je ne suis qu'un doigt invisible sur ton clavier ; s'il est désaccordé, ma parole devient fausse.

— Adieu donc, ô Sphinx ! Si tu ne peux rien de plus... adieu...

— Attends ! Si j'étais sûr que tu ne feras pas de littérature avec mes paroles, je t'en dirais

de profitables : mais jure le silence, jure le secret, jure le mystère !

— Je jure le silence, je jure le secret, je jure le mystère.

— Écoute, alors.....

Le Caire, avril 1898.

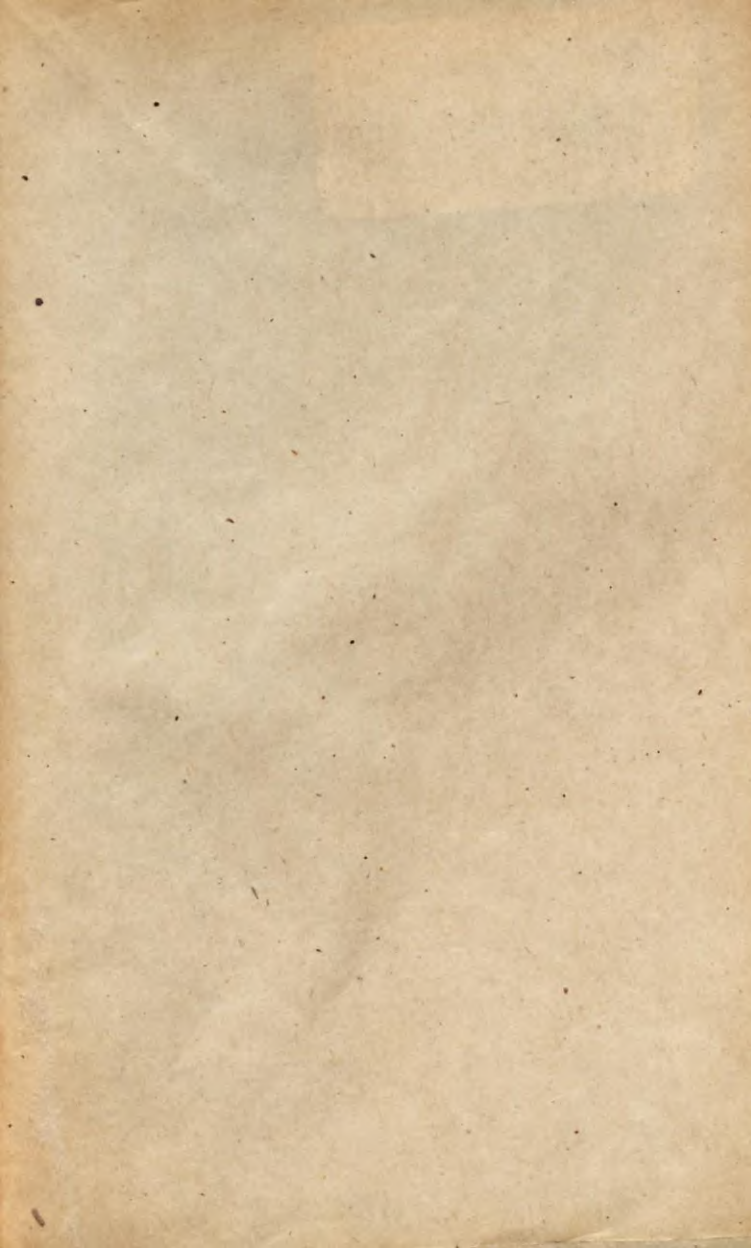
FIN

TABLE DES CHAPITRES

I. Vers Alexandrie	1
II. A Alexandrie.	7
III. Vers le Caire	16
IV. L'épreuve du feu	20
V. Aux Pyramides.	28
VI. Le Sphinx.	35
VII. Le temple de granit.	38
VIII. Nocturne	42
IX. Dialogue avec un double	45
X. L'épreuve de la terre	61
XI. Au musée de Gizeh : La religion.	68
XII. Au musée de Gizeh : La société	105
XIII. Memphis.	110
XIV. Sakkarah	115
XV. Beni-Hassan	131
XVI. Tell-el-Armana et Siout.	135
XVII. Abydos	138
XVIII. Lac sacré	144
XIX. Dialogue avec un double	147

XX. Denderah	152
XXI. Thèbes	153
XXII. Louqsor.	157
XXIII. Karnack.	166
XXIV. Dialogue avec un double	176
XXV. L'épreuve de l'eau	188
XXVI. Les Colosses	192
XXVII. Médinet-Abou	197
XXVIII. Le Ramesseum.	199
XXIX. El-Médinet — El-Bahari.	201
XXX. Gournah.	204
XXXI. La vallée des Rois	207
XXXII. La Nécropole	211
XXXIII. Clair de lune, à Karnack	215
XXXIV. Edfou	226
XXXV. Kom-Ombos	230
XXXVI. Philæ	233
XXXVII. Les visions de Philæ	243
XXXVIII. Evocation de Nephthys	246
XXXIX. La descente du Nil	259
XL. Une soirée au Caire.	269
XLI. Au temple de granit	278
XLII. Dialogue avec un double	285
XLIII. Au musée de Gizeh.	298
XLIV. Les faits.	300
XLV. Les idées	311
XLVI. Les formes.	321
XLVII. Adieux au Sphinx.	331



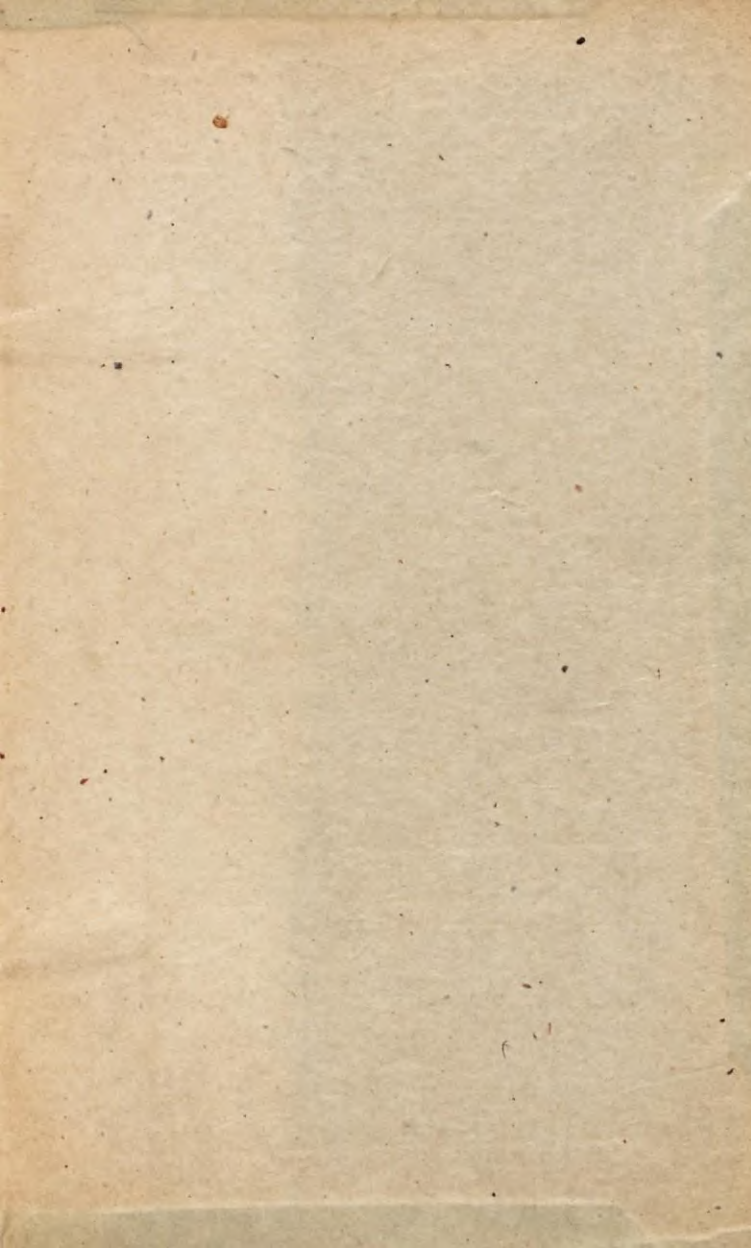


NARODNA IN UNIVERZITETNA
KNJIŽNICA

COBISS 2



00000200378



Narodna in univerzitetna knjižnica
v Ljubljani

484830